

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Février 2014

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2014

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	9
------------------------------------	---

Actualités

Constitution d'un Comité de rédaction (Françoise MOREUX).....	13
Deuxième journée de rentrée Inal'culturelle (Eddy LEBRETON, Françoise MOREUX, Françoise BARRY et Évelyne NOYGUES).....	15
Incarnations éthiopiennes - Exposition polyphonique (Annette CARAYON)	23
Sixième édition du Festival des opéras traditionnels chinois (Jean-Marie FÉGLY et Françoise MOREUX)	25
La Corée du Nord rattrapée par le marché ? (Françoise BARRY).....	29

Témoignages

Comment devient-on présidente de l'Inalco ? (Manuelle FRANCK).....	33
Solidarité internationale : le projet ImpAct (Françoise MOREUX, Emmanuelle FRANCILLETTE et Élisabeth COLLARD	35

Conférences

Le commerce de l'encens (Sterenn LE MAGUER).....	43
La France et la République populaire de Chine : les contextes de la normalisation (1950-1964) (Françoise MOREUX et Catherine MEUWESE)	53
Témoignages des Balkans des années 40 (Évelyne NOYGUES)	59

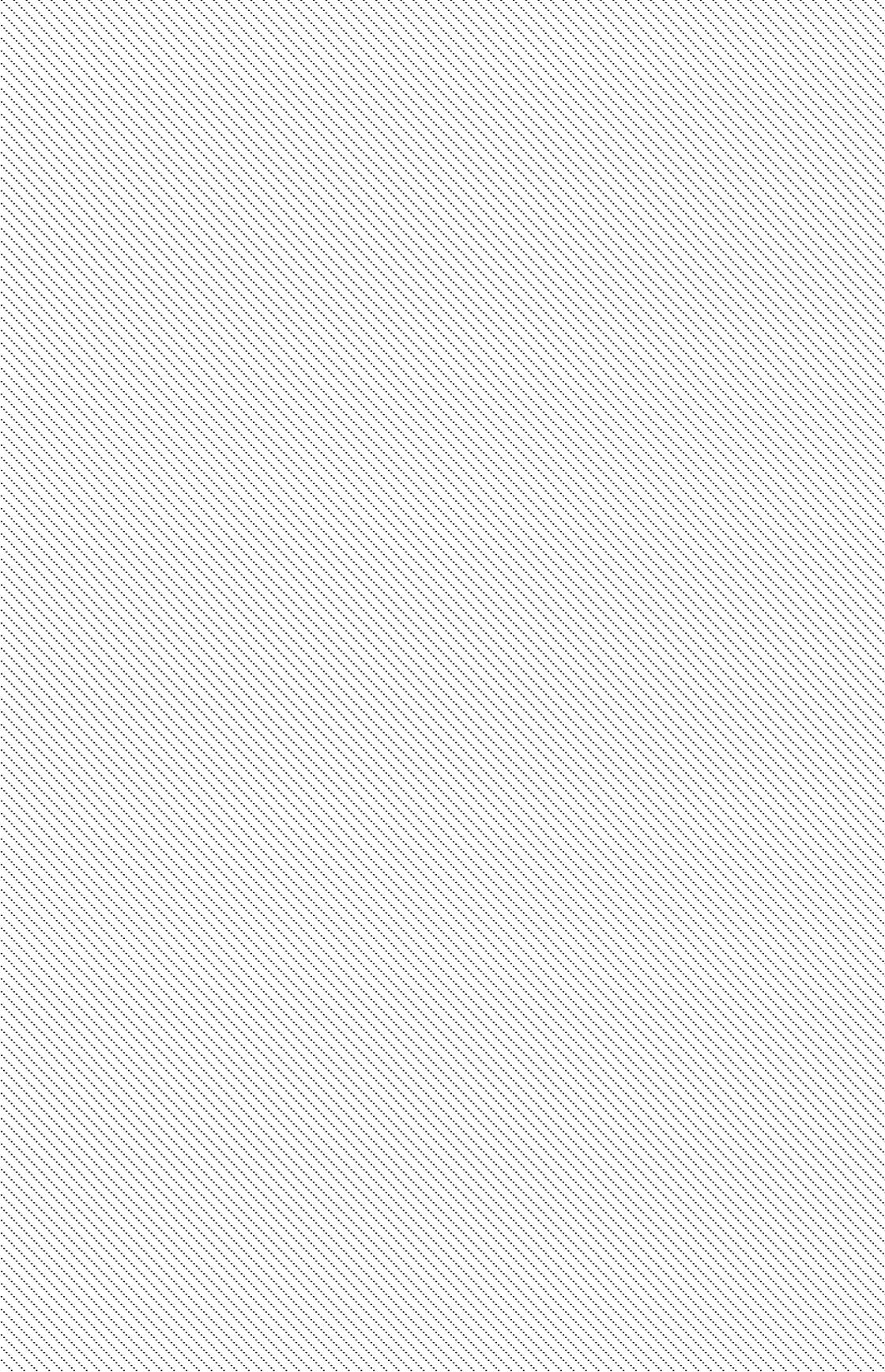
Langues et civilisations

Le diplomate russe Édouard DE STOECKL et la cession de l'Alaska aux États-Unis (2 ^e partie) (Antoine GAUTIER† et Louis DU CHALARD).....	65
La vie intense d'Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE (1856-1901).....	77
Les civilisations dans le regard de l'autre (Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT).....	79

Recensions

<i>J'ai vécu si peu</i> (Éva HEYMAN).....	93
<i>L'art du pathétique en Asie du Sud-Est insulaire</i> (Hélène BOUVIER, Véronique ARNAUD, Josiane CAUQUELIN et Dana RAPPOPORT).....	94
<i>Les banquiers des sultans</i> (Onnik JAMGOCYAN).....	95
<i>Le boléro dans la villa des vieux</i> (Fatos KONGOLI).....	96
<i>La Chine des Ming et de Matteo RICCI (1552-1610)</i> (Isabelle LANDRY-DERON).....	97
<i>Cinq méditations sur la mort</i> (François CHENG).....	99
<i>Les confessions de Maître ZHANG</i> (Judith BOUT).....	100
<i>Contes de Pékin</i> (MA Sen).....	102
<i>Entre ici et là-bas</i> (Hakima MOUNIR).....	103
<i>La fin de l'homme rouge</i> (Svetlana ALEXIEVITCH).....	105
<i>Le Journal de Salonique, un périodique juif</i> <i>dans l'Empire ottoman (1895-1911)</i> (Hélène GUILLON).....	107
<i>Haïkaï de Chine</i> (Fouad EL-ETR).....	109
<i>Missions chrétiennes en terre d'islam</i> (Chantal VERDEIL).....	112
SADATE (Robert SOLÉ).....	115
À propos d'Orients	117
Bulletin d'adhésion	119

Éditorial



Une rentrée *rock and roll*...

Curieux titre, direz-vous ?

Pourtant, c'est bien le mot qui m'est venu à l'esprit.

Alors, j'ai pris un dictionnaire pour m'assurer que ce terme reflétait bien ce que je voulais vous confier.

Le petit Larousse dit : « Le *rock and roll* est une musique de danse, issue du jazz, du *blues* et du *rhythm and blues*, empruntant des éléments du folklore rural, caractérisée par un rythme très appuyé sur le deuxième et quatrième temps ». En effet, le *rock* a rompu avec nos musiques classiques dont le temps fort de référence était le plus souvent le premier temps. Une définition plus fine fait référence au *beat* du *blues*, ce balancement qui incite à la danse, au *rhythm and blues* décrit comme une transe du chant religieux *gospel* dans une version profane, avec les autres ingrédients que sont la *country music* et le *folksong*. Il est même dit plus loin que ce métissage, en raison de sa capacité à absorber les influences avec la réalité sociale, dut vaincre des réticences archaïques...

C'était bien de cela qu'il s'agissait !

Ce début d'année scolaire a été marqué par une tempête interne, avec roulis, tangage et balancements en tous sens... les contretemps de la houle ont provoqué la chute d'un membre d'équipage dans les eaux froides de l'océan, emportant dans son naufrage tous les instruments de navigation qu'il avait eu l'imprudence ou le tort de détenir seul... Dans le même temps aussi, et en réaction à ces secousses, les autres marins, tout à coup responsabilisés par cette perte indéniable, se sont remotivés pour que le navire ne sombre tout entier...

C'est une véritable aventure de chaque instant que la vie d'une association.

La nôtre, qui est faite non seulement de chair et d'os, mais aussi de passions diverses et variées, garde heureusement le cap. Plus encore, elle veut que cette variété, que cette diversité, que ces couleurs tranchées fassent partie intégrante de son identité.

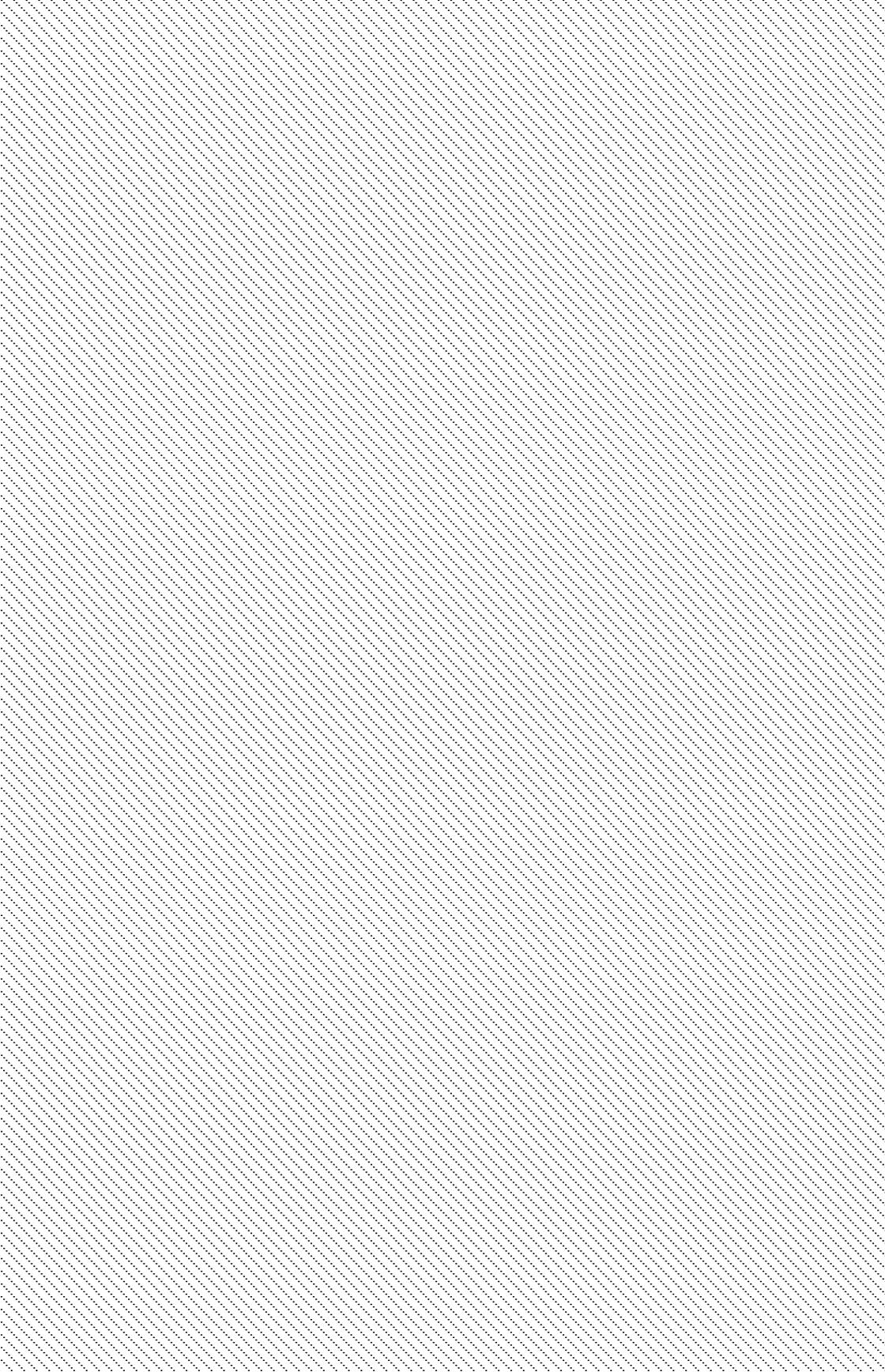
Tous les membres de l'AAÉALO, égaux en droit comme tous les citoyens, sont égaux dans leur qualité d'acteurs et, dans la distribution, il n'y a pas de petits rôles. Chacun est invité à contribuer, qui par sa présence,

qui par les textes qu'il écrit, qui par un savoir qu'il veut partager, qui par des suggestions qui permettront d'innover... chacun est sollicité, sans parti, sans bannière, sans idéologie.

L'Inalco existe depuis plus de 200 ans, notre association a dépassé depuis longtemps les 80 ans, mais elle reste toujours celle qui accueillera les anciens élèves. Dans ce geste d'embrasser, elle se tourne désormais résolument vers les étudiants actuels et les nombreuses associations étudiantes de l'Inalco, dont elle devrait naturellement être amenée à prendre le relais...

La présidente
Françoise MOREUX

Actualités



Constitution d'un Comité de rédaction

Au fil des années, le comité de rédaction de notre bulletin *Orients* avait perdu ses membres et il devenait indispensable de constituer à nouveau une véritable équipe destinée à superviser notre publication.

Même si celle-ci est indéniablement appréciée de tous ses lecteurs, il devenait nécessaire de redéfinir plus précisément ses missions.

Ce fut chose faite dès le 17 septembre 2013, lors d'une consultation des membres de notre conseil d'administration, puis le 19 septembre avec les premières personnes intéressées par la constitution d'un Comité de rédaction. Et dès la parution du numéro d'octobre 2013 déjà, les objectifs, le contenu des rubriques, la longueur maximale des articles avaient été précisés¹.

Pour le présent numéro de février 2014, ce petit noyau composé de :

- Emmanuel DE BRYE, ancien élève diplômé d'arabe, membre du CA, secrétaire de l'AAÉALO,
- Régine DAUTRY, ancienne élève diplômée d'arabe, membre du CA, spécialiste des techniques d'enseignement,
- Véronique JOBERT, ancienne élève diplômée de grec et de russe, membre du CA,
- Claudianne JULLIEN, membre de l'AAÉALO en qualité d'amie, spécialiste des systèmes d'information,
- Françoise MOREUX, ancienne élève diplômée de chinois, présidente de l'AAÉALO et, à ce titre, responsable légale des publications de l'association,
- Ulrich RENAULDON, ancien élève diplômé de kirghize, bulgare et roumain, membre de l'AAÉALO,
- Alain SCHNEIDER, ancien élève, diplômé de chinois, tchèque et polonais, membre du CA, responsable du site internet de l'AAÉALO, s'est mobilisé pour qu'*Orients*, tout en étant redéfini, ne subisse pas de changement notoire déroutant pour ses lecteurs.

1. Voir dans le présent numéro « À propos d'*Orients*... », pages 117-118.

Il va sans dire que ce premier cercle pourra, au cours des semaines et mois à venir, s'étoffer par de nouveaux bénévoles parmi vous, experts ou non, désirant contribuer à cette belle aventure d'une publication qui perdure depuis plusieurs décennies.

Nos pages sont ouvertes bien entendu aux chercheurs qui pourront publier, s'ils le désirent, leurs travaux dans *Orients*. Elles le sont également aux étudiants² qui, dans le cadre d'activités intra ou extra-scolaires, souhaitent faire part d'une expérience particulière et singulière.

Enfin, tous ceux qui ne souhaitent pas participer de façon systématique et régulière à la confection de notre bulletin, peuvent néanmoins à tout moment adresser à l'AAÉALO articles, textes ou recensions, toutes impressions qu'ils souhaitent partager avec le plus grand nombre.

Françoise MOREUX

2. À cet effet, Régine DAUTRY se propose d'assister les étudiants pour la formulation de leurs textes.

Deuxième journée de rentrée Inal'culturelle

L'« Inal'culturelle » s'est déroulée le 5 octobre 2013 dans les locaux de l'INALCO. Cette journée aux aspects culturels et scientifiques était l'occasion pour l'établissement de mettre en avant ses particularités et surtout la richesse de ses étudiants et enseignants. Origami, calligraphie, chant hongrois, danses africaines, conférences sur le pastoralisme mongol, arts martiaux ou encore henné : l'Inal'culturelle est un tour du monde en une journée. Et si ce voyage est possible c'est grâce aux associations de l'établissement qui se sont démenées pour offrir au public de la journée des spectacles de qualité.

L'Inalco le sait, un événement d'une telle ampleur ne peut avoir lieu sans une équipe motivée et dynamique de bénévoles. Cette année, c'est une vingtaine d'étudiants venant tous de différents cursus qui ont prêté main forte à l'équipe du Pôle de la vie étudiante. Que ce soit pour installer des tatamis pour les arts martiaux, accueillir les familles venues profiter de cette belle journée ou aider à la préparation des plats, habillés de leur T-shirt blanc, ils étaient partout !

Toujours très attendus par le public, les arts martiaux étaient une nouvelle fois au rendez-vous de l'Inal'culturelle. Le Japon, La Corée et la Chine ne faisaient plus qu'un, alors que les démonstrations s'enchaînaient.

Autre moment phare de la journée, cette année la grande chanteuse mongole Myagmarsuren nous a fait l'honneur de quelques chansons. Lectrice à l'Inalco, elle chante son pays avec un tel amour que le public de l'auditorium y a voyagé le temps de son concert.

Et l'Inalco est une mine de cultures si forte que lorsque la chanteuse mongole a eu du retard, des danses orientales et Bollywood ont été proposées pour faire patienter le public.

L'amphithéâtre, lieu scientifique de la journée, a vu se succéder des conférences en tous genres ou encore une projection de film. Et ce n'est pas parce qu'on était samedi qu'il ne fallait pas sortir ses stylos. On a ainsi pu voir des spectateurs passionnés prendre des notes. Candela DES BOIS, qui a

tenu la conférence sur les marionnettes à travers le monde, est repartie le soir avec un projet de collaboration avec certains des auditeurs.

Les ateliers étaient l'occasion pour les associations de démontrer leur savoir-faire. Au détour d'un couloir on pouvait accéder à une salle entièrement consacrée aux jeux. Billard indien ou mah-jong, la culture passe aussi par l'amusement.

Moment très attendu de la journée, le comptoir des saveurs a encore eu un franc succès! L'idée est d'inviter le public de la journée à déguster des petites « bouchées » dont les recettes viennent du monde entier et sont réalisées par nos associations.

Le comptoir « saveurs d'ailleurs » présentait avec précisions l'origine de chaque saveur et proposait le plus de variétés de plats possibles. Au détour des stands on a donc pu déguster du *bulgogi*, du *bibimbap* (plats traditionnels coréens) ou des *maki* (Japon), le tout accompagné de jus d'hibiscus (Afrique). Et si vous connaissiez bien votre géographie russe, l'association Russinalco vous offrait un chocolat traditionnel du pays au nom typique **Красный Октябрь** (Octobre rouge).

La journée s'est terminée en apothéose avec le défilé ethnographique. Le principe est simple: les étudiants présentent en une à deux minutes maximum les costumes traditionnels d'un pays.

Le défilé s'est déroulé de manière « nomade » en partant du 3^e étage pour finir dans l'auditorium, accompagné tout du long par la troupe de percussions coréennes Olsou. Ce fut ainsi l'occasion de marquer la fin de la journée et de réunir tous les acteurs sur la scène de l'auditorium.

Eddy LEBRETON¹

Le premier samedi d'octobre est et restera celui de la Rentrée Inal'culturelle, ce néologisme désignant un temps fort de la vie étudiante au sein de l'établissement.

Préparée très en amont par les associations étudiantes au cours de l'année scolaire précédente, cette journée se veut et s'affiche comme le jour où, notamment, les nouveaux inscrits auront une idée de ce que représente leur établissement, les incitant à mieux connaître tout ce qui y est enseigné.

1. Bénévole du service civique (VIE) dont la tâche principale a été d'organiser cette journée festive.

Dans cette optique, cette journée est également ouverte à tout public, qui peut ainsi mesurer la richesse et la diversité des civilisations et la variété de leurs expressions culturelles et artistiques. Car tous les talents sont mis à contribution et c'est un régal que d'entendre, de voir et même de goûter tout ce qui est proposé au long de la journée

L'Inalco devient pour la circonstance une ruche bourdonnante : le hall du 2^e étage avec les stands des associations étudiantes, l'auditorium où sont programmés des spectacles de danses, de musique, de chant et des films, les amphithéâtres où sont dispensées de courtes conférences et des salles de cours au 3^e étage où sont organisés des ateliers de familiarisation à des jeux, des sports ou tout autres pratiques ou cérémonies....

Voici un aperçu des différents programmes de cette journée du 5 octobre 2013 :

Dans l'auditorium

- Projection du film « retour FESPACO » et témoignage des étudiants du jury du prix spécial Inalco²
- Chœur de Paris 1
- Danses orientales
- Conférence dansée sur la danse traditionnelle du Cambodge, son origine, son histoire et sa signification
- Démonstration d'aïkido
- Démonstration de taekkyon et haidong gumdo (arts martiaux coréens)
- Démonstrations d'arts martiaux chinois
- Chant mongol par BATBAYARYN Myagmarsuren, chanteuse et lectrice en langue mongole à l'Inalco
- Polyphonie russe de la chorale LADO
- Défilé ethnographique, accompagné de percussions coréennes

Dans l'amphithéâtre n°2

- Retours d'expérience de deux projets de solidarité internationale soutenus par l'Inalco et présentés par Emmanuelle FRANCILLETTE³
- *Les marionnettes autour du monde* : conférence de Candela DES BOIS

2. Voir le compte rendu dans *Orients* d'octobre 2013, pages 27 à 30.

3. Voir dans la rubrique Témoignages du présent bulletin (p. 35 à 40).

- Chants swahili et lingala
- *Le pastoralisme nomade chez les Mongols*: conférence de Charlotte MARCHINA
- Court-métrage *Natalya / Odessa* (deux villes jumelées avec Marseille) de Marianne GESLIN sous l'angle de la vie et les aspirations de la jeunesse
- Lecture d'extraits de deux romans *Douce France et Julien et la Mère et l'Amante* de Catherine DURANDIN.

Ateliers dans les salles de cours du 3^e étage (animés par les associations étudiantes)

- Cérémonie du thé (Chinalco)
- Origami (Dejima)
- Initiation aux danses et percussions africaines (Afrinalco)
- Initiation aux danses des Balkans (Babel)
- Initiation à l'alphabet russe et à sa calligraphie – scrabble russe, quizz, diffusion de dessins animés, peinture de petites matriochkas en bois (Russinalco)
- Henné (Asmahan)
- Calligraphie arabe (Asmahan)
- Initiation au Taekkyon (O'Korea)
- Jeux chinois (Chinalco)
- Billard indien (Weast)
- Jeux coréens (O'Korea)
- Atelier calligraphie chinoise, japonaise et coréenne (Chinalco, Dejima et O'Korea)

Le BDE quant à lui a patronné l'atelier danse (orientale, Bollywood et breakdance), animé l'atelier d'improvisation théâtrale et procédé à la séance photo en réalisant les portraits des participants au défilé costumé

Les photos peuvent être vues sur le site de l'Inalco⁴

4. www.inalco.fr:étudieràlinalco/vieétudiante/inalculturelle ou <https://www.facebook.com/102903429111/timeline/2013#!/media/set/?set=a.10152266404854112.1073741828.102903429111&type=1> et photos de Xavier MAIRE de Dejima: https://www.facebook.com/102903429111/timeline/2013#!/xavier.maire.3/media_set/?set=a.10200516798669173.1073741829.1434095619&type=3.

La contribution des anciens élèves

Pour cette deuxième édition 2013, l'AAÉALO avait proposé une forme de participation originale : un grand nombre de livres donnés par des anciens élèves étaient proposés aux étudiants.

Dans ce but, l'Inalco nous avait attribué la banque d'accueil du 2^e étage. Et il fallait bien ces deux longues tables pour étaler tous les ouvrages ainsi offerts. Nous remercions très vivement l'association française pour le développement de la recherche scientifique en Afrique de l'Est (ARESÆ) qui a fait don d'un stock de livres neufs. Des bulletins *Orients* ont été également donnés au cours de la journée. Parmi nos adhérents donateurs, certains sont venus en personne pour présenter leurs livres et donner d'éventuelles explications aux étudiants.

Au total c'est plus de 150 ouvrages qui ont été offerts.

De nombreux membres de notre conseil d'administration étaient présents pour encadrer cette opération. Des adhérents sont venus en curieux, mais nous ne les avons pas tous vus tant nous étions occupés.

Dans un premier temps, très surpris, les étudiants ont pris conscience, grâce à cette opération, du lien véritable et fort existant avec les anciens élèves, mus par un même goût, une même attirance, une même passion pour les langues et civilisations enseignées à l'Inalco.

Assurément, cette expérience devra être renouvelée lors de la prochaine édition de rentrée 2014-2015.

Il nous faudra diversifier davantage les ouvrages car les demandes pour des livres concernant le Japon et la Corée, par exemple, n'ont pas été satisfaites...

Quelques plats préparés ont facilité ce premier contact en direct avec les étudiants et nous sommes heureux d'avoir contribué à la réussite de cette belle journée.

Françoise MOREUX

À 11 heures, dans l'auditorium bien rempli d'un public varié, le VIE⁵ Eddy LEBRETON (un vrai Breton, oui !), qui a coordonné cette journée aux côtés des responsables de la Vie étudiante dans la Direction des études, et M. Joseph MOUDIAPPANADIN⁶, président de la COVE (Commission de la vie étudiante),

5. VIE : bénévole du service civique.

6. M. Joseph MOUDIAPPANADIN est membre de l'AAÉALO.

ont tour à tour présenté le programme d'une journée parfaitement remplie. Le toujours débonnaire M. MOUDIAPPANADIN, professeur de tamoul, a félicité la communauté des étudiants pour cette deuxième édition de la journée Inal'culturelle, journée qui doit être pérennisée. Il a rappelé que c'était l'aboutissement du travail de toute une année. LAERES (Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur) a estimé lors de son récent audit, que les associations étudiantes étaient trop nombreuses, c'est mal comprendre la mission de cette grande école qu'est l'Inalco, où il est souhaitable et normal qu'il en soit ainsi.

Il s'agit de bien travailler ensemble, le rôle du BDE étant de coordonner les actions étudiantes, sans oublier le rôle des anciens élèves au sein de cet ensemble.

Il a conclu son intervention par une belle citation de GANDHI: « Le bonheur, c'est de mettre en accord les paroles aux actes »

Il avait souligné la superbe facture des photos ornant la « galerie » (couloir d'accès à l'auditorium) de l'exposition « Sipsongpana », ce qui signifie le Royaume oublié, territoire des 12 000 rivières s'étendant sur le Laos actuel et une partie de la Chine, qui connut son apogée aux XIV^e et XV^e siècles, fut redécoupé au XX^e siècle, oublié car privé de tout document écrit. Les photos des visages des habitants actuels tentent d'évoquer ce lointain passé.

Après la présentation de la journée, un reportage sur le festival du film africain au Burkina Faso a suivi les trois élèves de l'Inalco faisant partie du jury du FESPACO⁷, festival biennal où un prix de l'Inalco est attribué. Le reportage a permis de voir quelques cinéastes présentant leurs œuvres: Afrique du Sud, Madagascar, Rwanda, Guinée, Burkina Faso et Sénégal. Ce dernier pays se vit attribuer deux prix dont *La Pirogue*. Le professeur d'histoire du cinéma en Afrique a rappelé qu'on pouvait voir ces films du 15 au 23 novembre 2013 et a ajouté qu'il y avait des cours sur d'autres cinémas étrangers à l'Inalco.

Parmi les spectacles de danse offerts au cours de cette journée on retiendra la conférence dansée sur la danse millénaire du Cambodge, inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco. Une anthropologue de la danse Tiziane LEUCCI expliqua très clairement la gestuelle de cette danse dont l'apprentissage se fait physiquement du maître à l'élève, si bien que le massacre perpétré par les khmers rouges eut une conséquence désastreuse sur cette mémoire non écrite. La danseuse peut incarner une femme ou un homme,

7. Voir le compte rendu dans *Orients* d'octobre 2013, pages 27-30.

la main évoque la fleur, la feuille, le fruit : la ravissante danseuse qui illustra ensuite cette symbolique fut très applaudie.

Françoise BARRY

Avec la troisième rentrée de l'Inalco dans le Pôle des Langues et Civilisations, cette nouvelle journée baptisée « Inalculturelle » avait un petit air de rendez-vous entre les « anciens » et les « nouveaux »... Les « anciens », ce sont déjà ceux qui ont suivi une première année dans ce nouvel équipement construit au cœur de la ZAC de Paris-Rive-Gauche.

Un même ensemble de bâtiments, trois entités : Inalco (enseignement), Bulac (documentation) et ultérieurement la tranche Recherche (qui est encore pour l'essentiel au 2, rue de Lille), qui ont une convergence d'intérêts, d'objectifs et de missions.

C'est un peu le *leitmotiv* qui animait les membres de l'AAÉALO qui, par leurs dons et/ou leur présence, ont assuré la réussite de cette nouvelle journée d'échanges... Par-dessus la table des livres offerts, les langues se déliaient... les questions fusaient : « Quelle langue apprenez-vous? », « Vous êtes en quelle année? », « Vous sortez de cours? » ... Rien de plus simple que d'engager la conversation quand on s'aperçoit qu'on a des choses à partager : des livres bien sûr, mais aussi des pratiques, des questionnements, des difficultés à surmonter...

Le contact s'est fait aussi par les plaisirs des papilles... Les stands des associations regorgeaient de plats succulents préparés par les étudiants. C'était un plaisir pour tous de se promener devant chaque table, pour demander la composition d'un plat ou tout simplement la recette... avant de le goûter et de revenir à sa place en annonçant à la cantonade : « Dépêchez-vous d'aller là-bas... il y a quelque chose de délicieux à déguster! » ou bien de revenir prendre quelques parts du plat apporté pour aller le faire goûter à son tour...

Évelyne NOYQUES

Incarnations éthiopiennes

Exposition polyphonique

La Cité internationale de la bande dessinée et de l'image¹ et le Musée d'Angoulême ont présenté du 15 octobre 2013 au 5 janvier 2014 l'exposition *Incarnations éthiopiennes* de l'artiste plasticienne Sylvie TUBIANA² dont le travail est lié à l'intime, à la singularité de « l'être au monde » de chacun. C'est une œuvre qui, depuis quelques années, interroge des civilisations et des cultures lointaines : après le Japon, l'Éthiopie. Une recherche dite et portée par des formes différentes : photographies, vidéos, installations *in situ* qui, chacune à sa manière, travaillent l'image et la matière lumineuse.

« L'Éthiopie où j'ai vécu enfant et où je suis revenue adolescente. L'Éthiopie dont mon père enseignait la langue officielle, l'amharique, à l'Inalco : un pays qui m'a donné un grand-père adoptif, Abba Jérôme GEBRE MUSE, l'informateur de Michel LEIRIS dans *L'Afrique fantôme...* »

Sa mémoire éthiopienne, Sylvie TUBIANA l'avait déjà revisitée en 2007 en introduisant dans la bande-son de l'installation lumière *Jardin secret* (porteuse de 9 langues) la traduction en amharique d'un poème de Sylvie LE SCOUARNEC dit par un ami éthiopien de son père. En 2009, un travail en noir et blanc a été réalisé à partir des peintures éthiopiennes présentes dans la maison familiale. Il fait suite à la série *Estampes – 2008*, inspirée du Japon, et il a reçu le nom d'*Incarnations éthiopiennes*. Cette série d'images photographiques en grand format (140 x 70 cm) a conduit Sylvie TUBIANA jusqu'aux musées de Charleville-Mézières et d'Angoulême. Elle a ensuite imaginé et organisé en janvier 2012 une résidence d'artiste itinérante en Éthiopie. Tout d'abord dans la maison RIMBAUD à Harar, ensuite dans une ferme et un haras à Gondar, au nord d'Addis-Abeba, au moment des fêtes de l'Épiphanie et, enfin, dans les monastères du lac Tana. Ce voyage

-
1. CIBDI 121 rue de Bordeaux 16000 Angoulême tél +33 5 45 38 65 65 ouvert tous les jours sauf le lundi de 10h00 à 18h00 – entrée gratuite.
 2. Sylvie TUBIANA est la fille de Joseph TUBIANA qui a enseigné l'amharique à l'Inalco de 1950 à 1974 et de Marie-José TUBIANA, membre de l'AAÉALO et très active dans l'association ARES/E qui a fait don de nombreux livres lors de la journée Inalculturelle (voir article dans la rubrique Actualité).

s'est prolongé au retour par la visite d'œuvres porteuses du souvenir de l'Éthiopie, en particulier celles de RIMBAUD et d'Hugo PRATT.

La première présentation de l'exposition *Incarnations éthiopiennes* a eu lieu au Musée Rimbaud de Charleville-Mézières de juin à septembre 2013. Cet accrochage donnait une large place à RIMBAUD lui-même et à Harar, avec des photographies de projections de trois visuels emblématiques : l'autoportrait de RIMBAUD dans le jardin aux bananiers, le manuscrit du poème *Voyelles* et une caravane chamelière, projections réalisées à l'intérieur et à l'extérieur de la Maison Rimbaud. Y étaient associées *in situ* deux vidéos projetées sur moustiquaires déployées. La bande sonore de la première vidéo restitue la lecture des lettres de RIMBAUD à sa famille, écrites à Harar entre 1880 et 1891 ; celle de la deuxième donne à entendre trois poèmes de RIMBAUD dits en français et en amharique. Cette exposition a été suivie de la publication d'un ouvrage, *Éthiopie, les règles d'un nouveau Je - 2013*³.

Le deuxième accrochage à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image intègre des extraits agrandis et filmés de planches des *Éthiopiennes* de Hugo PRATT (une aventure de Corto MALTESE), et un travail photographique sur une peinture éthiopienne découpée en 35 cases. Le Musée d'Angoulême et un collectionneur privé ont eu la gentillesse de prêter quelques pièces, peintures et objets, qui font écho à cette présentation et, dans les deux expositions, des compositions polychromes en papier mâché du sculpteur Michaël BETHE-SÉLASSIÉ enrichissent la perception de ces étranges vibrations qui mettent en harmonique toutes les œuvres exposées.

Ces deux expositions⁴ à plusieurs voix et à formes multiples avaient l'ambition d'offrir au visiteur une présence « humaniste » à l'Éthiopie. Deux expositions qui ont su mettre en résonance des formes artistiques anciennes et des créations contemporaines. Un travail qui a suivi les chemins de la filiation et où, dans la pudeur du regard et la générosité de l'écoute, se dit, avec discrétion, le respect de l'autre.

Annette CARAYON

à partir d'informations recueillies auprès de Sylvie TUBIANA

3. *Éthiopie, les règles d'un nouveau Je* : Éditions Sépia, textes d'Anne-Marie GARAT, de Bérénice GEOFFROY-SCHNEITER, de Michel PERRET et de Joseph TUBIANA.

4. Cette exposition sera montrée à Royan à la Galerie des Voûtes du Port au printemps 2014 et à La Rochelle au Muséum d'Histoire Naturelle pendant l'été 2014.

Sixième édition du Festival des opéras traditionnels chinois

La sixième édition du Festival bisannuel des opéras traditionnels chinois, organisée par le Centre culturel de Chine en France s'est tenue du 22 au 27 octobre 2013 au théâtre Monfort à Paris.

Un programme de six pièces inédites en France et rarement jouées en Chine, hors de leur région d'origine, a été apprécié par un nombreux public chaque soir et récompensé par un jury composé de Monsieur Jean-Pierre WÜRTZ, le président, de Marie-Claire QUIQUEMELLE¹, de Bernard LIANG², de Roger DARROBERS³ et de moi-même⁴.

La première pièce *Mulian au secours de sa mère défunte*, contant un épisode d'une très longue histoire bouddhiste où le moine Mulian par amour pour sa mère, qui sous l'influence néfaste de son frère a rompu son jeûne végétarien et a été condamnée aux Enfers, y descend afin d'intercéder et de l'arracher aux supplices, a été jouée par une troupe de la province du Fujian, représentant le théâtre Puxian, un des plus anciens théâtres de Chine, à l'origine appelé Xinghua, qui a conservé un répertoire important de pièces nanxi des Song et des Yuan, et a obtenu le prix de la meilleure pièce traditionnelle.

Les soirées de mercredi et de jeudi ont été animées par une troupe de la province de l'Anhui, représentant le style Huangmei, vieux de deux cents ans, inspiré au départ de petits airs chantés et de pièces folkloriques. Les thèmes sont souvent des histoires populaires paysannes. Le théâtre s'est réadapté après les années 50 et sa musique douce et mélodieuse a inspiré la musique du cinéma de Hong Kong.

La première des deux pièces présentées *Une femme, gendre de l'empereur* met en scène une jeune femme qui, pour sauver son époux emprisonné, part déguisée en homme, passer à la capitale les examens de l'Académie impériale.

Meilleure lauréate, elle se voit recrutée pour époux de la fille de l'empereur... mais tout se terminera bien.

1. Ancien élève de l'Inalco, membre de l'AAÉALO.

2. Ancien élève de l'Inalco, membre de l'AAÉALO.

3. Ancien élève de l'Inalco.

4. Jean-Marie FÉGLY, ancien élève de l'Inalco, membre de l'AAÉALO.

La même actrice, jouant le rôle féminin et le rôle masculin sera couronnée du prix de la meilleure interprétation.

La seconde pièce *Le Mariage d'une immortelle*, une des plus célèbres du répertoire du théâtre Huangmei, tirée d'une légende populaire ancienne, raconte l'histoire de la septième fille de l'Empereur de jade, tombée amoureuse d'un humain, bouvier de son état, ce qui rend furieux son père qui exige son retour au ciel, mais ému par la force de l'amour de sa fille, il acceptera finalement de laisser les amoureux se retrouver une fois par an de chaque côté de la Voie lactée.

Cette troupe de l'Anhui recevra le prix du jury.

La quatrième représentation a été donnée par une troupe de la province du Fujian, le théâtre Min de la ville de Fuzhou qui utilise le dialecte local et a une existence vieille de quatre cents ans. Ce genre en pleine expansion après 1911 donna naissance à de nombreuses compagnies. Celle-ci a présenté une pièce des années 50, très populaire *Pour l'avare, il reste le cul de la chandelle* qui raconte l'aventure d'un jeune couple de pêcheurs très amoureux, séparés suite à un naufrage qui va les éloigner dix années pendant lesquelles un commerçant terriblement avare va profiter de la situation désespérée de la jeune soi-disant veuve pour l'épouser et lui faire deux enfants. Au retour du naufragé et devant l'intransigeance de l'avare, seule l'aide de la femme du gouverneur permettra aux deux amoureux de se retrouver et tout finira bien, le vieil avare ne recevra en dédommagement qu'une chandelle!

Cette pièce comportait un merveilleux rôle d'entremetteuse, mais c'est l'acteur ZHU Shanggen, jouant l'avare MA Yishun qui a décroché le prix de la meilleure interprétation masculine du festival.

La cinquième soirée offrit à une salle bondée une célèbre pièce, écrite par le grand dramaturge WU Zuguang, jouée par la troupe d'opéra de Pékin de Chongqing au Sichuan TAO Sanchun *frappe trois fois*. L'héroïne, un grand rôle de *daomadan* 刀马旦, jeune femme guerrière, attaque un voleur de pastèques entré dans son champ, qui se révélera être un grand général... Reconnue pour ses talents, elle sera promise en mariage au général qui ne cesse de la redouter comme les autres autorités. Finalement sa bravoure au combat sera approuvée par l'Empereur et son promis ne pourra plus s'esquiver. Une féministe avant l'heure...

Le lendemain, avant la clôture du festival, cette pièce et la troupe ont obtenu le grand prix de Seine, la principale récompense, sous la forme d'une céramique décorée par le peintre CHU Tehchun.

Après la remise des prix, cette même troupe a donné une représentation d'une œuvre modèle de la révolution culturelle *Le Récit de la lanterne rouge* (*Hongdeng ji*), mais je ne vous en dirai rien, laissant à notre présidente Françoise MOREUX, qui a assisté à mes côtés avec un enthousiasme non dissimulé, le plaisir de vous narrer cette après-midi et de parler du rôle qu'elle a toujours rêvé d'interpréter...

Il ne reste plus qu'à attendre la septième édition en 2015.

Jean-Marie FÉGLY

Certes, mon enthousiasme de voir enfin *Hongdeng ji* 红灯记, l'une des cinq « pièces modèles de l'opéra de Pékin à thème révolutionnaire contemporain⁵ », qui était l'une des rares pièces que je n'avais pas vues sur place à Pékin lors de mon séjour, n'était pas feint !

Quelques semaines plus tôt, nous avons pu voir le ballet *le Détachement féminin rouge* (红色娘子军 *Hongse nianzi jun*) au théâtre du Châtelet de Paris, nous étions donc en pleine « séquence nostalgie »...

L'action de *Hongdeng ji*⁶ se situe pendant la seconde guerre de résistance contre le Japon. Les trois héros forment une famille unie qui se révélera une famille totalement recomposée dont le secret est cristallisé (nous le saurons à la fin seulement) par ledit fanal, cette lampe utilisée par les ouvriers du chemin de fer, comme l'est notre héros Li Yuhe. Avec la grand-mère, cet opéra réunit trois personnages (correspondant à des rôles-types de l'opéra traditionnel) vibrant de sincérité et de loyauté, tandis que les Japonais sont de pures caricatures. L'amour du pays est sublimé, et dans la période troublée de la guerre sino-japonaise, de tels héros capables de se sacrifier pour la Chine et le communisme ont réellement existé. Cet opéra est en quelque sorte un hymne à leur courage.

Lors de cette représentation, j'ai été enchantée de constater que l'orchestre traditionnel était bien sur scène. Le judicieux enchaînement en alternance de parties musicales enregistrées et de l'accompagnement des instruments de l'opéra chinois étaient du meilleur effet, sans iatus ni discordance.

5. Les seules pièces autorisées pendant la Révolution culturelle.

6. La traduction officielle de l'époque était *le Fanal rouge*. Curieusement, la traduction donnée lors du Festival est *Le Récit de la lanterne rouge*. Cette pièce a également fait l'objet, c'est la seule, d'une adaptation originale en cantate pour voix avec accompagnement au piano (expérience sans lendemains...).

Nous avons étudié *Hongdeng ji* en deuxième année de chinois et je connaissais certains dialogues par cœur, d'autant que j'avais les disques (vinyles) à la maison que je pouvais écouter à loisir. Il est vrai que j'ai longtemps rêvé de tenir le rôle de Tiemei, car ma voix de soprano à l'époque m'attribuait naturellement ce type de rôle de *huadan* (花旦), c'est-à-dire de jeune femme loyale et courageuse.

Mais, précisément parce que j'étais passionnée de musique, de théâtre et d'opéra chinois, j'ai de la même façon rêvé d'être Susan dans *Susan qijie* 蘇三起解, un opéra traditionnel classique. Quand même !...

Françoise MOREUX

La Corée du Nord rattrapée par le marché?

Rare spécialiste de la Corée du Nord, Pierre RIGOULOT, directeur de l'Institut d'histoire sociale¹, a posé, le 27 novembre 2013, cette question centrale sur le dernier pays communiste complètement fermé depuis 1946 où une réforme agraire à la soviétique a profondément transformé la société.

La République populaire démocratique de Corée a durant des décennies été dirigée par KIM Il-sung qui intégra l'Armée rouge mais ne fut jamais membre du Parti communiste coréen (1919). Coupé de la Corée du Sud où avaient fui nombre de Nord-Coréens, le Nord va signer l'armistice après 1953 mais aucun traité de paix ne lie les deux pays. Partisan de l'autosuffisance, le *juche*, KIM reste à mi-chemin entre l'URSS et la République populaire de Chine, mais se méfie du révisionnisme de Nikita KHROUCHTCHEV.

De 1970 à 1990, c'est la descente aux abîmes de l'économie de la Corée du Nord, alors que la Corée du Sud s'est hissée au niveau économique de l'Espagne en cinquante ans!

KIM Il-sung meurt en 1994 et depuis 2011 son petit-fils, KIM Jung-un, spécialisé dans les services secrets, est au pouvoir, succédant à son père KIM Jong-il. C'est un jeune dictateur qui hérite d'un pays mis au triple secret (aucune statistique depuis les années 1960), à l'armée d'un million d'hommes, au puissant complexe militaro-industriel sponsorisé par la Chine et l'URSS. Mais le déclin de l'industrie et de l'agriculture provoquant famine ou disette va pousser la société à réagir, tandis que la frontière avec la Chine s'ouvre. 250 000 travailleurs y fuient pour quelques mois et reviennent au pays avec leur pécule. Des parcelles de 100 m² dans les montagnes ont un rendement supérieur aux fermes collectives (même phénomène qu'en URSS). Vols dans les usines, contrebande avec la Chine, trafic d'antiquités pillées dans les tombes (si on est pris, on est fusillé!), corruption des fonctionnaires sont les traits nouveaux de ce pays où bientôt les petits métiers sont permis. L'amélioration provient d'un capitalisme souterrain (75% des revenus des ménages sont « au noir »). Transferts d'argent, possession de téléphones mobiles permettant des relations avec la Chine et la Corée du

1. 4, avenue Benoît FRACHON 92023 Nanterre www.souvarine.fr.

Sud, introduction de DVD dont $\frac{3}{4}$ des foyers sont équipés, dénotent l'apparition d'une nouvelle élite, différente de celle du Parti.

On estime que depuis dix ans on assiste à une stabilisation économique et, même, un boom de la construction est observé à Pyongyang.

La tradition confucéenne est maintenue, sont encore fêtés le Jour des ancêtres et le Nouvel an lunaire, des mariages arrangés subsistent et un mariage mixte est impensable.

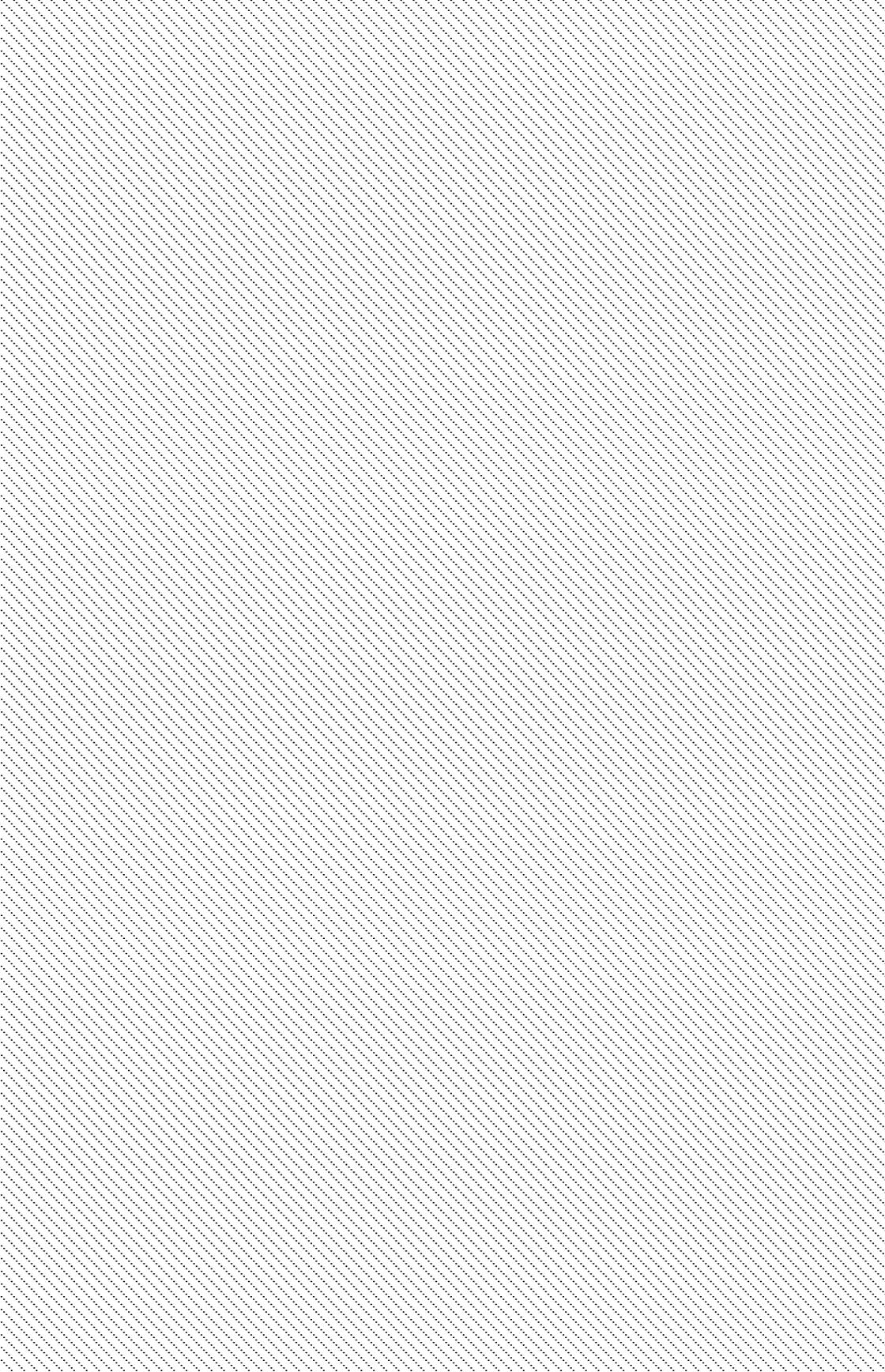
Face à la corruption et à un relatif accroissement du niveau de vie, presque toutes les ONG venues pallier les disettes ont quitté la Corée du Nord aux environs de 2006.

Restent encore cinq camps où seraient retenus 100 000 personnes et, comme on vient de le voir début décembre 2013, le jeune Kim Jung-un n'a pas hésité à faire une purge dans son entourage, avec fusillades à la clef.

Un pouvoir implacable peut très bien s'accommoder des prébendes économiques et... des restaurants privés, mais la question que posait Pierre RIGOULOT en conclusion reste ouverte, même si le modèle chinois prouve que capitalisme et communisme savent cohabiter.

Françoise BARRY

Témoignages



Comment devient-on présidente de l'Inalco?

Les présidents de l'Inalco ont tous été professeurs dans l'établissement. Certains ont aussi été anciens élèves. C'est donc avec plaisir que je profite, à plus d'un titre, de la parole qui m'est donnée par l'association des anciens élèves.

Ma première rencontre avec l'Inalco remonte aux années 1980. Je m'y inscris à la suite d'un voyage en Asie. Hong Kong, Pékin, Shanghai, Moscou... il est des aventures qui marquent une vie. À mon retour, je porte mon choix sur l'étude de l'indonésien, plus accessible que le chinois et qui me permet de mener en parallèle mes études de géographie. La suite? C'est cette double approche géographie/Asie du Sud-Est, qui va déterminer mon parcours: Dulco d'indonésien en 1983 et doctorat de géographie, sur les processus d'urbanisation en Indonésie, en 1989. En 1990, le poste de maître de conférences de géographie de l'Asie du Sud-Est est créé – demande du département Asie du Sud-Est de longue date semble-t-il – et c'est tout naturellement que j'y postule. Je suis nommée professeure en 2004.

Tout comme l'enseignement et la recherche, l'investissement dans les tâches collectives fait partie intégrante du métier d'enseignant-chercheur. Je participe rapidement aux conseils et commissions et suis élue directrice de département, directrice de l'école doctorale, puis vice-présidente du conseil scientifique, avant d'occuper mes fonctions actuelles.

Notre établissement, bicentenaire, est d'une grande richesse. Nous regroupons maintenant en un seul lieu une expertise unique sur les langues et les civilisations qui font la diversité du monde d'aujourd'hui. Une véritable dynamique se développe depuis notre installation au Pôle des langues et civilisations. Elle émane des forces vives de notre établissement: étudiants, personnels administratifs et enseignants.

Pour financer nombre de projets suscités par ce nouveau cadre, nous préparons la création d'une Fondation. Nous espérons pouvoir compter sur le réseau d'anciens élèves pour donner l'écho qu'il mérite à cette initiative lorsqu'elle sera aboutie.

J'ai suivi le renouvellement de l'association ces dernières années, son investissement dans la publication de sa revue, pour porter des projets culturels et au bénéfice des étudiants. C'est un atout, c'est une chance. Je remercie tous les membres de l'association, et particulièrement sa direction car, en définitive, la mémoire et la notoriété d'un établissement sont nourries par ses anciens élèves.

Manuelle FRANCK¹
Présidente de l'Inalco

1. Première femme présidente de l'Inalco, Manuelle FRANCK a succédé à Jacques LEGRAND le 13 mars 2013. Elle a été nommée à ce poste par décret du président de la République en date du 7 février 2013.

Parmi les projets qui sont ont été présentés au cours de l'année scolaire 2012-2013 à la COVE (Commission de vie étudiante), il en est un qui a retenu mon attention au point de vouloir qu'en soient informés les anciens élèves.

Solidarité internationale : le projet ImpAct

Le projet ImpAct « *Creating synergies between NGOs and the Academic sector to measure and value the impact of international voluntary service*¹ » est porté par le Comité de Coordination du Service Volontaire International (CCSVI). Ce projet réalisé avec le support pédagogique et scientifique de l'Universités de Salzbourg en Autriche et de la National University of Malaysia en Malaisie vise à établir les différents impacts du service volontaire international tant sur les communautés locales que sur les volontaires eux-mêmes².

L'Inalco, en la personne de Mme Élisabeth COLLARD, a contribué à la formation interculturelle des futurs chercheurs de terrain impliqués sur le projet et à l'envoi de ses étudiants CFI en tant que chercheur-terrain (Emmanuelle FRANCILLETTE) et documentaristes (Mélissa LAKROUT et Alice DELLINGER).

En 2013, le projet ImpAct a recruté une vingtaine de chercheurs internationaux pour effectuer une recherche-terrain (c'est-à-dire participer à un minimum de deux chantiers internationaux auprès des organisations partenaires du CCSVI) en Europe et en Asie. La restitution de ce projet à l'échelle internationale se décompose de la façon suivante :

- des séminaires régionaux en Malaisie (Université nationale de Malaisie) et en Autriche (Université de Salzbourg) succédant à la phase de recherche-terrain,
- une conférence internationale en Chine sur les thématiques étudiées par les chercheurs au sein du *Chinese society of Education Training Center* (CSETC) de Pékin,

1. Créer des synergies entre les ONG et les universités pour mesurer et mettre en valeur les impacts du service volontaire international.
2. http://ccvis.org/view.php?code=ccvis_news&search_string=&pageNo=1&seq=14.

- des ouvrages scientifiques publiés par les chercheurs participants au projet pour appuyer les résultats et promouvoir les outils de recherches expérimentés pour la première fois par les chercheurs de cet été au sein des organisations de volontariat international.

L'initiatrice du projet «envoi de documentaristes en Asie» est Emmanuelle FRANCILLETTE: étudiante à l'INALCO en magistère M1 Communication et formation interculturelle (filière CFI). Ayant elle-même participé à de nombreux chantiers internationaux, elle est très engagée dans la promotion du service volontaire international et a ainsi mis à profit son stage auprès du CCSVI (Comité de Coordination du Service Volontaire International) dont le siège est à l'UNESCO. Le réseau du CCSVI compte près de 96 membres répartis dans plus de 130 pays.

Les documentaristes sont deux étudiantes de 3^e année à l'INALCO respectivement en chinois et japonais mention Communication et formation interculturelle (CFI) qui, outre un bon niveau en langue, ont une maîtrise de l'outil vidéo qui leur permet de scénariser et d'éditer leurs propres vidéos.

Mélissa LAKROUT, étudiante en licence L3 de chinois a participé à un projet d'un mois en Chine auprès du CSETC qui s'inscrit dans la thématique de la préservation du patrimoine mondial de l'UNESCO (*World heritage volunteer*). En plus d'être impliquée dans les activités, elle a filmé le travail des volontaires qui participent à deux projets distincts. Ceux-ci concernent la Grande Muraille de Chine et la sensibilisation des publics scolaires.

Parmi les activités diverses : maintien des lieux, sensibilisation des visiteurs, visites d'écoles, etc.

Alice DELLINGER, étudiante en licence L3 de japonais a participé à un projet d'un mois au Japon se déroulant autour du lac Onuma, situé dans la région de Hokkaido, auprès du partenaire japonais du CCSVI qui se nomme NICE³ Japan. Le travail a consisté principalement au maintien du lieu en vue de sa préservation et de nombreuses activités de sensibilisation auprès du grand public. En plus d'être impliquées dans les activités, elle a filmé le travail des volontaires et de son binôme chercheur.

Chacune des documentaristes a une maîtrise de l'aire géographique des projets sur lesquels elles sont intervenues. Ce qui leur a permis de déve-

3. NICE (Never-ending International workCamps Exchange).

lopper un regard à la fois intérieur et extérieur sur l'action en valorisant les deux points de vue européen et asiatique.

Elles ont suivi une formation sur le montage vidéo, l'écriture d'un script, le cadrage, etc. (cours ICL3A07b - Projet de communication audiovisuelle en L3), c'est-à-dire un savoir à très haute valeur ajoutée et les étudiantes ont pu mettre leur compétence au service du projet auquel elles ont participé.

L'enseignement de Communication interculturelle (CFI) qu'elles ont suivi depuis deux ans leur a permis d'avoir une approche sensible lors des prises de vues : une connaissance plus fine du fonctionnement des individus au sein d'un environnement nouveau, leur permettant d'aiguiser leur regard sur l'impact réel du service volontaire international sur les individus et les populations locales.

La Semaine de la solidarité internationale qui, depuis 1998, est un rendez-vous national destiné à sensibiliser le grand public aux questions de solidarité internationale et de développement durable a donné lieu à une grande manifestation au sein de l'Inalco du mercredi 20 au vendredi 22 novembre 2013. L'Association Afrinalco avait installé des stands d'associations solidaires avec vente d'objets divers, de plats, gâteaux et boissons.

Le mercredi 20 novembre était la journée de présentation officielle du projet pour laquelle des représentants du CCSVI et de Solidarités Jeunesses ont fait le déplacement. Nos étudiantes de la filière CFI ont ainsi pu faire part de leur expérience de l'été à leurs camarades et présenter les films qu'elles ont réalisés.

Quant à la conférence finale de restitution organisée par le CSETC, elle a bien eu lieu du 4 au 6 décembre 2013 à Qufu en présence de Mme Élisabeth COLLARD. Celle-ci, à son retour, nous a dit sa fierté de voir l'Inalco briller grâce aux films des étudiantes Mélissa LAKROUT et Alice DELLINGER, ainsi qu'aux interventions très remarquées d'Emmanuelle FRANCILLETTE et de Mélissa LAKROUT qui s'est exprimée aisément en langue chinoise, à la grande satisfaction des divers représentants chinois conviés pour l'événement.

Françoise MOREUX

Témoignage d'Emmanuelle, l'initiatrice

Cela fait une semaine que je suis rentrée de mon premier voyage en Chine.

La conférence à laquelle j'ai participé s'est déroulée du 4 au 6 décembre 2013. Je n'y suis pas allée seule, une autre étudiante Mélissa LAKROUT et Mme COLLARD, responsable de la filière Communication et formation interculturelle étaient aussi présentes.

Il n'y a pas à redire, cette conférence a été un succès. Mélissa a pu diffuser ses travaux et nous avons en préparation l'envoi d'un groupe de seize étudiants pour leur premier chantier international en Corée du Sud.

Même si tout semble réussir ces jours-ci, il n'en était pas ainsi lorsque, pour valider mon stage de 1^{ère} année de magistère CFI, j'ai accepté les fonctions de coordinatrice du projet « ImpAct : *Creating synergies between NGOs and the Academic sector to measure and value the impact of international voluntary service in Europe and Asia* » au sein du Comité de Coordination du Service Volontaire International (CCSVI).

Lenjeu était de taille pour le service volontaire international, il s'agissait ni plus, ni moins d'initier la recherche scientifique sur les chantiers internationaux en coopérant de façon inédite avec les universités de Salzbourg, en Autriche, et la National University of Malaysia, en Malaisie. Je n'ai jamais eu tant recours à mes compétences interculturelles pour gérer d'un point de vue logistique et organisationnel la mise en place d'un tel projet qui ne comprenait pas moins de dix-sept chercheurs, originaires de plus d'une dizaine de pays différents, allant effectuer leurs travaux sur des chantiers internationaux se déroulant en Europe et en Asie.

Passés le casse-tête du recrutement des chercheurs et la gestion de leur arrivée sur les lieux d'accueil auxquels ils avaient été affectés, j'ai soudain eu l'illumination que mon université, l'Inalco, pouvait aussi jouer un rôle clé dans ce projet ; en plus de former chaque année des élèves de haut niveau, la filière CFI (Communication et formation interculturelle), dont je suis issue, initie les étudiants aux techniques de communication numérique et audiovisuelle ; c'est ce dont j'avais besoin pour valoriser le projet ImpAct auprès des 250 partenaires du CCSVI...

Malgré le laps de temps très court pour monter ce dossier auprès de l'Inalco, nous avons obtenu assez de financements pour envoyer Alice et Mélissa, les deux étudiantes sélectionnées en tant que documentaristes, respectivement au Japon et en Chine dont elles étudiaient les langues. Leurs travaux ont ainsi pu être diffusés en Autriche, en Malaisie, en Chine

et en France, notamment lors d'une demi-journée de restitution du projet à ImpAct à l'Inalco pour la Semaine de Solidarité. Ils seront très bientôt disponibles sur le site du CCSVI.

Mais la véritable révélation de ce projet est la visibilité ainsi donnée au volontariat dans le milieu universitaire. Grâce à cet essai, nous avons une expérience sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour accompagner les étudiants de cette année qui vont apprendre à monter eux-mêmes leur action.

Le volontariat n'est pas seulement l'expression de la volonté de découvrir l'autre, c'est aussi un facteur d'opportunités nouvelles. Mélissa, suite à la bonne réception de ses travaux en Chine s'est vu offrir plusieurs possibilités de stage en Chine, elle commence en février prochain auprès du *Chinese Society of Education Training Center*, l'organisme qui a réalisé son chantier. Alice a été plus que ravie de se confronter aux difficultés liées à sa mission, quant à moi, j'ai de nouveaux bagages dans mon sac.

Emmanuelle FRANCILLETTE

Témoignage de la directrice des études de la filière CFI de l'Inalco

Dans la filière Communication et formation interculturelle, il m'apparaît de plus en plus important de soutenir les projets des étudiants. En effet, ceux-ci suivent des cours de communication, de montage de projet, de préparation aux enjeux de l'international, de médiation culturelle, d'initiation à la pratique du travail numérique, de communication audiovisuelle, de communication des organisations, de management d'équipe, de travail de coopération, etc. Quoi de plus efficace que de les accompagner sur des projets qui leur permettent de mettre en pratique *in situ* leurs acquis ?

Quand Emmanuelle FRANCILLETTE m'a parlé de ses activités durant son stage et de son idée, j'ai tout de suite vu une splendide opportunité pour nos étudiants. Faire travailler ensemble des étudiants de divers niveaux (les étudiants de licence et de magistère n'ont malheureusement que peu d'occasions de se rencontrer, et encore moins de collaborer sur des projets communs), les accompagner dans le montage du projet, les dossiers de financement, les démarches interculturelles, etc. étaient un enjeu passionnant. Les résultats sont à la hauteur : elles ont mis réellement en pratique les

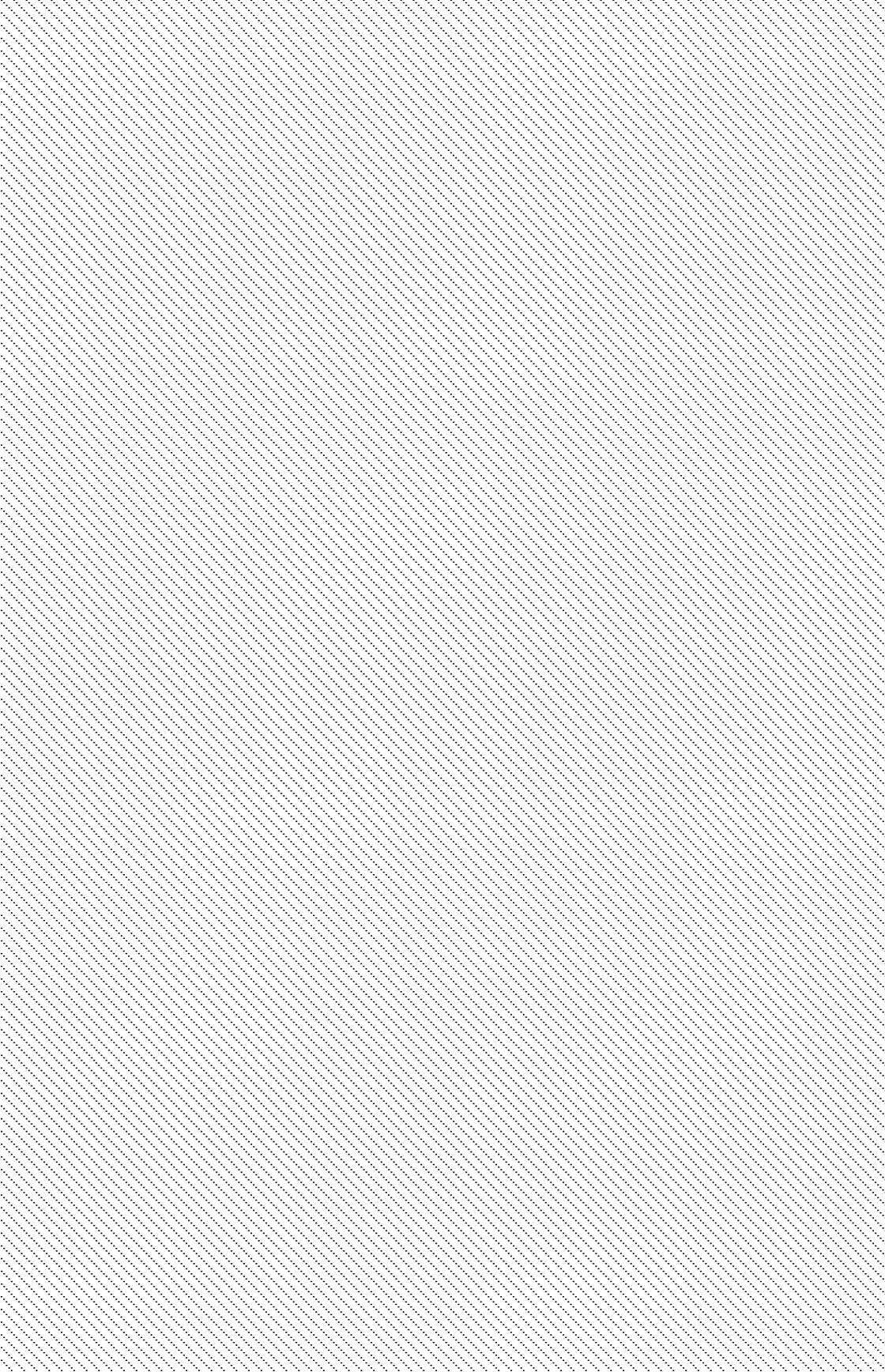
apprentissages de leur formation interculturelle, intégré un réseau professionnel – et bien plus! Elles ont osé un projet ambitieux, pris des risques, gagné en confiance personnelle, et cru en leurs rêves.

Élisabeth COLLARD

Directrice des études

Filière Communication et formation interculturelle CFI

Conférences



Conférence donnée le 9 octobre 2013 dans l'auditorium du PLC.

Le commerce de l'encens

La résine oléo-gomme issue du *Boswellia sacra* Flück¹ est encore aujourd'hui commercialisée dans le monde arabe sous le terme *lubân* ou *kundur*. L'arbre à encens appartient au genre *Boswellia*, de la famille des Burséracées. *Boswellia sacra* Flück. est une espèce dont la répartition est localisée entre la corne de l'Afrique, la région du Hadramawt au Yémen et le Dhofar en Oman. C'est seulement en 1887 que l'Allemand FLÜCKIGER identifie clairement l'arbre à encens poussant au Yémen, et lui donne son nom scientifique.

À ce jour, trente et une espèces de *Boswellia* sont répertoriées. *Boswellia papyrifera* (Del.) Hochst., croissant en Éthiopie et notamment dans la région du Tigray, fourni également un encens apprécié. En Inde, le *Boswellia serrata* Roxb. ex Colebr. exsude également une résine qui peut être utilisée comme encens. C'est vraisemblablement cet encens qui venait concurrencer le véritable oliban sur les marchés asiatiques. En effet, les sources chinoises de la période Tang parlent de la vente d'encens mélangé ou de faux encens provenant d'Inde et commercialisé à moindre coût².

Le genre *Commiphora*, produisant la myrrhe, appartient également à la famille des Burséracées. Il s'agit de petits arbres ou arbustes généralement dioïques et mesurant jusqu'à 3 mètres de hauteur. Le plus connu est *Commiphora myrrha* (Nees) Engl., l'arbre à myrrhe, exsudant la résine du même nom. Au total, 223 espèces de *Commiphora* sont répertoriées à ce jour. Si *Commiphora myrrha* (Nees) Engl. est le principal fournisseur de myrrhe en Arabie et en Afrique orientale, il n'est pas le seul. Parmi les plus sérieux concurrents, signalons *Commiphora habessinica* (O.Berg.) Engl., attesté également en Éthiopie, en Somalie et au Yémen. *Commiphora schimperi* (O.Berg.) Engl., localisé le long de la côte africaine orientale depuis l'Afrique du Sud jusqu'à l'Éthiopie, fourni aussi de la myrrhe³. Une

-
1. Par convention, le nom du découvreur d'une espèce botanique est toujours indiqué, en abrégé, après le nom de l'espèce.
 2. SCHAFER 1963, p. 170.
 3. HEPPER 1987, p. 110.

autre résine fameuse est le « Baume de la Mecque », connue au Levant et dans les sources anciennes sous le terme « Baume de Gilead », produite par *Commiphora gileadensis* (L.) C.Chr., espèce répartie entre la Somalie et le sud de la péninsule Arabique. Enfin, en Inde et au Pakistan, se trouve *Commiphora wightii* (Arn.) Bhandari duquel est extrait le *guggul*. Très similaire à la myrrhe, cette résine se retrouve dans les sources grecques et latines sous le terme *bdellium* et est encore très utilisée de nos jours dans la médecine ayurvédique.

La plus ancienne trace d'utilisation de l'encens connue à ce jour est attestée par un brûle-parfum en grès, de forme quadrangulaire quadripode. L'objet a été retrouvé lors des fouilles réalisées à Ra'as al-Jinz, en territoire d'Oman⁴. L'objet a été retrouvé dans un bâtiment daté du III^e millénaire av. J.-C. Il s'agit d'un contexte domestique, et non pas religieux ou de prestige. L'objet lui-même est fort simple et sans décor. Le fond du réceptacle contenait de la matière brûlée, attestant ainsi d'un usage de l'encens au sein des couches moins aisées de la population, et d'une consommation locale, et ce dès le III^e millénaire av. J.-C.

Dès le milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'Égypte tente d'exercer un contrôle sur son approvisionnement en encens. Ainsi, les scènes gravées retrouvées à Dair el-Bahari en Égypte, narrent l'expédition ordonnée par la reine Hatshepsout (r. 1490-1468 av. J.-C.) vers le fabuleux « pays de Punt » à la recherche de la précieuse résine. Certains chercheurs ont situé cette région en Arabie du Sud (Yémen), mais les dernières recherches tendent à situer le pays de Punt en Afrique de l'Est, au sud de l'Égypte, sur la côte de la Mer Rouge.

À la fin du II^e ou au début du I^{er} millénaire av. J.-C. se met en place le commerce caravanier, en lien avec la domestication du dromadaire. Les premières traces épigraphiques datant des IX^e/VIII^e siècles av. J.-C. et relatant les échanges commerciaux terrestres en témoignent.

Le commerce caravanier a laissé des traces archéologiques. Le site de Shisr se situe en Oman, à la bordure du Rub' al-Khali, où se forment des dunes impressionnantes. Il s'agit d'une zone riche en nappes aquifères qui permettent actuellement une activité agricole modérée. Le site se trouve d'ailleurs à l'emplacement d'une ancienne nappe d'eau, dont la surface s'est effondrée, laissant place à un trou béant.

Shisr se situe à moins de 150 km au nord de Salalah. Le site a été découvert au début des années 1990 suite à des reconnaissances aériennes. Les

4. CLEUZIOU et Tosi 1997, p. 61-62.

vestiges sont constitués d'un dôme calcaire écroulé qui recouvrait autrefois une source d'eau. Sur ce dôme, une grande enceinte fortifiée de forme trapézoïdale mesurant environ 30 x 45 m de côtés a été édifiée. L'occupation du site remonterait à 300 av. J.-C. Le site est réoccupé durant la période islamique jusqu'au ^{xiv}^e siècle. Un jeu d'échecs datant des ^{xⁱ}^e-^{xii}^e siècles a été mis au jour⁵. C'est avant tout la présence d'eau qui a fait la richesse de Shisr, ce qui explique la présence d'une enceinte fortifiée. Située non loin de la région où poussent les arbres à encens, elle pourrait bien avoir été un relais caravanier de l'une des nombreuses pistes reliant les zones de production aux zones de consommation de l'encens.

Puis, parallèlement à ce commerce caravanier, un commerce maritime va se mettre en place. Le travail archéologique entrepris plus à l'est sur la côte du Hadramawt et du Dhofar depuis 1996 a révélé les preuves de l'existence de sites côtiers avec des contacts internationaux, dont certains pourraient dater de la Période préhistorique. Un réseau portuaire par cabotage semble se mettre en place dès le ^{iv}^e siècle avant J.-C., relayés par des ports comme Khowr Rûrî (Oman).

Khowr Rûrî est une ville fortifiée installée sur un éperon rocheux dominant une baie, ou *khowr*, localisée à 31 km à l'est de Salalah. Le site est d'abord fouillé dans les années 1950 par une équipe de l'American Foundation for the Study of Man (AFSM). Les archéologues découvrent alors une stèle datée du ⁱ^{er} siècle de notre ère et portant la mention *SMHRM* (*Sumhuram*) : il s'agit du nom de la ville à cette époque. Cette stèle précise également que la ville a été bâtie par Iliazz Yalit I (l'Eleazus mentionné par Strabon), alors roi du Hadramawt depuis sa capitale, Shabwa (la Sabota de Pline)⁶. Les vestiges archéologiques témoignent aussi bien d'échanges intenses avec l'Inde qu'avec le monde méditerranéen : statue indienne du ⁱⁱ^e siècle, nombreuses amphores et céramiques sigillées comptent parmi les vestiges les plus notables. Ce site témoigne bien de l'évolution du commerce de l'encens au tournant de l'ère chrétienne. Alors que jusqu'au ⁱ^{er} siècle av. J.-C. ce commerce se faisait essentiellement par voie terrestre, le commerce maritime connaît un important développement au ⁱ^{er} siècle de notre ère. L'encens récolté dans le Dhofar était entreposé dans différents ports côtiers, dont Sumhuram, avant d'être acheminé vers Qani' (l'actuelle Bîr 'Alî au Yémen), où il était entreposé avant d'être acheminé vers Shabwa,

5. ZARINS 2001, p. 146.

6. ALBRIGHT 1955, p. 38. De nos jours, le site est fouillé par une équipe italienne dirigée par le Dr A. AVANZINI (Université de Pise).

d'où les caravanes l'emportaient vers le nord. Le site de Khowr Rûrî semble abandonné au v^e siècle de notre ère, période de troubles intenses au Yémen.

L'usage de l'encens à la période préislamique est surtout religieux, comme l'attestent les nombreux pyrées retrouvés dans les temples sudarabiques jusqu'au v^e siècle de notre ère. Ils sont généralement en pierre et présentent des formes variées. Certains sont de forme pyramidale, d'autres cubiques, et on retrouve au niveau de leur décoration des éléments rappelant les décors architecturaux caractéristiques des temples.

Jusqu'au xix^e siècle, les études concernant le commerce de l'encens reposent sur les sources textuelles bibliques, grecques et latines. Les historiens s'appuient alors sur le récit de la rencontre entre la reine de Saba et le roi Salomon (I Rois 3-10) pour comprendre d'où provenait l'encens et démontrer comment il avait fait la richesse de l'Arabie méridionale.

Les récits de géographes comme Théophraste ou Strabon, ou de naturalistes comme Pline l'Ancien, sont considérés comme des sources fiables alors que ces œuvres comportent de nombreuses erreurs. En effet, leurs auteurs ne se sont jamais rendus en Arabie heureuse, et leurs descriptions s'appuient uniquement sur les récits colportés par les marchands et les voyageurs. Souvent lacunaires et reposant sur les récits rapportés par des intermédiaires, elles sont pourtant restées à la base des ouvrages du commerce de l'encens jusque dans les années 1970. Ainsi, lorsque Pline indique dans le Livre XII de son *Histoire naturelle* que l'encens se trouve à huit jours de Sabota (Shabwa), des archéologues affirment sur cette base, dans les années 1950, qu'il n'y a pas d'encens dans le Hadramawt, et ce malgré des témoignages antérieurs comme les BENT dès les années 1890, ou Freya STARCK en 1934-1935.

Les arbres à myrrhe et à encens ne seront identifiés par des botanistes qu'à partir du xix^e siècle. Les arbres sont décrits de façon rigoureuse et systématique : la reconnaissance des arbres et leur distribution géographique ne repose plus désormais sur les écrits antiques, mais sur des données scientifiques. Ce sont bien les travaux des botanistes qui vont permettre aux historiens et aux archéologues de renouveler l'étude du commerce de l'encens dans l'Antiquité.

À la fin des années 1970, Théodore MONOD se rendit au Yémen sur la demande de Jacqueline PIRENNE, alors directrice de la mission archéologique française à Shabwa. Il visita seize stations botaniques et mit en évidence une même aire de répartition depuis le Dhofar jusqu'au Hadramawt⁷.

7. MONOD 1979, p. 132

Face à une littérature sur le sujet assez abondante, surtout en ce qui concerne la période préislamique, il nous a paru intéressant de développer une méthodologie s'appuyant sur des données botaniques et physico-chimiques afin de sortir d'une littérature fondée encore trop souvent sur les textes gréco-latins pour parler du commerce de l'encens.

Pour cela, nous avons réalisé une enquête de terrain dans la province du Dhofar⁸. L'objectif principal de cette prospection était de prélever des échantillons de résine directement sur les arbres à encens. Ces derniers seront ensuite analysés en laboratoire afin de déterminer leur composition chimique. Il s'agit d'établir des échantillons de références quant à la composition des résines issues de différents arbres de *Boswellia sacra* Flück. se trouvant à différents endroits : au bord de mer, dans les wadis et sur les hauts-plateaux. Ces échantillons permettront, par comparaison des compositions chimiques, d'établir la provenance des résines retrouvées en contexte archéologique, afin de comprendre les modalités de circulation de ces résines.

Outre ces prélèvements et échantillonnages, la mission s'était fixée pour but de documenter les *Boswellia sacra* Flück. au sein des environnements dans lesquels ils évoluent, afin d'en appréhender la variété à des endroits divers du Dhofar. Pour ce faire, différentes stations ont été visitées, enregistrées et photographiées afin de pouvoir offrir une description la plus précise des arbres et de leurs milieux. De plus, nous nous sommes attachés à questionner les marchands quant aux modes de récoltes et de commercialisation de la résine. Enfin, des sites archéologiques ayant joué un rôle important dans le transport et la commercialisation de l'encens depuis le Dhofar à des époques différentes ont été visités et seront également décrits ici en se focalisant sur leurs relations avec les lieux de récolte de l'encens.

La première station visitée est la réserve naturelle de wadi Dawkah, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO et localisée à environ 40 km au nord de Salalah⁹. Cette réserve compte à peu près 5000 arbres répartis sur 34 hectares. La réserve se situe entre le wadi et la route asphaltée. Elle est complètement protégée par un grillage et les arbres ont été plantés de main d'homme, comme l'atteste l'organisation orthonormée du parc. De

8. Ce travail de terrain s'est déroulé du 26 au 29 janvier 2013 sous la direction du Dr M. TENGBERG, archéobotaniste au Muséum national d'histoire naturelle, et avec l'aide du Dr P. MONGNE, archéologue, dans le cadre du programme de recherche « Exsudarch ».

9. L'UNESCO a inscrit en 2001 sur sa liste du patrimoine mondial la « Terre de l'encens », appellation qui recouvre un ensemble de trois sites archéologiques (Shisr, Khowr Rûrî et al-Balîd) et la réserve naturelle de wadi Dawkah.

l'autre côté, à l'ouest de la réserve, se trouve le wadi dans lequel croissent librement des *Boswellia sacra* Flück..

La réserve peut se visiter et un gardien effectue régulièrement des entailles sur les arbres afin de faire s'écouler la résine. Après chaque entaille, la résine reste sur l'arbre 4 à 5 mois pour sécher. L'homme affirme effectuer des entailles tout au long de l'année. Cet encens appartient au gouvernement omanais qui le revend au prix de 20 rials omanais (environ 40 €) le kilogramme. Il est libre d'en vendre ou d'en offrir aux rares touristes de passage¹⁰. La plus grande partie de la production est ensuite récupérée par le gouvernement, et cet encens est offert par le Sultan à ses hôtes de marque. Autrement dit, l'encens présente une valeur, sinon monétaire, du moins symbolique telle que le Sultan lui-même en a fait un cadeau diplomatique de choix.

L'arbre mesure jusqu'à 5 mètres de haut, avec un tronc unique ou le plus souvent se divisant en plusieurs parties depuis la base. L'écorce est fine comme du papier, pelée et odorante. Les jeunes branches sont très concentrées en résine et présentent une tomenteuse (sorte de duvet). Les feuilles abondent aux extrémités des branches et sont de petite taille, entre 15 et 40 mm de long pour une largeur de 8 à 20 mm. Elles présentent une forme oblongue et ont la particularité d'être crénelées-ondulées sur les bords, une extrémité arrondie et une base tronquée. Certains arbres étaient en fleurs. Les fleurs du *Boswellia sacra* Flück. se composent de cinq pétales blancs pointus s'épanouissant librement, de forme ovoïde ou triangulaire-ovoïde, et s'organisent en grappes.

Près de la mer, l'air saturé d'humidité, de sel et d'iode semble être à l'origine de la coloration de la résine par oxydation. Cet encens, de couleur marron foncé, étant beaucoup moins recherché et moins évalué, l'exploitation des arbres à cet endroit est sans doute assez faible et doit servir à approvisionner le marché local.

Hâsik, qui est de nos jours une modeste ville portuaire, représente la limite orientale de l'aire de répartition des arbres à encens dans le sud de la péninsule Arabique.

Au ^{xiv}^e siècle, Ibn Battûta se rend depuis Zafâr en Oman en passant par Hâsik, où il décrit l'arbre à encens et la récolte de la précieuse résine :

« Ici se trouve l'arbre qui fournit l'encens ; ses feuilles sont minces, et lorsqu'on pratique des incisions dans celles-ci il en dégoutte une liqueur

10. Je tiens à préciser que lors de notre visite, le gardien nous a fait cadeau d'un sachet d'encens.

semblable au lait, et qui devient ensuite une gomme ; et c'est là l'encens, qui est très abondant dans ce pays¹¹. »

Les sources textuelles médiévales témoignent de l'importance du commerce de l'encens durant cette période.

Le site d'al-Balīd, où se trouvent les vestiges du port médiéval de Zafār qui a donné son nom à la région, a été fouillé dès les années 1950 dans le cadre des recherches archéologiques menées dans le Dhofar par l'équipe de l'AFSM (American Foundation for the Study of Man). Les archéologues mirent au jour, massés sur le sol d'un entrepôt, environ 49 kg d'encens portant encore les traces des paniers dans lesquels ils se trouvaient¹².

À la fin du XIII^e siècle, Marco Polo nous informe que « l'encens blanc y naît fort bon, et en abondance », puis il nous décrit comment il est produit : « Je vous dis qu'il y a des arbres pas bien grands ; ils sont comme de petits sapins. On en entaille l'écorce en plusieurs endroits avec des couteaux, et par ces trous s'écoule l'encens, pareil à un liquide ou une gomme, goutte à goutte, en grande quantité. Il en sort parfois de l'arbre sans entaille à cause de la très grande chaleur qui règne là ; ensuite, cela durcit et forme ainsi l'encens¹³. »

Selon Ibn Battūta, Zafār est une ville de marchands : « Les habitants sont des marchands, et vivent exclusivement du trafic. » Par ailleurs, la ville « possède beaucoup de mosquées¹⁴ » permettant d'accueillir les fidèles résidant à Zafār comme les voyageurs, indiquant une population assez nombreuse et un trafic régulier de navires marchands.

Ces sources textuelles concordent assez bien avec l'image que nous ont léguée les vestiges archéologiques dont les plus anciens remontent au X^e siècle. La cité était dotée d'une enceinte fortifiée et d'un imposant fort pour se défendre, et les vestiges de la grande mosquée témoignent de la richesse de la ville. Les nombreuses demeures et entrepôts, dont seulement quelques uns ont été fouillés, livrent l'image d'une cité marchande dynamique.

Au XVII^e siècle encore, les ports de Berbera et de Zayla situés en Somalie importent de l'encens du Dhofar, ainsi que du poivre et des vêtements, depuis le port d'Aden au Yémen.

11. Ibn Battūta, T. II, p. 106.

12. ALBRIGHT 1955, p. 39.

13. Marco Polo, T. II, p. 497.

14. Ibn Battūta, T. II, p. 96.

Les bienfaits de l'encens étaient vantés par des médecins et pharmaciens comme Yohanna ibn Mâsawayh (m. en 857), Sahlân ibn Kaysân (m. en 990), et Ibn al-Baytâr (xiii^e siècle).

L'œuvre d'Ibn al-Baytâr, botaniste et pharmacologue né à Malaga à la fin du xii^e siècle, est la plus complète en ce qui concerne les connaissances en botanique dans le monde arabo-musulman pour cette période. Son *Jâmi' li-mufradât al-adwiya wa'l-aghdiyya* traduit en français sous le titre *Traité des simples*, compile 2 324 notices décrivant les remèdes simples en précisant leur nature et leur origine géographique. Ibn al-Baytâr utilise de nombreuses sources, aussi bien antiques, avec Dioscoride (i^{er} siècle de notre ère) et Galien (129-199), que médiévales, avec par exemple Ibn Mâsawayh, *Abû Hanîfa* al-Dînawarî (m. en 895), Ibn Sinâ (980-1037).

Parmi ces notices figure le *kundur* ou *lubân*, c'est-à-dire l'encens issu de différentes espèces de *Boswellia* réparties dans le sud de l'Arabie, dans la Corne de l'Afrique et en Inde.

Trois notices sont dédiées à la myrrhe, qui pouvait être désignée par le mot arabe *murr* au sens général de myrrhe, le mot *muqul* que l'on traduit par *bdellium* et le mot *meia'a* traduit par *styrax* ou *stactè*.

La notice relative à la myrrhe, en arabe *murr*, est introduite par une description empruntée à Dioscoride :

« C'est la gomme d'un arbre qui croît en Arabie et ressemble à ce que l'on appelle Épine d'Égypte. Elle en sort par incision et se répand sur des nattes préparées d'avance, ou bien elle se fige en partie sur le tronc de l'arbre¹⁵. »

Durant la période médiévale, dans le monde islamique, l'encens est principalement utilisé dans un contexte domestique, pour parfumer sa maison ou ses vêtements, ou encore recevoir ses hôtes. Al-Mas'udî (m. c. 956-7) nous décrit ainsi les réceptions données par le calife al-Ma'mun qui faisait apporter des brûle-parfums pour ses hôtes après le repas donné chaque jeudi lors de la conférence de jurisprudence qu'il dirigeait. Des textes littéraires, comme les *Mille et Une Nuits*, nous renseignent également sur les usages de l'encens, utilisés principalement dans un contexte domestique, lorsqu'on recevait des hôtes.

De nombreux brûle-parfums ont été retrouvés dans des contextes archéologiques depuis les premiers temps de l'Islam, et encore aujourd'hui l'encens est brûlé dans des objets aux formes plus ou moins similaires.

15. Ibn al-Baytâr, T. III, p. 300.

Nous définissons ici par « brûle-parfum » tout support ayant servi à brûler de l'encens ou toute autre résine aromatique dans un contexte profane¹⁶. Les principaux matériaux employés étaient le métal (bronze ou cuivre), la céramique et la chlorite, pierre tendre (Oman, Hedjaz, Iran).

Ces objets sont retrouvés, pour la plupart, dans des habitats domestiques. C'est le cas à Siraf (Iran), où les brûle-parfums proviennent, pour les deux-tiers d'entre eux, des maisons de riches marchands. En lien avec un certain art de vivre, brûler de l'encens permet de mettre en avant son éducation et sa richesse. En effet, suivant le matériau dans lequel il est réalisé, le brûle-parfum n'a pas la même valeur. Brûler des encens de qualité dans un récipient en métal ou en chlorite témoignait de l'aisance financière de son hôte.

L'encens reste un produit de grande importance pour les sociétés vivant en péninsule Arabique. Il est utilisé quotidiennement pour se parfumer ou recevoir ses hôtes. Il entre également dans la composition de parfums de luxe. Enfin, il intéresse la recherche médicale pour ses nombreuses qualités thérapeutiques.

Sterenn LE MAGUER

Doctorante en archéologie islamique, Université Paris 1

Panthéon-Sorbonne

Ancienne élève d'arabe à l'Inalco

Bibliographie

- ALBRIGHT (F. P.), « Explorations in Dhofar, Oman », *Antiquity* 39-113, 1955, p. 37-39.
- CLEUZIQU (S.) et TOSI (M.), « Evidence for the use of aromatics in the Early Bronze Age of Oman: Period III at RJ-2 (2300-2200 BC) », in AVANZINI (A.) éd., *Profumi d'Arabia*, Rome: L'Erma di Bretschneider, 1997, p. 57-81.
- HEPPER (F. N.), « Trees and shrubs yielding gums and resins in the Ancient Near East », *Bulletin on Sumerian Agriculture* 3, 1987, p. 107-114.
- Ibn al-Baytâr, *Traité des simples*. Trad. établie par E. Leclerc, 3 volumes, Paris: Imprimerie Nationale, 1877-1883.

16. LE MAGUER 2011, p. 174.

- Ibn Battûta, *Voyages*. Trad. établie par C. DEFREMY et B. R. SANGUINETTI (nouvelle édition, S. YÉRASIMOS), 3 volumes, Paris : Maspero, 1982.
- LE MAGUER (S.), « Typology of incense burners of the Islamic period », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 41, 2011, p. 173-195.
- Marco POLO, *Le devisement du monde. Le livre des merveilles*. Traduction établie par A. C. MOULE et P. PELLIOT (nouvelle édition, S. YÉRASIMOS), 2 volumes, Paris, 1991.
- SBATH (P.), « Traité sur les substances simples aromatiques par Yohanna Ben Massawaih », *Bulletin de l'Institut d'Égypte* XIX, 1937, p. 5-27.
- SBATH (P.), « Abrégé des arômes par Sahlân Ibn Kaysân », *Bulletin de l'Institut d'Égypte* XXVI, 1944, p. 183-213.
- SCHAFFER (E. H.), *The Golden Peaches of Samarkand. A study of T'ang exotics*, Londres, Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1963.

La France et la République populaire de Chine : les contextes de la normalisation (1950-1964)

Ce colloque, qui s'est tenu tout au long de la journée du mercredi 13 novembre 2013, a réuni un public très fourni (dont de très nombreux anciens élèves) dans l'auditorium du Pôle des Langues et Civilisations. Il était organisé par les deux unités de recherche de l'Inalco, HSTM (Histoire, sociétés, territoires du monde) et ASIES avec les contributions actives de l'AAÉALO et les Archives du MAE. Comme il sera l'objet d'une publication, nous nous bornerons ici à ne relater que les grandes lignes ainsi que certains moments forts de la journée. Ces quelques réflexions paraîtront d'osés raccourcis et nous prions les différents intervenants de bien vouloir nous en excuser.

C'est le vice-président du Conseil scientifique de l'Inalco, Aboubakr CHRAÏBI, qui a ouvert la journée, en remerciant les deux organisateurs Françoise KREISSLER du HSTM et Sébastien COLIN d'ASIES.

Isabelle NATHAN, directrice des Archives du MAE a présenté *les coulisses de la diplomatie (1949-1964) en faisant un focus sur les Archives du MAE*, dont une partie des documents a été mise à disposition en vue de la préparation de cette journée. Les archives de Paris et de Colmar ont été rassemblées sur le nouveau site de La Courneuve dans un somptueux bâtiment inauguré en septembre 2009 : certains fonds ont été redécouverts à l'occasion de ce recollement. Tous ces documents peuvent être consultés par tous les chercheurs, notamment ceux de l'Inalco.

Mme NATHAN a retracé l'historique de l'état des archives pour la période mise en exergue par le colloque. Pour ce qui concerne la Chine, on peut retenir qu'une grande partie des archives de Shanghai ont été rapatriées en 1962 (le reste étant intégré aux archives municipales de la ville chinoise), et celles de Wuhan, Amoy et Tianjin en 1975 seulement.

Christine CHAIGNE (CDE-EA 4224/Aix-Marseille-Université) avait intitulé son intervention : *La reconnaissance du gouvernement de MAO Zedong par la France : la longue valse*, et c'est un brillant exposé qu'elle nous a ainsi livré. La reconnaissance de la Chine par la France, qui était tout d'abord inéluctable, est devenue inévitable avant d'être retardée... Ces trois pas de valse ont été menés tour à tour par Dame Droit (si le gouvernement est effectif, on doit le reconnaître), Dame Diplomatie (la France doit mesurer ses intérêts, or ceux-ci sont en Indochine) et Dame Réalisme (il faut reconnaître le monde tel qu'il est), les relations franco-chinoises étant parasitées constamment par la situation de la France au Vietnam et les liens de la Chine avec le Vietminh... Un rôle capital est reconnu à ZHOU Enlai lors de la conférence de Genève, en 1954, par son invitation à venir voir de près ce nouveau pays, invitation à laquelle se rendit la mission parlementaire d'Edmond MICHELET en 1955 qui ne fut pas de moindre importance¹.

Nathalie LOISEAU, directrice de l'ENA, nous avait fait l'honneur de sa présence, en qualité d'ancienne élève de l'Inalco diplômée de chinois et membre du comité d'honneur de l'AAÉLO. Elle a évoqué les cours de François JOYAUX qu'elle suivait avec intérêt et nous a promis de revenir pour une conférence dans les mois prochains.

Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco, heureuse d'accueillir une femme à la tête d'un établissement si prestigieux, a souligné que l'Inalco assure, par la filière HEI, une formation au cadre d'Orient. Les étudiants de l'Inalco sont appréciés parce qu'ils ont une véritable connaissance du terrain en plus de la langue et de la culture. Elle a remercié également les organisateurs de cette journée.

Thierry ROBIN (UMS IRICE/université Paris 1) avait choisi de présenter les *caractéristiques et étapes-clés des relations économiques franco-chinoises en 1949 et 1964*. Comme presque tous les intervenants de cette journée, mais avec malheureusement peu de temps pour développer, ce chercheur a souligné que les Français présents en Chine en 1949 (une centaine d'entreprises principalement à Shanghai et Tianjin) n'ont pas craint le changement de régime et même espéré que le nouveau régime soit moins corrompu. La guerre de Corée puis la guerre d'Indochine ont fait que les intérêts français ont été mis à mal. Même des accords signés n'ont pas été honorés. Il faudra attendre 1958 pour une reprise spectaculaire avec un contrat de locomotives à vapeur, puis 1963, (après la fin de la guerre d'Algérie, la Chine ayant soutenu le FLN) l'intensification d'échanges quasi normalisés.

1. Voir *Orients* d'octobre 2012 pages 97-102.

Isabelle RABUT (ASIES/Inalco) avait choisi pour thème : *Le voyage en Chine des écrivains français dans les années 1950 et 1960*. Nous avons tous regretté que le temps lui soit compté et qu'elle n'ait pu développer tous les poncifs et autres incongruités qu'ont pu écrire des intellectuels par ailleurs réputés et brillants ! Pour en citer quelques uns : VERCORS (*Les Divagations d'un Français en Chine*), Pierre GASCAR (*Chine ouverte*), Claude ROY et Simone DE BEAUVOIR...

Angel PINO (TELEM-EA4195/Université Bordeaux 3) a mis en perspective *l'action et les activités de l'association des Amitiés franco-chinoises avant 1964*. Cette association a été créée en juin 1952 et ses membres étaient communistes ou communistes. Le seul sinologue dans leurs rangs était l'historien Jean CHESNEAUX. Ils ont lancé, en 1953, une campagne pour la reconnaissance de la Chine populaire par la France. Ils ont permis l'entrée en France de films chinois, activité dans laquelle s'est illustré Régis BERGERON (fondateur de la librairie Le Phénix) et ont diffusé de nombreuses publications sur la Chine populaire. La publication *Paris-Pékin*, initialement bulletin interne (1952-1954) puis parution régulière en 24 pages (1955-1958) devient alors de mars 1959 à fin 1962 beaucoup plus substantielle. ÉTIEMBLE, ainsi que plusieurs sinologues (enseignant à l'Inalco) tels Jacques GERNET, Robert RUHLMANN y publient.

Après l'interruption pour le déjeuner, David TEURTRIE (CREE/Inalco) a décrit *le triangle Paris-Moscou-Pékin de 1950 à 1964 : entre ruptures et continuités*. La période étudiée est marquée par la mort de STALINE en 1953, l'avènement de KHROUCHTCHEV dont la politique internationale ne convient pas à la Chine. L'intervenant a mis en relief le rôle de DE GAULLE cherchant une alliance à l'Est (notamment avec la Chine), afin de rééquilibrer des relations un peu trop pesantes avec les États-Unis, alors que la Chine veut de son côté se dédouaner de l'emprise soviétique.

L'exposé de Bruno DRWESKI (CREE/Inalco) sur *la Pologne de GOMULKA et le maintien de convergences avec Pékin et Paris* a permis de découvrir d'intenses relations entre la Chine et la Pologne, cette dernière étant soucieuse de bien marquer sa différence d'avec l'URSS. De fait, les visites de grands dirigeants chinois en Pologne sont nombreuses et prestigieuses : CHEN Yi, PENG Dehuai, HE Long, ZHU De, ZHOU Enlai... En 1967, le général DE GAULLE rend visite à GOMULKA, en qui il croyait rencontrer un homologue polonais. Déception, il trouve plus en sa personne un communiste qu'un patriote.

La société civile japonaise et la Chine communiste, avant le rétablissement des relations diplomatiques, vue par Bernard THOMANN (HSTM-CEJ/Inalco) est dominée par l'anticommunisme. Le Japon, sous « parapluie » US, reste lié à Taïwan jusqu'au milieu des années 60. NIXON visite la Chine en 1971 et le Premier ministre japonais TANAKA souhaitant développer une diplomatie indépendante des USA, se rend lui aussi en Chine en 1972. La guerre sino-japonaise reste un souvenir douloureux avec lequel les Japonais ne sont pas très clairs en raison de leur responsabilité dans les crimes de guerre, malgré de grandes cérémonies bouddhiques en mémoire des victimes des deux camps et l'érection de monuments dans les parcs²...

M. l'ambassadeur Charles MALO³, dont l'ambassadeur de Chine KONG Quan dit de lui qu'il est « la mémoire vivante de la Chine contemporaine », nous avait fait l'honneur de bien vouloir tenir le rôle de « témoin » de cette journée. Ayant été en poste en Chine à plusieurs époques, maîtrisant parfaitement la langue chinoise, il a vécu en direct des événements historiques importants. Nommé 3^e secrétaire en 1948 au Consulat de France à Tianjin, il a vécu début 1949 la victoire des troupes de la 8^e armée de route (八路军 *Balujun*) sous les ordres de LIN Biao, après un siège de six mois, et les débuts du gouvernement communiste dans cette ville.

Il a permis à l'assistance, notamment aux jeunes étudiants qui buvaient ses paroles, de vivre en direct ces moments historiques importants.

Françoise KREISSLER (HSTM/Inalco) avait choisi pour les rapports entre *la France et la Chine* de mettre en valeur *la lecture d'un diplomate*. En poste à Nankin de 1946 à 1949, André TRAVERT⁴ rejoint Canton, puis Hong Kong où il reste dix ans. Pendant son séjour dans la Lagune parfumée, en fin observateur et connaisseur maîtrisant parfaitement la langue et l'âme chinoises, il analyse et traduit la langue de bois de la presse chinoise en langage éclairant. Il décrypte les slogans des différentes campagnes politiques qui s'enchaînent. Ses jugements sur les débuts du communisme et tous les aspects de la société sont sévères, sans indulgence.

Sébastien COLIN (ASIES-HSTM/Inalco) a limité sa présentation annoncée *Réactions des représentations françaises en Asie* à Taïwan en raison de l'importance de ce sujet. Dans les années 50, les rapports France-République Populaire de Chine sont fragiles. Le voyage d'Edgar FAURE en Chine en 1957 accroît cette fragilité, mais en raison de la position de Taïwan à l'ONU

2. Voir recension de *Morts pour l'empereur* dans *Orients* d'octobre 2012 p.126-127.

3. M. Charles MALO est membre de l'AAÉALO.

4. Voir: *André TRAVERT, un diplomate amoureux de la Chine et de Hong Kong* par Christian RAMAGE dans *Orients* d'octobre 2010, pages 71-74.

et au Conseil de sécurité, on tente de les préserver. Mais la rupture sera consommée dès février 1964. La France n'a pas suivi la Grande-Bretagne dans une politique des deux Chines.

Pour clôturer ce colloque, Françoise AUJOGUE (Archives du MAE) a présenté le *fonds TRAVERT* et l'exposition de photographies. Les enfants d'André TRAVERT ont fait don aux Archives du MAE d'une somme considérable de documents de plusieurs natures de leur père, diplomate décédé en 1993⁵. Comme l'a dit l'intervenante, ce fonds est atypique. Il recèle en plus de la masse de dépêches « classiques », un nombre impressionnant de photos (4 300 tirages en noir et blanc et 6 600 tirages couleurs) dont 820 photos de Chine de la période 1946-1959.

Parmi ces documents, le service des Archives a fait agrandir et tirer sur papier des photos de la vie quotidienne. L'exposition qui a clôturé cette journée regroupait, dans le foyer contigu à l'auditorium, une dizaine de ces photos en noir et blanc qui permettaient aux participants de visualiser, à travers l'œil d'un amoureux de ce pays, une Chine à jamais révolue...

Françoise MOREUX
et Catherine MEUWESÉ

En marge de ce colloque, il nous paraît intéressant de signaler que le livre *À chacun sa Chine* de Catherine VAN MOPPÈS, épouse de M. l'Ambassadeur Marc MENGUY⁶, qui était partie seule en Chine dans les années 1964 et 1965, a été traduit en chinois et édité au printemps 2013 par Social sciences academic press (China) sous le titre de 每个人的中国.

Ce livre fait partie des premiers témoignages de la vie quotidienne chinoise parus dans les années qui ont suivi la reconnaissance par la France de la République populaire de Chine.

5. Un hommage à André TRAVERT s'était tenu le 20 octobre à la Direction des Archives du MAE, avec la contribution de l'AAÉALO, voir *Orients* de février 2011, pages 17 à 21.

6. Marc MENGUY, ancien élève membre de l'AAÉALO, fut président de l'association de 1996 à 1999.

Colloque international des 22-23 novembre 2013 dans l'auditorium du Pôle des Langues et Civilisations.

Témoignages des Balkans des années 40

Avec le soutien du conseil scientifique et du Centre de recherche Europes-Asie (CREE) de l'Inalco ainsi que du ministère de l'Éducation de la République de Chypre, le Centre d'études balkaniques (CEB), aujourd'hui intégré au CREE, a organisé un colloque international, les 22 et 23 novembre 2013, à l'Inalco. Le CEB avait lancé dans le précédent plan quadriennal, en collaboration avec l'EKKE (centre de recherches sociales) et les ASKI (Archives en sciences sociales contemporaines) d'Athènes, une réflexion sur la mémoire, les mémoires dans les Balkans, mémoires des conflits et conflits de mémoire, à propos de la décennie 1940.

Un premier colloque de deux jours avait eu lieu à ce sujet en décembre 2011 portant sur les *Femmes dans cette décennie terrible*. Les actes de ce colloque seront publiés dans les *Cahiers Balkaniques* (ceb.revues.org/) à partir du second semestre 2014.

Le colloque de 2013, présidé lui aussi par Joëlle DALÈGRE (Inalco/CREE, Paris) a poursuivi la même ligne de recherche en portant sur les témoignages, qu'ils soient photographiques et audiovisuels ou littéraires provenant d'archives, travaillés par les historiens, de travaux littéraires ou de récits publiés par les acteurs mêmes des faits racontés. À la satisfaction des communicants et des auditeurs, ont été représentées la Grèce, la République de Macédoine (ARYM), la Serbie, l'Albanie et la Roumanie.

Expression testimoniale et avènement d'une mémoire subjective

Une première partie a porté sur les conditions de l'expression testimoniale et de son avènement avec les interventions de Cristina ALEXOPOULOS (Inalco/CREE, Paris) sur l'expression testimoniale des prisonniers de la guerre civile grecque : groupalité interne et mouvements de subjectivation, suivie de celle de Tasoula VERVENIOTI, historienne, sur les femmes grecques

en armes et leurs récits. Cette dernière a illustré son propos à travers le cas de Maria BEIKOU, capitaine de l'Armée populaire de libération nationale - ELAS (1941-1944) et lieutenant dans l'Armée démocratique.

Les « non-lieux » de l'exil : images et mémoires du manque

Cette première partie a été suivie d'une séance rare consacrée aux mémoires « du manque », mémoires de ceux qui furent chassés de leur village sans espoir de retour et qui les perpétuent néanmoins. Elle a été marquée par les interventions de Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU (Inalco/CREE, Paris) et de Georges KOSTAKIOTIS (Inalco/CREE, Paris) collaborant avec la photographe primée Marie-Thérèse CORDIER.

La projection du documentaire de Meto POPOVSKI *Un village dans le cœur, déporté* a permis de voir des Macédoniens de l'ARYM conservant la mémoire vivante du village perdu. Ce film était commenté et replacé dans un contexte plus large par Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU et des photographies d'aujourd'hui, commentées par Marie-Thérèse CORDIER et Georges KOSTAKIOTIS, de l'un des villages de la région de Kastoria vidés de leur population et qui restent en ruines, à quelques dizaines de kilomètres – et une frontière infranchissable – de leurs habitants expulsés.

Quotidienneté sous la guerre : Histoire et mémoire

Deux séances très riches ont été ensuite consacrées aux témoignages historiques. La première était centrée sur les pratiques quotidiennes : Odette VARON-VASSARD (Université grecque ouverte, Athènes) a fait entendre des voix de femmes, et plus particulièrement de : jeunes filles juives grecques survivantes du génocide. Ionna PAPATHANASSIOU (EKKE, ASKI, Athènes) a parlé des pratiques du quotidien dans les témoignages écrits des femmes. Maria THANOPOULOU (EKKE, Athènes) s'est attachée, quant à elle, à décrire les pratiques du quotidien dans la mémoire orale des survivants de la guerre et Mathilde CHÈZE (Lille, Inalco/CREE, Paris) a présenté l'Institut français d'Athènes et son rôle lors de la Seconde Guerre mondiale en Grèce. Dimitris KOUSOURIS (Université de Constance) était invité à décrire la vie quotidienne à Athènes sous l'Occupation (1941-1944) à travers les archives judiciaires.

Le deuxième jour, le colloque s'est penché sur les témoignages intimes exceptionnels avec quatre communications plus précisément consacrées aux Balkans sans la Grèce.

La première séance a détaillé des points plus intimes, entre vie privée et vie publique. Lubjanka SKODRIĆ (Institut d'histoire contemporaine, Belgrade) a traité le thème des relations entre les femmes et les forces ennemies en Serbie sous l'occupation, entre 1941 et 1944. Bernard LORY (Inalco/CREE, Paris) a fait découvrir à son auditoire le journal de guerre du général Koča POPOVIĆ.

Entre sphère publique et vie privée: aspects d'une intimité en question

Évelyne NOYGUES (Inalco/CREE, Paris) a présenté le périple en Albanie d'un « Malgré nous » mosellan. Alexandra VRINCEANU (Université de Bucarest, Université de Padoue) a fait une brillante communication intitulée *D 'Journal' 1935-44 de Michail SEBASTIAN au Retour du hooligan de Norman MANEA: l'évasion dans la République des Lettres*. Hélène LENZ (Université de Strasbourg) était invitée à parler de la déportation en Sibérie d'une famille paysanne roumaine, 1941-45, à partir du livre de Anita NANDRIS CULLA *20 ans en Sibérie, souvenirs d'une vie*.

Un dernier après-midi, exceptionnel lui aussi, de suivre et d'apprécier le témoignage d'une ardente combattante de cette période, Katina TENDA-LATIFI, engagée de l'EPON, ELAS, Armée démocratique, exilée en Pologne aux côtés de BELOYANNIS, en Roumanie, à Tachkent... avant d'atteindre Paris. Elle était accompagnée de sa traductrice Geneviève ROUCHETTE (Inalco/CREE, Paris).

Ce témoignage a été accompagné d'un film de Katina TENDA-LATIFI apportant d'autres témoignages enregistrés. Il a été suivi de la projection du documentaire poignant d'Alida DIMITRIOU *La Vie dans les rochers*, en grec sous-titré en anglais, présenté par Joëlle DALÈGRE et Christina ALEXOPOULOS. Ce film appartient à une trilogie consacrée aux femmes qui, en Grèce, ont lutté pour leur liberté. Le premier film, consacré aux résistantes de 1941-1944, avait été projeté en 2011, dans le cadre du premier colloque organisé par le CEB. Il s'agissait ici de celles qui firent la guerre civile ou furent déportées.

Le périple en Albanie d'un « Malgré nous » mosellan

Conflit armé à l'échelle mondiale, la Seconde Guerre mondiale a opposé schématiquement deux camps: les forces alliées et les puissances de l'Axe (Allemagne nazie, Italie fasciste et Empire du Japon). N'opposant pas

seulement des nations, la Seconde Guerre mondiale fut la première grande guerre idéologique de l'Histoire.

Des jeunes appelés, Alsaciens et Mosellans, majoritairement « Français de cœur », ont subi l'incorporation de force à partir d'octobre 1942 dans les rangs de l'armée allemande, en contravention de toutes les règles du droit international. On les appelle les « Malgré nous ». Près de 100 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans se retrouvèrent principalement sur le front de l'Est, à combattre l'armée soviétique. Beaucoup de jeunes gens avaient moins de 18 ans, voire 17 ans parmi les rares qui ont pu désertier ou se rendre aux Alliés occidentaux.

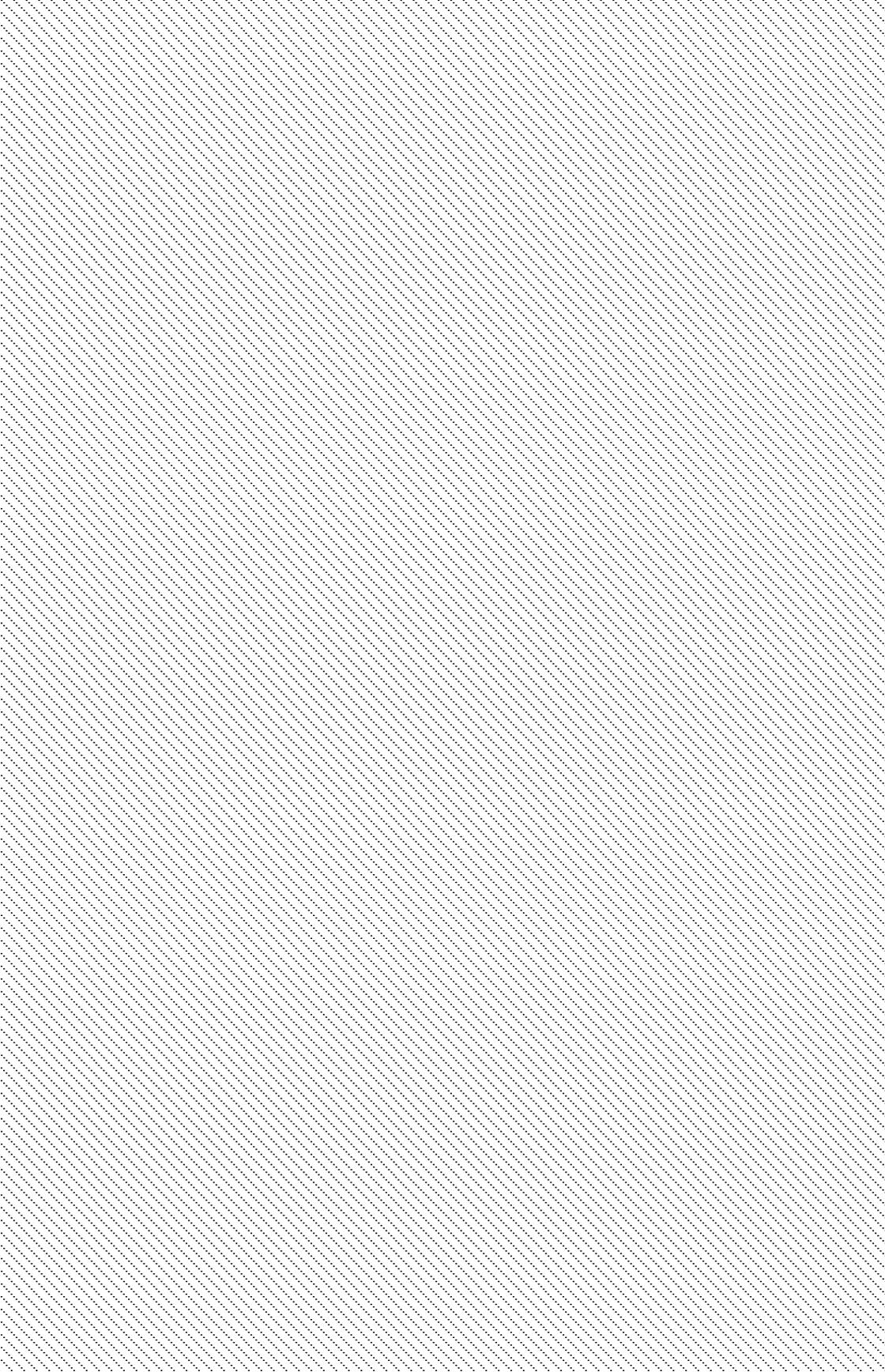
À l'occasion de cette rencontre sur le thème : *Vivre dans les Balkans pendant la Seconde Guerre mondiale*, nous avons consacré notre communication à l'itinéraire d'un homme envoyé, par chance, par les Allemands dans les Balkans alors que les quatre cinquièmes de ses camarades subissaient la guerre sur le front russe.

Cherchant sans cesse à s'évader, il y est enfin parvenu pour devenir en Albanie : « Jean, le Partisan français de la 22^e brigade de l'Armée de Libération nationale d'Albanie » portant fièrement un brassard aux couleurs françaises à côté de ses camarades albanais.

Évelyne NOYGUIES

avec l'aimable concours de Joëlle DALÈGRE

Langues et civilisations



Le diplomate russe Édouard DE STOECKL (1804-1892) et la cession de l'Alaska aux États-Unis¹

Cinquième ambassadeur russe à Washington

La guerre de Crimée et ses conséquences

En Europe, le contexte politique se dégrade rapidement et conduit à la Guerre de Crimée. Le 1^{er} juillet 1853, le tsar avait ordonné à ses troupes d'envahir les provinces roumaines de l'Empire ottoman. Le Sultan, qui est suzerain de ces territoires, déclare la guerre à la Russie le 4 octobre 1853.

Le 27 mars 1854, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie et interviennent en Crimée pour aider l'Empire ottoman et arrêter la progression de la Russie en Orient. Les États-Unis, officiellement neutres, se rapprochent de la Russie, ennemie de l'Angleterre. Ils proposent vainement leur médiation aux belligérants. Aux États-Unis, le représentant russe, Édouard DE STOECKEL, ne reste pas inactif. Afin de porter un coup contre l'Angleterre, il envisage d'armer des corsaires dans les ports américains pour harceler le commerce britannique. Il essaie également de recruter des Américains pour servir la Russie. C'est ainsi que trois cents carabiniers du Kentucky doivent s'engager comme volontaires pour servir sous le drapeau russe à Sébastopol. Faisant preuve de prudence, son gouvernement refuse ses plans. Cependant des chirurgiens américains travailleront pour l'armée russe et à leur retour seront décorés² par STOECKEL.

Bravant l'avis de son médecin, par un temps glacial, le tsar Nicolas I^{er} déjà grippé passe en revue des troupes devant partir pour la Crimée, et meurt peu de temps après le 2 mars 1855. Son fils Alexandre II lui succède. À la suite de la chute de Sébastopol et du traité de Paris (février-mars 1856) qui met fin à la guerre de Crimée, le nouveau tsar, conscient de la néces-

1. Ce texte est la suite (2^e partie) de l'article paru dans *Orients* d'octobre 2013.

2. *New York Times*, 20 novembre 1857.

sité de changer de politique étrangère remplace NESSELRODE par le prince Alexandre GORTCHAKOV, alors ambassadeur de Russie à Vienne.

La guerre de Crimée avait souligné pour les Russes la position exposée de la Russie d'Amérique qui touchait géographiquement les possessions anglaises du Canada. Les controverses au sujet des droits de pêche avec les États-Unis pouvaient dégénérer et induire des difficultés. Le grand-duc Constantin, soutenu par STOECKEL, était également persuadé qu'en cas de nouveau conflit, ce territoire serait indéfendable. À cette époque, on ne connaissait pas les importantes richesses que contenait son sous-sol ni l'importance stratégique qu'elles pouvaient avoir. Les moyens de communication étaient encore insuffisants pour permettre l'exploitation commerciale de ce vaste territoire. Il avait donc été sérieusement envisagé de le vendre dès 1857. Mais si la Russie voulait vendre, les États-Unis ne voulaient pas acheter.

Le mariage d'Édouard DE STOECKEL

La prise en charge de la légation de Russie à Washington avait rendu STOECKEL populaire dans la société ainsi que parmi les membres du gouvernement américain. Sa belle-fille, Agnès DE STOECKEL, raconte qu'il était bel homme, courtois, plein d'esprit, jovial et que son ascendance PISANI, famille latine d'Orient contribuait à son charme. À cette époque vivaient à Washington quatre sœurs du nom de HOWARD, issues d'une famille distinguée de Springfield dans le Massachusetts. Il les rencontra plusieurs fois. Un jour, alors qu'elles se livraient à un exercice de coquetterie, il donna le « premier prix à mademoiselle Eliza ». Cette dernière comprit le compliment et peu après, STOECKEL épouse cette jeune Américaine le 2 janvier 1856 à Springfield, avec la permission du tsar. Quelques jours après leur mariage, le président et madame PIERCE invitent à dîner à la Maison-Blanche les STOECKEL. Ces repas sont l'occasion pour les épouses des ambassadeurs de représenter leurs pays en portant leurs plus belles toilettes. Madame DE STOECKEL fut particulièrement élégante dans une robe vaporeuse vert pâle au-dessus d'une imposante crinoline qui lui donnait l'apparence d'une fleur, le tout dégageant une impression de douceur et de fraîcheur³. Sans être aussi jolie que la baronne BODISCO, Eliza HOWARD⁴ était grande, mince et d'un esprit vif. Elle avait bénéficié d'une solide éducation et connaissait

3. A. DE STOECKEL, *Not all vanity*, p. 29-32.

4. Eliza HOWARD (1826 -1913), fille de John Howard (1791- 1846), diplômé de l'université de Yale, juriste et banquier, et de Mary Stoddard (1792-1836). Elle était de religion protestante. The ancestors and descendants of Ezekiel Williams of Wethersfield 1608-1907. McLEAN, Mary Dyer (WILLIAMS), Mrs., 1907, p. 65.

parfaitement l'étiquette. Une fois mariée, sa maison devint rapidement le lieu de rencontre de la mode et du bon goût.

De ce mariage naîtra, à Washington le 1^{er} janvier 1862, pendant la guerre de Sécession, un fils Alexandre, ainsi prénommé en l'honneur du parrain, le tsar Alexandre. À cette occasion le tsar donnera à Madame DE STOECKEL une broche dont le centre est une énorme améthyste entourée de diamants⁵.

Édouard DE STOECKEL, ambassadeur de Russie à Washington

Peu avant la fin du mandat du président PIERCE, après avoir occupé le poste de chargé d'affaires pendant trois ans, STOECKEL est promu le 21 février 1857 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie à Washington. Il a 53 ans. Selon Francis NAPIER, ambassadeur d'Angleterre à Washington qui l'écorne un peu dans ses propos⁶, il est dit qu'il obtint son poste en s'opposant pendant la guerre de Crimée à Sir John CRAMPTON⁷, son prédécesseur et au représentant français le comte DE SARTIGES⁸. STOECKEL a une influence importante en raison de ses nombreuses relations et de sa bonne connaissance des sénateurs. NAPIER ajoute que son attitude ne l'empêchera pas de porter préjudice aux intérêts anglais s'il le peut⁹.

Le 4 mars 1857, le président James BUCHANAN succède au président PIERCE. Le soir de son investiture, lors de la réception du corps diplomatique, BUCHANAN rappelle à Monsieur et Madame DE STOECKEL qu'il y a un quart de siècle, il servait les États-Unis en tant qu'ambassadeur à Saint-Pétersbourg et qu'en 1832 il assistait à un *Te Deum* en présence du tsar en l'église Saint Alexandre Nevsky¹⁰. Sous ce changement de présidence, STOECKEL et son épouse continuent à être reçus par les membres du nouveau gouvernement américain. Une invitation du président BUCHANAN offre l'occasion à madame DE STOECKEL de porter ses plus belles toilettes. Un témoignage de l'époque rapporte que « Madame DE STOECKEL semblait majes-

5. A. DE STOECKEL, *Not all vanity*, p. 38.

6. Francis NAPIER (1819-1898), ambassadeur d'Angleterre à Washington de 1857 à 1859, gouverneur général puis vice-roi des Indes.

7. John CRAMPTON (1805-1889), ambassadeur aux États-Unis de 1852 à 1856 puis ministre plénipotentiaire en Russie de 1858 à 1860. Il fut rappelé à la demande du gouvernement américain pour avoir voulu recruter aux États-Unis pendant la guerre de Crimée.

8. Étienne Gilbert Eugène, comte de SARTIGES, (1809-1893), a été successivement (de 1830 à 1844) secrétaire de légation au Brésil, en Grèce, à Constantinople ; chargé d'affaires en Perse (de 1844 à 1849) ; puis ministre plénipotentiaire aux États-Unis d'Amérique (de 1851 à 1859), auprès du roi des Pays-Bas (7 décembre 1859), auprès du roi d'Italie (octobre 1862), et enfin ambassadeur près du Saint Siège (13 octobre 1863). Il avait épousé une Américaine née à Boston, Anne Dodge THORNDIKE (1827-1915).

9. James J. BARNES, Patience P. BARNES, *Private and confidential: letters from British Ministers in Washington to the Foreign Secretaries in London 1844-1867*, 1993, p. 172- 175.

10. A. ALBERT *Lincoln and the Russians*, 1952, p. 18.

tueuse comme une reine et belle comme une Hébée¹¹ dans une robe de soie blanche, avec des volants de dentelle noire, des fleurs couleur de cerises et des perles d'or »¹².

Comme l'avait fait son prédécesseur, STOECKEL veut présenter son épouse à l'empereur Alexandre II. Mais se rendre en Russie à cette époque représente un voyage de plusieurs mois qu'il faut préparer avec soin. Les préparatifs commencent en 1858. La toilette de madame DE STOECKEL doit être suffisamment convenable pour être à la hauteur de l'occasion. Elle fait l'objet d'une attention particulière. Les robes sont conçues par Charles Frederick WORTH (1826-1895), le grand créateur qui domine la mode à Paris durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Madame DE STOECKEL choisissait les patrons et quelques semaines plus tard, les robes arrivaient par la valise diplomatique, parfaitement emballées. Elle les portait sans qu'aucune retouche soit nécessaire. Enfin en 1858, vint le moment du grand voyage pour Saint-Pétersbourg et après l'obtention du passeport, le couple put partir¹³. Ils sont accompagnés de Pauline, la servante française de madame DE STOECKEL. À leur arrivée, ils devinrent le centre d'attraction de chaque réception et madame DE STOECKEL, Américaine très belle, devient la vedette du moment. Quelques jours après leur installation, un bal de la cour a lieu au palais d'Hiver. Le faste de la Maison-Blanche s'évanouit devant la magnificence du palais des tsars. Comme madame DE STOECKEL ne connaît pas grand monde, elle s'assoit à côté de madame Alexandre DE BODISCO qui, à cette époque, habite Saint-Pétersbourg. Celle-ci se met à lui présenter les principaux invités et c'est ainsi qu'elle voit pour la première fois l'Empereur qui entre dans la salle accompagné de ses frères. Il est beau et a grande allure. Madame BODISCO reprend alors son bavardage et toutes les deux sont bientôt absorbées dans leur conversation. Soudain, madame DE STOECKEL lève la tête et voit l'Empereur devant elle. Elle se lève immédiatement et fait une grande révérence. L'Empereur se penche vers madame BODISCO et dit : « Je ne connais pas madame DE STOECKEL, présentez-la moi ». Madame BODISCO, sans bouger de sa chaise, répond simplement : « Empereur, madame DE STOECKEL ». À partir de ce temps-là, l'Empereur lui porte attention. Avant de quitter Saint-Pétersbourg, elle put être reçue au

11. B. PERLEY POORE, *PERLEY'S reminiscences of sixty years in the national metropolis*, v.1, p. 522.

12. www.naturalizationrecords.com/us/passports/1829-87b.shtml. Malheureusement, les ressources en ligne ne donnent pas le mois de départ.

13. A. DE STOECKEL, *Not all vanity*, p.31. Il convient de rectifier la date de 1860 pour le voyage à Saint-Pétersbourg. STOECKEL était alors rentré à Washington comme l'indiquent les courriers échangés avec GORTCHAKOV.

dernier moment par l'impératrice mère. Ce rendez-vous avait été reporté plusieurs fois en raison de la santé de l'impératrice, souffrante depuis plusieurs années.

Le 26 mai 1859, ils arrivent à New-York sur le navire *Asia* en provenance de Liverpool. Lors de son séjour à la cour de Russie, madame DE STOECKEL avait acquis une connaissance approfondie de l'étiquette. Après son retour à Washington, la légation de Russie deviendra célèbre pour l'opulence de ses réceptions. La porte était toujours ouverte pour ceux qui voulaient entrer et le samovar était toujours prêt pour le thé et la table garnie de mets russes délicats dans leur demeure de Old Swan¹⁴.

Début des négociations en vue de la cession de l'Alaska russe

La découverte en 1741 de cette vaste péninsule grande comme trois fois la France est attribuée à un marin danois au service de la Russie, Vitus BÉRING. Elle marque le début d'une ruée de chasseurs qui progressent d'île en île, exterminant le gibier et les populations autochtones. Le premier établissement russe est construit en 1784 sur l'île Kodiak et la charte de la Compagnie russe d'Amérique du Nord en Alaska est signée par le tsar quinze ans plus tard. Sous Alexandre BARANOF, le premier gouverneur, la Compagnie se développe. À son départ, en 1818, les affaires sont florissantes. Des peaux de loutres marines, de phoques à fourrure et de renards sont expédiées en Russie et en Chine. Si la présence russe en Amérique du Nord s'étend sur une importante surface géographique, la population d'origine occidentale n'excède toutefois pas quelques centaines d'individus. La situation financière de la Compagnie se dégrade à partir de 1840 et les difficultés éprouvées pour garder et protéger ce vaste territoire grandissent.

C'est ainsi qu'émerge en Russie vers le milieu du XIX^e siècle l'idée de céder l'Alaska. Cette idée est renforcée par les tensions des relations diplomatiques entre les États-Unis, la Russie et les États européens. En 1853, le comte Nicolas MOURAVIEV, gouverneur de Sibérie orientale écrit dans un rapport à l'empereur : « ... La suprématie des États nord-américains à travers toute l'Amérique du Nord est tellement inévitable que nous ne devons avoir aucun regret de ne pas nous être établis en Californie il y a vingt ans. Tôt ou tard nous l'aurions perdue... Maintenant plus que jamais, avec l'invention et le développement des chemins de fer, nous devons être convaincus que les États-Unis s'étendront inévitablement sur toute l'Amérique du Nord et il

14. M. PONIATOWSKI, *Histoire de la Russie d'Amérique et de l'Alaska*, 1977, p. 320.

est impossible de ne pas penser que, tôt ou tard aussi, nous devons céder nos possessions d'Amérique du Nord¹⁵... »

Dans les années 1858 et 1859, STOECKEL participe à des entretiens secrets concernant la cession de l'Alaska avec le sénateur de la Californie, William GWIN. Dans une dépêche très confidentielle du 4 janvier 1860 adressée au Prince GORTCHAKOV, STOECKEL dresse un état très intéressant des pourparlers avec le sénateur GWIN : « ...Je dois également informer votre Excellence que, dans une de mes conversations avec Mr GWIN, je lui ai demandé, en passant, quelle serait la somme que le Gouvernement des États-Unis serait disposé à nous donner pour l'acquisition de nos colonies. Mr. GWIN me répondit qu'on pourrait aller jusqu'à cinq millions de dollars¹⁶... » À propos de cette somme, GORTCHAKOV écrira dans sa réponse à STOECKEL : « ...l'offre n'est pas ce que nous pouvions attendre, elle mérite cependant réflexion. Le ministre des Finances va examiner prochainement la situation de ces territoires, et le gouvernement russe sera en mesure de traiter...mais la somme de cinq millions de dollars ne représente en aucune manière la vraie valeur de ces possessions ... »

Dans la dépêche du 4 janvier 1860, STOECKEL évoque également l'avenir de ces colonies russes d'Amérique : « Elles sont situées trop au Nord pour y envoyer des émigrants et y former une colonie commerciale et industrielle. Cette colonisation étant impossible, le Gouvernement Impérial devra, à l'expiration de l'année 1861, soit exploiter lui-même les produits de ce territoire par l'intermédiaire de ses employés, soit les abandonner de nouveau à une Compagnie, celle qui existe en ce moment ou tout autre... Sous le point de vue politique nos possessions ont une importance tout à fait secondaire. Toute Puissance maritime, avec laquelle nous serons en guerre, pourra nous les enlever. Un incident imprévu a empêché les Anglais de les attaquer, pendant la guerre d'Orient, et sans leur peu de valeur elles ne seraient pas à l'abri des flibustiers américains. C'est sur nos côtes asiatiques que reposent nos intérêts et c'est sur ce point que nous devons concentrer notre énergie. Là nous sommes sur notre propre terrain et nous avons les produits d'une province vaste et riche à exploiter. Nous prendrons notre part à l'activité extraordinaire qui se développe dans le Pacifique... »

Je n'ai pas cru prudent, mon Prince, d'expédier le présent rapport par la poste, je l'ai confié au Professeur RACHMANINOV qui, après avoir fait aux États-

15. Mc PHERSON, "The projected purchase of Alaska", 1859-60, *Pacific Historical Review*, 1934, vol. 3, n° 1, p. 82.

16. *Ibid.* p. 82.

Unis un voyage scientifique, retourne en Europe. Il a bien voulu remettre mon expédition d'aujourd'hui à notre ambassadeur à Londres¹⁷. »

Durant sa légation à Washington, STOECKEL adresse de nombreuses dépêches à son ministre. Si les courriers des années 1854 et 1855 font surtout état de la guerre de Crimée, à partir de 1856 presque chaque courrier contient des détails sur les difficultés entre le Nord et le Sud. STOECKEL est un observateur averti et ses missives sont très appréciées par sa hiérarchie. Les difficultés qu'il rencontre à prédire l'évolution des événements au début du conflit témoignent de la confusion qui règne alors dans les deux camps¹⁸.

Pendant le temps de ces négociations secrètes, la tension sur la question de l'esclavage monte aux États-Unis entre les États esclavagistes et les abolitionnistes. Finalement, les élections présidentielles approchant, cette forte tension entre les États du Nord et du Sud vont interrompre ces pourparlers. Mais ces premiers contacts faciliteront la suite des négociations.

L'élection du président LINCOLN et la guerre de Sécession

LINCOLN est favorable aux États du Nord qui veulent préserver à tout prix l'unité du pays et ne cache pas son hostilité pour l'esclavage. Il va influencer de manière déterminante sur la suite des événements. Bien que les Américains soient passés maîtres dans l'art de la conciliation, ce sont aussi des personnes de principes. Au début de l'année 1860, les divergences entre les deux parties étaient telles que toute possibilité de règlement par la discussion semblait écartée. En novembre 1860, LINCOLN est élu. Le 20 décembre 1860, la Caroline du Sud faisait sécession. Elle était suivie par plusieurs autres États. Ils rappellent leurs représentants au Congrès et forment sous la direction de Jefferson DAVIES une confédération indépendante. Ils établissent leur capitale à Richmond, distante seulement de 160 kilomètres de Washington qui reste dans le territoire du Nord.

Avant même la prise de fonction officielle du président LINCOLN en mars 1861, des rumeurs font état d'un complot du Sud ayant pour objet de s'emparer de Washington en vue d'y établir la capitale des Confédérés. La sécurité fut renforcée notamment dans le Capitole. L'inquiétude se répand dans les légations. Conscient de cette situation délicate, STOECKEL demande à sa hiérarchie quelle conduite tenir. Son avis est que le corps diplomatique

17. MC PHERSON, "The projected purchase of Alaska", 1859-60, *Pacific Historical Review*, 1934, vol.3, n°1, p. 82-83.

18. F.A. GOLDER, "The American civil war through the eyes of a Russian diplomat", *American Historical Review*, 1921, XXVI, n° 3, p. 454-463.

doit suivre le président officiellement élu tout en évitant d'offenser les sécessionnistes. Finalement, le complot du Sud ne se matérialise pas et le président LINCOLN parvient à Washington plusieurs jours avant son investiture¹⁹ en mars 1861. Dès son arrivée, STOECKEL dépose sa carte de visite. Mais ce n'est qu'après son investiture que le corps diplomatique lui est officiellement présenté.

Au moment de l'investiture du président LINCOLN, trois commissaires du président JEFFERSON DAVIES sont présents à Washington dans le but de faire reconnaître l'indépendance des États du Sud et d'en discuter les conditions. STOECKEL propose sa médiation et en fait part au secrétaire d'État, William Henry SEWARD. D'abord favorable à cette démarche, SEWARD demande à STOECKEL d'organiser une rencontre secrète dans la légation de Russie. Mais l'attitude de SEWARD changea et cette rencontre n'a finalement pas eu lieu.

Madame de STOECKEL devient une grande amie du président LINCOLN. Elle assiste à de nombreux dîners à la Maison-Blanche. Étant la seule Américaine du corps diplomatique, elle redoute les critiques des autres dames concernant le manque de connaissance de l'étiquette du président qui avait été élevé dans les forêts de l'Indiana. À plusieurs reprises, elle vient à son aide pour lui éviter un mauvais pas et préserver ainsi son image²⁰. « Sans posséder une figure remarquable, M. LINCOLN a une physionomie agréable et honnête. Ses manières sont celles d'un homme qui a passé toute sa vie dans une petite ville de l'ouest, mais il a été prévenant envers tous et en général le corps diplomatique n'a eu qu'à se louer de l'accueil²¹ », telle est l'appréciation de STOECKEL dans une dépêche de 1861 à GORTCHAKOV.

Le 12 avril 1861, les Confédérés ouvrent le feu sur les troupes de l'Union. La séparation entre le Nord et le Sud devient effective et STOECKEL se retrouve avec des amis et des relations dans chaque camp.

La localisation du corps diplomatique à Washington constitue un avantage significatif pour le Nord. En effet, malgré les efforts déployés pendant toute la durée du conflit, le Sud n'obtiendra jamais de reconnaissance internationale, notamment de la part des grandes puissances européennes. Or, isolé du monde extérieur par un blocus maritime et sans soutien international, une victoire des Confédérés était difficilement envisageable. Tout au plus, le Sud peut-il espérer le maintien de ses frontières et un étalement de la guerre dans le temps. Ainsi, pour un observateur attentif, l'issue du

19. A. WOLDMAN, *Lincoln and the Russians*, 1952, p. 38-39. *La Presse*, 26 septembre 1861.

20. A. DE STOECKEL, *Not all vanity*, p. 37-40.

21. GOLDBERGER, "The American civil war through the eyes of a Russian diplomat", *American Historical Review*, 1921, XXVI, n° 3, p. 454-463.

conflit semblait prévisible dès le début. Mais c'était sans compter sur la remarquable résistance du Sud ni sur les événements qui auraient pu faire modifier l'équilibre des forces²².

La politique de la Grande-Bretagne consiste à rester à l'écart du conflit Nord-Sud. Bien que la sécession ait affaibli chacun des deux États nouvellement créés, la Grande-Bretagne penche pour le Nord. Une des principales raisons est que « l'abolitionnisme était devenu un principe universel de la politique britannique »²³. Mais en 1861, un incident faillit conduire à la reconnaissance du Sud. Un officier américain nordiste arraisonna un navire britannique, le *Trent*. Parmi les passagers figuraient des représentants de la Confédération. Ces derniers furent transportés sur le territoire de l'Union. Le gouvernement britannique émit de vives protestations et des voix s'élevèrent contre cette atteinte à la libre circulation des navires. Une intervention militaire et une rupture des relations diplomatiques furent évoquées. Finalement, les Confédérés furent autorisés à poursuivre leur chemin et la tension s'apaisa²⁴. Cet incident qui remettait en cause la libre circulation des navires et la paix sur les mers avait retenu l'attention du monde entier. La tension étant retombée, la Russie avait transmis au président américain par l'intermédiaire de son représentant à Washington, STOECKEL sa satisfaction quant à la sagesse dont avait fait preuve le cabinet de Washington dans la résolution de cette affaire²⁵.

La France aurait pu apporter son soutien au Sud pour des raisons économiques liées à l'utilisation du coton dans les filatures. Mais l'aventure française au Mexique allait à l'encontre de la doctrine MONROE²⁶ et devant la crainte d'une rupture avec le Nord, la France n'encouragea pas le Sud à l'aider dans l'affaire mexicaine²⁷.

La Russie est plus pour l'Union qui serait un fort contrepois à la puissance de l'Angleterre. Le 10 juillet 1861, GORTCHAKOV transmet à STOECKEL la position de l'Empereur pour qu'il transmette au gouvernement de l'Union le profond intérêt avec lequel le tsar suit le développement de cette affaire. « ... Le sacrifice que pourra leur imposer le maintien de l'Union est sans comparaison avec celui que coûterait la dissolution. Unis, les États

22. J. KEEGAN, op. Cit., p. 94-105, 462-464.

23. J. KEEGAN, op. Cit., p. 100.

24. J. K. KEEGAN, op. Cit., p. 100.

25. *Archives diplomatiques, Recueil de diplomatie et d'histoire*, tome second, 2^e année, 1862, Paris, p.138-140.

26. « La doctrine MONROE avait établi, dès les premiers jours de la République, que le gouvernement fédéral résisterait à toute ingérence d'une puissance de l'Ancien Monde dans les affaires du Nouveau ». J. KEEGAN, op. Cit., p. 98.

27. J. KEEGAN, op. Cit., p. 100-101.

arrivent à leur plus grand développement, isolés, ils sont paralysés²⁸... ». Il demande à STOECKL d'aider par ses propos et conseils à parvenir à ce résultat dans les limites de ses relations amicales avec les autorités²⁹. Un document est communiqué au président LINCOLN par STOECKL auquel répond le secrétaire d'État SEWARD le 7 septembre : « Le secrétaire d'État des États-Unis est autorisé par le Président à exprimer à M. STOECKL, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S.M. l'empereur de Russie sa profonde reconnaissance des sentiments libéraux et magnanimes de S.M. au sujet des débats intérieurs qui ont semblé menacer un moment l'Union américaine... » Cette attitude en faveur de l'Union conduit la Russie le 21 novembre 1862 à rejeter une proposition de démarche commune entre l'Angleterre, la France et la Russie pour proposer une suspension des hostilités. La raison essentielle évoquée est la possible interprétation par l'Union de ce qui pourrait revêtir l'apparence d'une pression exercée par les puissances européennes³⁰. Cette remarque est cohérente avec la doctrine MONROE.

Différents événements vont renforcer les liens d'amitié entre l'Union et la Russie

Au début de l'année 1863, la situation de la Russie en Europe se détériore suite à la décision du tsar d'incorporer de force les Polonais dans l'armée russe. L'Angleterre, la France et l'Autriche élèvent la voix devant le traitement infligé aux Polonais. Le tsar craint une dérive vers un conflit armé. Sa flotte est trop faible pour s'opposer à celles de la France et de l'Angleterre réunies. Bloquée dans les ports russes, elle ne serait d'aucune utilité. C'est ainsi qu'il décide de l'envoyer se mettre à l'abri dans les ports américains en attendant que la situation s'éclaircisse. En automne 1863, des unités de la flotte russe se présentent dans les ports de San Francisco et New York sous les ordres des amiraux SISOVSKI et POPOV. Libres de leurs mouvements, les navires constituent une menace dissuasive pour le commerce maritime français et anglais. La présence de ces deux escadres russes déclenche une importante vague de russophilie relayée par la presse américaine³¹. Le rôle de STOECKL est important. Il est directement informé des objectifs secrets de cette campagne navale. Il est spécialement chargé

28. *Le courrier des Etats-Unis*, 11 septembre 1861.

29. *La presse*, 26 septembre 1861.

30. *La Presse*, 21 novembre 1862.

31. Foster Rhea DULLES, *Le chemin de Téhéran, la Russie et l'Amérique de 1871 à 1943*, New-York, 1944, p. 8-64.

d'informer l'amiral de la flotte russe en Atlantique du déroulement des événements et de le conseiller si besoin pour la répartition des vaisseaux dans les différents ports américains. Il est également chargé de lui apporter de l'aide en ce qui concerne le ravitaillement des navires. Parallèlement il tient informé le prince GORTCHAKOV de l'évolution du conflit aux États-Unis. Il sert également d'intermédiaire entre les représentants américains et la flotte russe. Finalement la situation en Europe s'améliore et la crainte d'un conflit armé s'éloigne. La flotte revient en Russie. Pour témoigner de sa grande satisfaction, l'empereur donne des promotions à presque tous les officiers. Bien que du côté russe cela n'ait pas été l'objectif recherché, la venue de ces escadres va avoir un impact important sur les relations russo-américaines. Effectuée dans une période où l'Union était découragée, cette visite amicale a de plus apporté un réel soutien au Nord.

La guerre civile prend fin le 9 avril 1865 avec la capitulation des États sudistes, mais le 14 avril un double attentat frappe le sommet de l'État à Washington. Le président LINCOLN est assassiné par un acteur au théâtre Ford tandis qu'à son domicile le secrétaire d'État, SEWARD, reçoit plusieurs coups de couteau. STOECKL rend visite à SEWARD dès que possible pendant sa convalescence. La tentative de déstabilisation du gouvernement américain a échoué et dès le 15 avril a lieu l'investiture du vice-président Andrew JOHNSON qui devient le dix-septième président des États-Unis. Rétabli, SEWARD poursuit son mandat de secrétaire d'État sous la présidence d'Andrew JOHNSON. Dans une dépêche du 27 octobre au ministère des affaires étrangères, STOECKL résume la situation : « Ce qui se passe ici est si extraordinaire, les événements se succèdent avec une telle rapidité qu'on peut à peine suivre et juger ce qui existe aujourd'hui, mais jamais faire des conjectures sur le lendemain. Il semble qu'une Providence veille sur ce peuple et se trouve exprès là pour aplanir les obstacles et les dangers qu'il rencontre dans sa marche rapide. En effet la guerre finit subitement et au moment où l'on s'y attendait le moins. La lutte une fois terminée par la chute de Richmond, le centre de la Confédération, les hommes du Sud déposent les armes et se soumettent, par calcul et avec des arrière-pensées, si l'on veut, mais ils se soumettent et, guidés par leurs intérêts, ils acceptent l'alliance avec le Nord dont l'industrie et les capitaux leur sont nécessaires pour faire disparaître les ravages de la dernière guerre. Enfin, la mort de M. LINCOLN donne des inquiétudes sérieuses au pays, on n'a aucune confiance dans son successeur de hasard : il se trouva cependant que M. JOHNSON est l'homme des circonstances, des talents et une fermeté de caractère bien supérieurs

à ceux de M. LINCOLN. En un mot, après une lutte aussi longue et acharnée les États-Unis rentrent dans l'ordre et reprennent leur équilibre avec une rapidité qui déjoue les calculs les mieux fondés³². »

Manquant de communications rapides entre l'Europe et l'Amérique, un projet de ligne télégraphique passant par l'Alaska, le détroit de Béring et la Sibérie a été soutenu par Perry COLLINS auprès du tsar. Il avait reçu l'approbation du président LINCOLN en juillet 1864. En août 1865, la *Western Union Telegraph Company*, malgré les réticences d'hommes d'expérience, envoie le colonel BUKLEY et une centaine d'hommes étudier en Alaska le tracé de la ligne et réaliser la pose du câble. Après avoir dépensé pendant deux ans trois millions de dollars en études, et réalisant que la tâche était trop complexe, la *Company* abandonne lorsqu'elle apprend en 1866 la pose réussie du câble transatlantique entre Terre Neuve et l'Irlande. Ce projet a néanmoins contribué à renforcer les relations russo-américaines.

Antoine GAUTIER †³³
et Louis DU CHALARD

32. F. GOLDER, "The American civil war through the eyes of a Russian diplomat", *American Historical Review*, 1921, XXVI, n° 3 p. 461.

33. Antoine GAUTIER, auteur de travaux sur les drogmans, est décédé le 1^{er} janvier 2012 alors qu'il préparait une thèse sous la direction de Gilles VEINSTEIN, professeur au Collège de France (lui-même décédé en 2013). Le sujet de cette thèse était *L'origine des dynasties de drogmans, Essai d'approche systémique*.

Le hasard des rencontres peut être l'occasion de découvrir près de chez soi des personnalités hors du commun. Au détour d'une question plus précise, voilà toute une histoire singulière qui nous est contée et comme elle touche de près ce qui est enseigné à l'Inalco, il m'a semblé que quelques morceaux choisis de l'existence d'Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE pouvaient être rapportés dans ce bulletin.

Françoise MOREUX

La vie intense d'Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE (1856-1901)

Dès l'âge de 27 ans, Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE, invente et réalise un véhicule équipé d'un moteur très élaboré de 8HP, considéré par tous aujourd'hui comme « la première automobile moderne ». Ses installations à force motrice seront très vite en concurrence avec la machine à vapeur. Il finit par s'imposer et ses moteurs à gaz pauvre de très grande puissance connaîtront un immense succès, provoquant une révolution technologique dans l'industrie métallurgique mondiale.

Parallèlement, cet esprit universel va tout au long de sa vie développer quantité de travaux scientifiques divers et variés, car il s'intéresse à l'histoire naturelle et aux origines des civilisations.

Voyons comment est décrit Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE : un homme svelte et de haute taille, le front est vaste et découvert ; de lourdes paupières donnent un aspect de bonté à de grands yeux profonds. Il porte une barbe étalée en écran et de longues moustaches à la gauloise, mais droites comme son caractère.

La mécanique, l'automobile, l'industrie, l'histoire naturelle ne suffisent bientôt plus à satisfaire son activité. Esprit fin, délicat, curieux, anxieux de la vérité, il est tourmenté à ses heures de rêveries par le problème des origines des civilisations.

Il s'attaque alors à l'étude du sanscrit et, pendant cinq ans, il prépare une publication sur les éléments des vedas. Son rêve est d'aller étudier sur place, aux Indes, les documents sur l'origine des langues. À 28 ans, il termine une grammaire sanscrite, monument dont il est difficile de se faire une idée : un demi-million de francs ne suffiraient pas pour publier ces cinq volumes in-folio.

Il découvre à Rouen un brahmane proscrit qui se cache. C'est un patriote dont la tête a été mise à prix par l'Angleterre, c'est aussi un savant d'une caste supérieure qui rêve l'affranchissement de sa patrie. Les deux hommes extraordinaires collaborent. Le but d'Édouard était d'écrire un ouvrage de haute philosophie synthétique : mathématiques supérieures, physique et métaphysique. Le brahmane, lui, s'oppose à cette publication, au prétexte que les temps ne sont pas encore venus. Il rêvait d'une révolte des Indes contre l'Angleterre et espérait qu'Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE serait le grand chef de l'expédition !

D'un caractère enjoué, plein de jeunesse et de gaieté, plein de modestie aussi, d'une nature familiale et familière, il se plaisait à entendre dire autour de lui qu'il avait « le diable au corps ». La vérité est que c'est le mot « enthousiasme » qui le caractérise et qui signifie étymologiquement « possédé d'un dieu ».

Dans sa carrière industrielle, Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE¹ reçut de grandes et nombreuses récompenses : sept médailles d'or, trois diplômes d'honneur, un grand prix à Chicago, un grand prix à l'Exposition universelle de Paris. Il va recueillir le fruit de ses travaux aux établissements Cockerill.

La science l'appelle aux Indes, quand il meurt en quelques jours, le 17 février 1901, à l'âge de 46 ans.

D'après un livret d'Alain DUGARD d'avril 1984 intitulé
Édouard DELAMARE DEBOUTTEVILLE « le père de l'automobile moderne »

1. La municipalité de Rouen décida le 15 octobre 1926 de donner son nom à une rue de la ville.

Les civilisations dans le regard de l'autre

Textes de deux aires turcophones

Au temps où les navigateurs européens repoussaient au-delà de l'imaginable les limites du monde connu et découvraient, avec des sentiments divers, des représentants jusqu'alors insoupçonnés de l'espèce humaine, des Turcs, parcoureurs traditionnels d'immensités à la surface de la terre, se trouvèrent souvent confrontés, eux aussi, à l'autre, sous la forme de peuples au sujet desquels ils n'avaient jusqu'alors qu'une idée indistincte et lointaine. Cette forme de découverte, de même que la manière dont certains d'entre eux s'enquirent très tôt du nouveau globe terrestre établi par les marins et les géographes de l'Europe, mériteraient qu'une rencontre entière y soit consacrée. Nous tenterons du moins de projeter ici quelques lumières sur ce vaste champ de recherche, encore presque vierge.

Le premier personnage de langue turque qui nous est venu à l'esprit est Bâbur (1483-1530), petit roi timouride en Asie Centrale qui, au terme d'une vie aventureuse, conquiert Kaboul (1504), puis l'Inde du Nord (1526) et y fonda pour plus de trois siècles la prestigieuse dynastie des Grands Mogols. Ce grand capitaine et fin politique était aussi un homme cultivé qui, entre autres œuvres, composa dans sa langue maternelle – le turc tchaghatay de son Ferghana natal qu'il préféra au persan des lettrés – des Mémoires, genre fort peu illustré jusque là dans les littératures du monde islamique. Ce *Livre de Babur* (*Bâbur-nâma*)¹ constitue non seulement un document inestimable sur la vie d'un homme dont l'action marqua durablement l'histoire, mais aussi un témoignage sur la vision qu'avait du monde un prince de son temps et de son aire culturelle. Hommes, animaux, plantes, rivières et montagnes, rien n'échappe à la curiosité de son regard ni à son esprit critique. Nous relèverons ici quelques passages de son texte concernant certains peuples qu'il rencontra au cours de sa carrière.

1. [LB] *Le Livre de Babur. Babur-nama. Mémoires du premier Grand Mogol des Indes (1494-1529)*, présenté et traduit du turc tchaghatay par Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT (...) annoté avec la collaboration de Mohibbul Hasan Hasan. Miniatures mogoles inédites du XVI^e siècle. Photographies de Roland et Sabrina MICHAUD. Préface d'André MIQUEL. Collection Orientale de l'Imprimerie Nationale, Paris, 1985.

Tout d'abord, lui-même se définit clairement comme Turc et l'annonce fièrement aux seigneurs du Pandjab, avec les droits sur ce pays qu'il estime tenir de son ancêtre Tamerlan et, peut-être, des dynasties turques qui, depuis le temps de Mahmūd de Ghazna, au tournant de l'an mil, avaient régné sur l'Inde du Nord. « La possession de ces pays par les Turcs remonte à des temps anciens. Prenez garde ! » fait-il dire en 1519 aux habitants de Bhira². « Ne te querelle pas avec les Turcs, ô, émir de Bayāna ! Évidents sont leur impétuosité et leur courage ! » est le message comminatoire adressé au gouverneur de cette puissante place en 1526³. Toutefois, le terme présente ici la même ambivalence qu'en turc de Turquie où, à la même époque et pour longtemps encore, il signifiait aussi « paysan grossier »⁴. Par exemple, Bābur dit de son oncle paternel Sultān Ahmad Mīrzā, roi de Samarcande, qu'il était « un Turc rude et simple. Il n'avait reçu aucun don de la nature »⁵. Quoi qu'il en fût de cette équivoque turcité, on constate qu'elle n'amène nullement notre souverain mémorialiste à une solidarité de principe avec ses parents timourides ni avec des émirs de vieille souche turque transoxianaise ou khorasanienne : le jugement critique prime sur toute autre considération, et il est souvent impitoyable.

Ainsi, bien que descendant de Gengis Khan par sa mère, Bābur parle des Mongols avec une antipathie évidente, due aux malheureuses expériences

2. *Op. cit.*, p. 218.

3. *Op. cit.*, p. 283.

4. Parmi les nombreux exemples qu'on pourrait citer, l'un des plus remarquables est une locution rimée, forgée par les lettrés ottomans à partir d'*etrāk*, pluriel arabe de *türk*: *etrāk-i bī-idrāk*, «Turcs dépourvus de toute compréhension», qui s'applique aux Turkmènes d'Anatolie fréquemment en révolte. Ce sujet pourrait donner lieu à d'amples développements. En effet, la conscience identitaire turque s'exprime dès les premiers textes connus dans cette langue. Dans l'inscription qu'il laissa en Mongolie au début du VIII^e siècle, le grand khan Bilge Kagan proclame : « L'appel du peuple chinois qui nous donne sans peine tant d'or, tant d'argent, tant de soie est doux, ses richesses molles. En s'insinuant par leurs doux appels et leurs richesses, les Chinois attirèrent le peuple turc. En se laissant vaincre par ces doux appels, beaucoup de tiens, ô peuple turc, sont morts. Abandonnant la sombre forêt, beaucoup regardaient vers le Midi, disant " Je veux m'établir dans la plaine ! " Et Bilge Kagan adjure les Turcs de rester Turcs : " Si tu vas dans ce pays-là, ô peuple turc, tu mourras ! Mais si tu restes dans la forêt d'Ötügen où il n'y a ni richesses, ni soucis, tu continueras à conserver un empire éternel, ô peuple turc ! » Trois cents ans plus tard, à l'époque où les Seldjoukides mettaient en tutelle le califat abbasside, Mahmud de Kachghar composa à Bagdad une véritable encyclopédie en arabe sur le monde turc. On y lit à la première page : « Mahmud, fils de Husayn, fils de Muhammad, dit : « J'ai vu que Dieu a fait lever le soleil de l'empire dans les constellations turques et tourner tous les cercles des cieux au-dessus de leurs États. Dieu leur a donné le nom de Turcs et leur a fait gouverner le monde entier. C'est d'eux qu'il a fait sortir les souverains de notre temps. Il a remis entre leurs mains les rênes du gouvernement des nations du monde. Il les a fait supérieurs à quiconque. Il les a fortifiés conformément à la justice. Il a rendu illustres ceux qui ont collaboré avec eux et, à cause des Turcs, il leur a fait obtenir chacun de leurs souhaits » À l'époque ottomane, cette identité se fonda largement au sein du sentiment communautaire musulman et, au XIX^e siècle, dans le foisonnement des nationalismes naissants chez les divers *millet* de l'Empire, les Turcs furent les derniers qui prirent conscience d'eux-mêmes.

5. *LB*, p. 50.

qu'il avait connues avec eux : insubordination⁶ et goût invétéré du pillage, fût-ce au détriment de leurs propres alliés⁷ :

L'aile droite de l'ennemi battit notre aile gauche et marcha sur nos arrières. Comme l'avant-garde était restée du côté droit, notre front se trouvait dégarni. Les gens de l'ennemi nous attaquèrent par-devant et par-derrrière et commencèrent à lancer des flèches. L'armée mongole qui nous était venue en renfort n'avait plus la force de combattre. Ils abandonnèrent le combat et se mirent aussitôt à dépouiller et à démonter nos gens. Ce ne fut pas seulement cette fois-là qu'ils agirent ainsi ; telle est toujours la façon de faire de ces misérables Mongols. S'ils vainquent, ils prennent le butin. S'ils sont vaincus, ils dépouillent leurs propres gens, les démontent et prennent du butin.

Les Afghans, c'est-à-dire les Pachtouns, font l'objet d'appréciations contradictoires de la part de Bâbur. Les tribus qui lui étaient fidèles et, particulièrement, Bibi Mubâraka, l'épouse qu'il y prit chez les Yusufzay, l'empêchent sans doute d'exprimer les sentiments divers que lui inspiraient ces insoumis perpétuels⁸ aux usages étranges⁹, en particulier ceux d'entre eux qui dominaient l'Inde du Nord et « devaient être dénués de tout sens commun et de sagesse. Incapables de juger une situation et d'en tirer une ligne de conduite, ils ne savaient pas plus se conduire en ennemis qu'ils ne connaissaient la voie de l'amitié »¹⁰. Gül-Badan, fille de Bâbur, manifesterà un avis peu différent en notant à propos de la mère du sultan de Delhi, Ibrâhîm Lôdi – vaincu par Bâbur et tué lors de la bataille décisive de Panipat en 1526 – qui tenta de faire empoisonner celui-ci : « comme l'ignorance prévaut chez ces gens-là, elle n'eut pas de considération pour le respect qu'il lui témoignait »¹¹.

-
6. *Op. cit.*, p. 85 : « des Mongols vient toujours le mal et la dévastation. Jusqu'à la date d'aujourd'hui, ils se sont rebellés cinq fois contre moi. Cela ne veut pas dire qu'ils se sont rebellés parce que nous ne entendions pas, car, à plusieurs reprises, ils ont agi de même avec leurs propres khans. »
 7. *Op. cit.*, p. 101. Récit de la bataille de Sari Pul, près de Samarcande, livrée aux Ouzbeks en 1501.
 8. *Op. cit.*, p. 142 : « Il y a aussi le district de Bangach, environné d'Afghans, bandits de grands chemins, tels les Khugyanî, les Khirijî, les Turî et les Landar. Sa position retirée est un prétexte pour ses habitants à ne pas se soumettre volontairement à l'impôt. Je n'ai pas encore eu le temps de les remettre à la raison. »
 9. *Op. cit.*, p. 148 : « Lorsque les Afghans ne sont plus en position de résister à leur adversaire, ils se présentent devant lui avec de l'herbe entre les dents, comme pour lui signifier : « Je suis ton bœuf. » Nous fûmes témoins de cette coutume là-bas. »
 10. *Op. cit.*, p. 219.
 11. *LB*, p. 257 : « L'Inde (...) est un étrange pays et un tout autre monde en comparaison du nôtre. Tout y est différent : montagnes et fleuves, forêts et plaines, villages et contrées, faune et flore, gens et langage, pluie et vent. » Nous renvoyons à l'article d'Alessandro BAUSANI, « L'India vista da due grandi personalità musulmane : Babar e Biruni », *Al-Biruni. Commemoration Volume*, Iran Society, Calcutta, 1961.

Quant à l'Inde et à ses habitants hindous, Bâbur y voit un monde déroutant où non seulement tout diffère du pays « d'au-delà des montagnes » dont il est lui-même originaire¹², mais tout finit par y apparaître comme l'inverse de ce qui lui était familier jusqu'alors¹³ :

L'Inde est un pays qui offre peu de charme. Il n'y a point de beauté chez ses habitants. Il n'y a point avec eux de commerce, ni de rapports, ni de visites réciproques. Ils n'ont ni caractère, ni capacité, ni urbanité, ni générosité, ni qualités viriles. Dans leur artisanat et dans leurs œuvres, il n'y a ni ordre, ni symétrie, ni rectitude, ni perpendicularité. Ils n'ont ni bons chevaux, ni bons chiens, ni bon raisin, ni bons melons, ni bons fruits, ni glace, ni eau fraîche. Dans les bazars, on ne trouve ni bons plats, ni bon pain. Ils n'ont ni hammam, ni *madrassa*, ni chandelle, ni torche, ni chandeliers (...).

Mutatis mutandis, cette description nous rappelle étrangement un passage de celle que les premiers jésuites firent du Japon¹⁴ :

En plusieurs autres choses, à peine pourroit on croire combien leur vivre & vestemens est discordant au nostre. Au flairer, ils ne peuvent supporter noz parfums : ils en allument d'autres entre eux. Quant au goust, ils reprovent nos viandes : nous ne tenons compte aussi de leurs sauces. Nous beuvons l'eau froide : ils la boyvent chaude en l'hyver, & en l'est. Pour l'o ye nos oreilles ne peuvent du tout supporter leur musique. Nous estimons belles les dents blanches : & eux les noires qui est chose merueilleuse : & parce à toute heure ils les teignent de quelque peinture noire. Les maris & parens vont deuant les femmes en public : & les serviteurs les suyvent. Ils montent à cheval du costé de la main droicte : & nous de la gauche. Pour saluer nous descouvrons la teste, & eux les pieds avec un leger secouément de leurs pantouffles ou mules. Comme nostre amy arrive vers nous, nous nous levons : eux, ils s'abaissent. nous honorons les pierres precieuses : & eux les vaisseaux de fer, ou de poterie. Aux malades nous donnons choses douces & bien cuictes : & ils leur presentent à manger choses salées, aigres, & crües : nous leur

12. *LB*, p. 279. Voir aussi p. 259 : « Villes et pays de l'Inde sont on ne peut plus dénués d'agrément. Il n'y a point de différence entre les villes et les campagnes. Les jardins n'ont pas de murs. À peu près partout, ce n'est que terrain plat. »

13. *Histoires des Indes de Jean Pierre Mafée Bergamesque, de la Société de Jésvs. Où il est traicté de leur découverte, navigation, & conquête faite tant par les Portugais que Castillans (...)*, Lyon, Jean Pillehotte, 1603, p. 702.

14. *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, collection Points, 1991.

donnons des poulets & volaille : ils leur donnent des poissons & des poissons à coquille. Nous usons de medecines à prendre par la bouche pour la pluspart de mauvais odeur & ameres : eux de très douces & de bonne odeur. Nous saignons souvent le malade : eux jamais. Ils observent ainsi plusieurs choses telles : tellement que s'ils ne nous sont point opposés directement de la plante des pieds aux nostres (car cela n'est pas encore du tout bien observé) veritablement quant aux mœurs ils semblent estre du tout opposites à nostre mode. (...) Au demeurant ceux de l'Europe ne sont pas moins mocqués d'eux : qu'eux, de ceux de l'Europe, & si quelquesfois debattant de la netteté ou beauté, l'on donne à l'accoutumée quelque brocard : ils nous rendent bravement nostre charge.

Au moins notre jésuite montre-t-il ici, dans la dernière phrase, le début d'une prise de conscience qui, de son temps, n'était guère fréquente : celle d'être l'autre de l'autre.

Pour en revenir à Bâbur, la manière dont il présente l'Inde montre bien qu'à aucun point de vue, il n'appréciait la conquête qu'il avait faite et que tout rappel des hautes terres de Kaboul et de Transoxiane venait, au fil des jours, raviver la nostalgie qu'il en avait. Quant au reste, l'Inde n'avait à ses yeux d'autre avantage que « d'être un grand pays où l'argent et l'or abondent. (...) Un autre avantage est qu'artisans et ouvriers s'y trouvent en nombre infini. »

Nous avons tenté de reconsidérer le texte de Bâbur à travers les trois critères de la problématique de l'altérité proposés par Tzvétan TODOROV¹⁵ :

Pour rendre compte des différences existant dans le réel, il faut distinguer au moins trois axes, sur lesquels on peut fonder la problématique de l'altérité. C'est premièrement un jugement de valeur (un plan axiologique) : l'autre est bon ou mauvais, je l'aime ou je ne l'aime pas, ou (...) il est mon égal ou il m'est inférieur (car il va de soi, la plupart du temps, que je suis bon, et que je m'estime...). Il y a, deuxièmement l'action de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'autre (un plan praxéologique) : j'embrasse les valeurs

15. *The Tarikh-i-Rashidi of Mirza Muhammad Haidar, Dughlat. A History of the Moghuls of Central Asia (...)*, trad. E. Denison Ross, Londres, Sampson Low, Marston and Company, 1895, p. 128.

de l'autre, je m'identifie à lui ; ou bien j'assimile l'autre à moi, je lui impose ma propre image ; entre la soumission à l'autre et la soumission de l'autre, il y a aussi un troisième terme, qui est la neutralité ou l'indifférence. Troisièmement, je connais ou j'ignore l'identité de l'autre (ce serait le plan épistémique) ; il n'y a évidemment ici aucun absolu mais une gradation infinie entre les états de connaissance moindres ou plus élevés. Il existe bien entendu des relations et des affinités entre ces trois plans mais aucune implication rigoureuse ; on ne peut donc les réduire l'un à l'autre, ni prévoir l'un à partir de l'autre.

Aussi séduisante que semble cette grille d'interprétation, force est de reconnaître qu'elle ne donne pas de résultats probants dans le cas de Bâbur. Celui-ci n'émet guère de jugements de valeur définitivement négatifs sur les autres sociétés ou, s'il semble le faire, ceux-ci sont plus ou moins tempérés ailleurs. Mais le sentiment profond de la supériorité naturelle d'un Turc de sang timouride et gengiskhanide à la fois se manifeste à maintes reprises. Il n'y a pas identification à l'autre, mais peut-être quelque tentation d'assimiler plus ou moins les meilleurs de ses nouveaux sujets à sa propre culture. Quant à la curiosité et au désir d'en savoir davantage au sujet de l'autre et de l'ailleurs, ils ne sont guère contestables. Peut-être certains aménagements dans la grille de Tzvetan TODOROV permettraient-ils de rendre celle-ci plus efficacement opératoire dans le cas d'un observateur d'un milieu étranger à l'Europe considérant un autre milieu non moins étranger à celle-ci, surtout s'il ne lui inspire pas d'emblée la même admiration que la civilisation aztèque à Fernand CORTÈS : « considérant que ces gens sont des barbares et si éloignés de la connaissance de Dieu et de la communication avec d'autres nations rationnelles, c'est une chose admirable de voir ce à qui ils sont parvenus en toutes choses. » Or, on n'observe aucun signe d'intérêt de la part de Bâbur à l'égard de la civilisation de l'Inde ni de la mine de science et de connaissances qu'elle constitue.

Nous souhaiterions émettre quelques brèves considérations sur les points de vue de Haydar Mîrzâ, cousin de Bâbur par le côté maternel et apparenté au clan des khans de Kachghar. Ce fut à ces derniers qu'il se rallia après avoir servi Bâbur et son fils Humâyûn. Mémorialiste lui aussi,

il a mêlé ses souvenirs à sa *Chronique rachidienne (Tâ'rîh-i Rachidî)*, en persan, dédiée à son parent Rachîd Khan de Kachghar. Sans énumérer les opinions qui y sont émises au sujet des populations qu'il eut l'occasion de rencontrer entre la plaine du Gange et le Turkestan oriental, on peut relever ses jugements très sévères concernant les habitants du Cachemire, région qu'il conquiert personnellement. On lit ainsi : « l'ennemi, composé en partie d'auxiliaires afghans et en partie de gens sans foi du Cachemire »¹⁶, et l'on se demande si, présentés de cette manière, ces derniers n'étaient pas des hindous ou autres païens aux yeux de l'auteur. En fait, c'est bien de coreligionnaires musulmans que parle celui-ci, leur défaut étant de forcer la note en matière de pratique religieuse :

Jusqu'à ce jour, il règne autour des gens du Cachemire une odeur de bigoterie. (...) Il faut espérer que, grâce à la bénédiction de la droiture et de l'équité de Monseigneur le Roi des rois [Akbar, petit-fils de Bâbur], le Cachemire pourra parvenir à l'unité spirituelle et temporelle, et que ce qui a trait à l'adoration et à la religion pourra avoir cours sans être altéré par l'hypocrisie et la bigoterie.

* * *

Il serait tentant de donner ici un très rapide aperçu de ce que pouvait être, en ce domaine, l'attitude d'autres Turcs à l'autre extrémité du monde islamique : les Ottomans. L'examen de cette question offrirait l'occasion d'une rencontre de plusieurs jours si l'on voulait seulement délimiter le champ d'étude et préciser les conditions de cette dernière. Aussi ne ferons-nous qu'effleurer çà et là ce qu'apportent les dix volumes de l'œuvre d'Evliyâ ÇELEBÎ (1611-1684), relation des voyages qu'il fit pendant un demi-siècle dans les limites et au-dehors du territoire ottoman. Compagnon et commensal professionnel de grands personnages et, officiellement, du sultan lui-même, ses souvenirs mêlent des informations extrêmement précises et précieuses à des anecdotes bien peu vraisemblables, mais propres à capter l'attention de ses puissants auditeurs. On admettra donc aisément que son regard sur les gens et les cultures se devait de correspondre peu ou prou à l'idée qu'en avaient ces derniers, et qu'il est ainsi particulièrement représentatif d'un certain milieu à une certaine époque.

Parmi les non musulmans qu'il évoque, la différence est grande selon qu'ils sont étrangers ou sujets musulmans. Les Francs, mécréants de

16. *Op. cit.*, p. 129.

l'Europe sous leurs diverses formes, font le plus souvent l'objet de jugements où leur immoralité va de pair avec une intelligence et une habileté quelque peu suspectes. Parmi les nombreux exemples qu'on pourrait citer de cette ambiguïté, nous proposons de retenir le suivant : « Les Autrichiens sont des mécréants puissants, bons guerriers, rusés, pleins d'esprit satanique et fort nombreux » .

Mais ces réserves s'estompent fortement dès qu'il est question des diverses communautés non musulmanes reconnues par le pouvoir ottoman à l'intérieur de ses frontières. Par exemple, il convient de souligner ce vérifiable hommage rendu aux Coptes :

Plusieurs milliers de chroniqueurs ont écrit la description de cette forteresse d'Alexandrie (...). Mais les plus dignes de crédit entre toutes sont les chroniques des Coptes, d'après lesquelles, après la chute d'Adam sur la terre, le calame fut donné à Monseigneur ÉNOCH. Depuis lors et jusqu'à nos jours, le peuple copte n'a cessé de noter les événements au jour le jour. Quant aux mécréants, en aucun temps fausseté ni obscurcissement n'émana d'eux, c'est pourquoi leurs chroniques sont estimées chez les gens de toutes les religions.

On lit plus loin, dans la description de ROSETTE, que les Coptes « sont les plus dignes de confiance parmi les secrétaires des notables de l'Égypte ». Bien d'autres attestations analogues peuvent être relevées dans le dixième et dernier tome de la relation de voyage d'Evliyâ ÇELEBÎ, consacré à l'Égypte et au Soudan.

À mi-chemin de ces mauvais mécréants de l'étranger et des estimables non musulmans sujets de la Porte, on discerne une autre catégorie : celle des non musulmans ayant pu maintenir leur indépendance en payant tribut à celle-ci. Tel est le cas des Ragusains qui font l'objet de jugements contrastés. Avant tout, Evliyâ ÇELEBÎ manifeste un goût turc bien connu pour les étymologies populaires en parlant de Dubrovnik~Raguse sous la forme *Dobra-Venedik*, soit, en recourant au slave *dobro*, « bon », la « Bonne-Venise », par opposition à « Venise la Rebelle », également détestée des Ragusains et des Ottomans, et avec laquelle ces derniers étaient en guerre en Crète depuis près de vingt ans à la date à laquelle écrivait l'auteur (1664). Parmi les qualités des gens de Dubrovnik dont l'auteur distingue mal la langue slave parlée du latin liturgique qu'ils pratiquent, on relève ainsi cette curieuse apologie de cette dernière langue, du principe de la censure préalable et de la précision qui sied à l'historien :

En vérité, parmi les diverses langues de toutes les nations nazaréennes, la plus claire et la plus éloquente, élégante et agréable comme la langue persane quant aux règles du bien-parler et de la science de la grammaire, est cette antique langue latine. Les chroniques écrites dans cette langue sont dignes de confiance parmi toutes les nations. Elles n'écrivent jamais rien qui soit contraire à la vérité. Au point même que si quelqu'un compose un ouvrage, tous les popes étudient ce livre et cette chronique. S'il ne s'y trouve pas un mot sans valeur, ni exagération ni déficience, il est signé avec le consensus de tous ceux-ci et le sceau des douze gouverneurs (*bân*). Ensuite, ordre est donné pour que le livre soit imprimé. Ce sont des mécréants qui maîtrisent de manière extrêmement minutieuse et exhaustive la science des étoiles et ont des devins, des chirurgiens, des phlébotomistes et des chroniqueurs accomplis.

Toutefois, leur science les amène parfois à des pratiques que l'auteur juge absurdes, par exemple lorsqu'il est lui-même soumis pour la première fois à la quarantaine en pénétrant en territoire ragusain :

Dans ce pays de mécréants, on appelle lazaret le caravansérail où l'on fait loger tous les marchands, les caravanes et leurs gens de service venant de l'Inde et du Yémen, de Samarcande, des pays arabes et persans, du côté du Seuil de la Félicité [Istanbul], de celui du vizir de Bosnie [Sarajevo] et du pacha d'Herzégovine [Mostar], en bref, de tous les pays, car ils sont peut-être pestiférés. Les gens du lazaret les interrogent pour connaître leurs noms ainsi que beaucoup de choses les concernant. Il est certainement assuré que certaines gens restent là quarante jours, au minimum dix, sept ou trois jours. (...) S'il est nécessaire d'emporter en ville des marchandises qui ne sont pas restées là pendant quarante jours, on enduit de vinaigre une extrémité ou un bord de celles-ci, les mécréants qui montent la garde auprès d'elles les emportent en ville et on les y vend. C'est-à-dire que, selon leurs vaines croyances, la peste ne peut entrer en ville avec ces marchandises si l'on enduit celles-ci de vinaigre.

En fait, le tribut régulièrement acquitté par les gens de Dubrovnik ne les rend pas pour autant dignes de confiance. Certes :

Au début de chaque année, leurs ambassadeurs viennent avant tous les autres et ont même renouvelé la paix chaque année avec

la dynastie ottomane depuis le temps d'Orhan GHAZI [1324-1360]. Mais, de nouveau, sous l'aile de l'État sublime, la paix apparaît, sous couvert de véracité, comme la plus grande des pestes.

En effet :

ils ont fait la paix avec sept rois et avec la dynastie ottomane, et ils leur paient tribut. Mais, en retour, il apparaît qu'ils tirent des empereurs avec lesquels ils ont fait la paix vingt fois le montant du tribut qu'ils ont donné. Ce sont des mécréants dont la bassesse est à ras de terre, rusés et pareils à des démons dont la demeure est l'enfer.

En outre :

Ce sont de maudits porcs. Du fait de ces mécréants, ruses et diableries se répandent chez tous les mécréants. En particulier, ce sont ces mécréants de la Bonne-Venise qui dévoient notre ennemi actuel, la grande Venise (...) et lui livrent des vivres derrière le rideau.

La conclusion de l'auteur est donc que, en définitive, mieux vaudrait annexer purement et simplement ce territoire riche et occupant une position stratégique importante, mais dont les habitants lui inspirent ce fameux sentiment d'attraction-répulsion qu'on observe si fréquemment dans les regards réciproques :

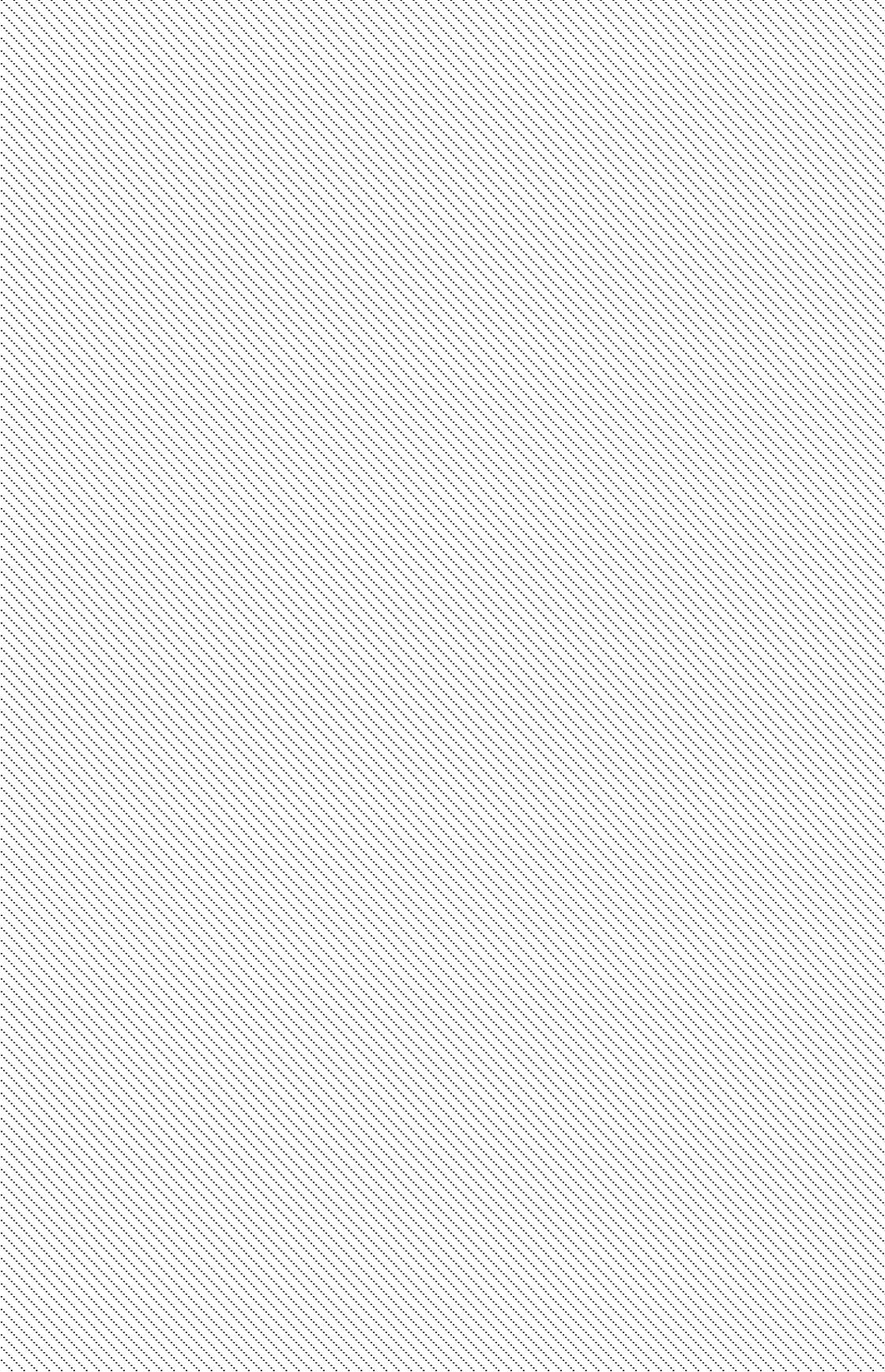
Comme cette Bonne-Venise est un port et une échelle, elle rassemble des trésors incalculables. C'est la raison pour laquelle tous les mécréants y sont des commerçants et des comptables qui calculent le millième d'un sixième de *dirhem* [= 4,233 g : 6 : 1.000 = 0,0007055 g]. Ils sont habiles en astronomie. Ce sont des mécréants au plus haut point nobles, droits et doués de raison comme Aristote. En bref, c'est un pays de mécréants extrêmement prospère et opulent. Que Dieu l'accorde à la dynastie ottomane ! C'est une affaire aisée. Si la demeure de ce pays d'églises était entièrement conquise, les autres pays mécréants le seraient eux aussi. Que Dieu rende cela possible !

Si l'on reprend rapidement les trois axes d'interprétation proposés par Tzvétan TODOROV, on constate que ces extraits de la relation de voyage d'Evliyâ ÇELEBÎ se prêtent au premier (l'autre est à la fois bon et mauvais,

peut-être l'égal de l'observateur) et au troisième (l'observateur s'interroge sur l'identité de l'autre), mais pas du tout au deuxième (l'observateur s'estime manifestement éloigné de l'autre, ne cherche pas à se rendre proche de lui ni semblable, et n'envisage nullement l'éventualité de la réciprocité). Néanmoins, il nous semble que l'expérimentation de cette grille devrait être effectuée sur un plus grand nombre d'exemples et, sans doute, sur un choix reconsidéré de ceux-ci. Il faut, en effet, tenir compte du fait que le pionnier ottoman de l'assimilation des sciences et techniques européennes, l'encyclopédiste Kâtib ÇELEBÎ (1609-1657), était son contemporain, et que le courant de pensée critique et « positive » qu'il inaugura dans le monde ottoman marque une rupture complète avec la vision du monde de notre voyageur.

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT

Recensions



J'ai vécu si peu *Journal du ghetto d'Oradea* Éva Lányom

Éva HEYMAN, traduit du hongrois par Jean-Léon MULLER,
 Éditions des Syrtes, Genève, mai 2013, 150 pages, 16 □

Éva HEYMAN est née le 13 février 1931 à Oradea, en Transylvanie, dans une famille juive bourgeoise de langue hongroise alors que cette région d'Autriche-Hongrie venait d'être rattachée à la Roumanie. Alors que la population juive dépassait les 10% dans les villes, la communauté juive d'Oradea atteignait 20 000 âmes en 1930.

Elle commence à écrire ce *Journal* le 13 février 1944, entre les murs du ghetto d'Oradea et il est interrompu le 30 mai 1944. Elle est déportée avec ses grands-parents à Auschwitz où elle est gazée le 17 octobre 1944. Elle avait treize ans.

Ce court texte reflète les inquiétudes grandissantes d'une jeune fille parfaitement lucide: «Mon petit *Journal*, je n'ai rien écrit quand les Hongrois ont presque confisqué la pharmacie. Grand-père m'a dit qu'Ági l'avait aidé à régler le problème, mais d'après grand-mère il a dû les payer, et c'est seulement pour ça qu'ils lui ont rendu son magasin. Mon petit *Journal*, tu ne connais pas non plus le *vitéz* SZEPESVÁRY, l'homme qui a fait ça à mon grand-père, mais bientôt je te raconterai tout » p. 39).

Elle décrit très bien les conditions de vie au ghetto, le 10 mai 1944: « En fait, tout est interdit, mais le plus terrible c'est qu'il n'y a qu'une seule peine: la mort. En cas de faute, peu importe sa gravité, nous ne sommes ni envoyés au coin, ni battus, ni privés de nourriture ou obligés de recopier cent fois des verbes irréguliers comme à l'école, rien de tout ça, rien de rien! Une seule et unique punition: la mort. Il n'est pas précisé si les enfants sont concernés, mais moi je crois que la règle s'applique à eux » (p. 118).

À lire absolument.

Yohanan LAMBERT

L'art du pathétique en Asie du Sud-Est insulaire

Le choix des larmes

Hélène BOUVIER, Véronique ARNAUD¹, Josiane CAUQUELIN, Dana RAPPOPORT
Éditions L'Harmattan, Paris, juillet 2013, 249 pages, 25,50 €

Cet ouvrage rassemble, autour du thème du « pathétique », quatre ethnologues du Centre Asie du Sud-Est (UMR8170, EHESS/CNRS), engagées dans l'étude des littératures orales et écrites, convaincues que l'ethnologie et la linguistique peuvent aider à mieux comprendre des pratiques sociales complexes.

Les travaux présentés dans ce recueil portent sur quatre régions (deux à Taïwan et deux en Indonésie), mondes insulaires de l'Asie du Sud-Est traversés par des influences diverses, chinoises, indiennes, arabes et européennes.

Pour Taïwan : le peuple Puyama dont Josiane CAUQUELIN a réussi à découvrir l'indicible et l'invisible, les ressorts de la mise en jeu des émotions par le truchement des chamanes. Quant à Véronique ARNAUD, spécialiste de longue date (depuis 1971) du peuple Tao (ex Yami) de l'île de Lanyu, elle s'est attardée, à travers les chants responsoriaux, à la notion de pathétique comme stratégie pour survivre au malheur.

Pour l'Indonésie : Hélène BOUVIER délie, pour mieux les tresser à nouveaux, quatre brins de paroles du théâtre madurais et Dana RAPPOPORT fait le lien entre un rite agraire issu du mythe d'origine du riz et la musique, le chant et la peine à Lamahalot.

Car le point commun de cet ouvrage est l'analyse des émotions universelles que ces peuples parviennent à sublimer, quand nous nous efforçons dans notre monde actuel de les cacher, de les enfouir au point qu'elles risquent parfois de nous étouffer. La peine, au sens fort du terme, va alors jusqu'à son expression finale : les larmes. Parfois plus que souhaitables ou souhaitées, celles-ci sont sollicitées, car les malheurs nous sont toujours imposés, les séparations subies, et l'amertume qui les accompagne peut trouver un chemin dans la musique et le chant.

Au-delà des différences et des singularités, c'est un retour aux fondamentaux qui nous est proposé. Nous percevons l'importance des rites qui

1. Véronique ARNAUD est une ancienne élève, diplômée de chinois, membre de l'AAÉALO.

encadrent tant la vie quotidienne que les événements exceptionnels, ces codes qui rendent supportable l'insupportable...

Françoise MOREUX

*Les banquiers des sultans
Juifs, Francs, Grecs et Arméniens
de la haute finance
Constantinople, 1650-1850*

Onnik JAMGOCYAN

Les éditions du Bosphore, Paris, 327 pages, 30 €

Cet ouvrage, signalé par la Bibliothèque nationale de France comme un livre d'érudition pour public motivé, est une œuvre consacrée à l'élite de la haute finance de l'Empire ottoman, les *sarafs* de Constantinople.

Il nous porte à la rencontre des banquiers et grands négociants de l'Empire ottoman. Un véritable défilé des *sarafs* de la capitale impériale ottomane, où les Arméniens occupent la place centrale, mais où les autres communautés sont aussi bien représentées.

L'ouvrage met en évidence l'âge d'or des financiers de l'Empire pour la période 1650-1850. Des hommes qui développèrent le négoce asiatique et européen, aux Indes, en Perse ou à Venise. Mal aimés, accusés de collaborer avec le pouvoir pour mieux être discrédités, ils furent pourtant de grands mécènes pour leur communauté et pour leur ville. Ils disparaîtront au milieu du XIX^e siècle, lorsque la Turquie prendra la voie de la dette étrangère.

On ne peut que retenir la rigueur scientifique et le talent de conteur de l'auteur, son goût du détail concret et de l'anecdote, des facteurs qui rendent cette lecture des plus agréables.

Christophe ALLÉON

Le boléro dans la villa des vieux

Fatos KONGOLI,

traduit de l'albanais par Edmond TUPJA

Éditions Rivages, Paris avril 2013, 250 pages, 20 €

Le dernier roman de Fatos KONGOLI traduit en français, *Le boléro dans la villa des vieux*, entraîne les lecteurs dans la vie apparemment insipide de Parashqevi, aide-soignante à Tirana, qui devient la gouvernante et la bonne à tout faire d'un couple âgé... Que faire de « ses vieux » dans la société d'aujourd'hui !

Parashqevi travaille comme aide-soignante dans un hôpital de Tirana. Une existence morne et solitaire, dont elle n'attend déjà plus grand-chose. Un jour, son chef de service lui présente un homme riche et influent qui recherche une personne de confiance pour s'occuper à domicile de ses parents âgés, un couple de petits vieux bien étranges, avec leurs rituels et leurs chamailleries, leur arrogance et leur gentillesse, et toutes leurs histoires accumulées par des décennies de vie commune. Une familiarité qui éveille en Parashqevi des échos lancinants...

Dans les romans de Fatos KONGOLI, les personnages ne sont pas franchement sympathiques. Ni totalement antipathiques. Il en va de même dans ce « boléro aux airs de tango », l'un des plus enthousiasmants qu'ait écrit l'écrivain albanais, l'un des rares aussi où il est permis de sourire, et peut-être même parfois de rire, au milieu des grincements de dents.

Son héroïne se voit laide. Ses collègues l'affublent de surnoms de laideron au degré de développement intellectuel proche de zéro. Non seulement elle n'est pas belle, mais en plus on la tient pour bête... Sans parler de son prénom démodé : Parashqevi ! C'était le nom de sa grand-mère. C'est un oiseau tombé du nid qui vit sous le poids d'un terrible secret, sous l'emprise de ses sens.

D'une plume acérée, KONGOLI fait passer le flux des émotions et de la névrose d'une jeune femme emmurée vivante dans la société albanaise. Pour les ponctuer, il installe quelques ombres malveillantes : la fille et l'ancienne belle-fille du couple de personnes âgées à qui l'héroïne sert à la fois d'infirmière et de domestique.

Au début du livre, on pense que Parashqevi se laisse malmener par manque de caractère : elle ne s'arroge jamais le droit de s'insurger. Puis on

comprend qu'elle doit, au contraire, être trempée dans l'acier pour ne pas aller se jeter sous les roues de premier véhicule qui passe en bas de chez elle.

Mathématicien de formation, Fatos KONGOLI a publié sept romans aux éditions Rivages, dont *Le Paumé*, *Le Dragon d'Ivoire* et *Tirana blues*.

Évelyne NOYGUES

La Chine des Ming et de Matteo Ricci (1552-1610) Le premier dialogue des savoirs avec l'Europe

édition établie par Isabelle LANDRY-DERON

Éditions du Cerf, Paris janvier 2013, 240 pages, 30 €

À l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Matteo Ricci¹, l'Institut Ricci avait organisé un colloque dans les locaux de l'UNESCO à Paris, avec le concours du CECMC (Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine) de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales).

Le célèbre missionnaire jésuite italien cristallise à lui seul la rencontre entre deux cultures de deux mondes, à chaque extrémité du continent euro-asiatique, qui ne se connaissaient pas. Comment s'étonner que les curiosités de l'Europe de la Renaissance et de la brillante dynastie chinoise des Ming aient été à ce point mutuellement aiguës? L'originalité de la « mission » de Matteo Ricci fut d'aller bien au-delà de la recherche de conversion des âmes. Il a livré des connaissances scientifiques, en même temps qu'il s'imprégnait lui-même d'une autre forme de pensée...

Isabelle LANDRY-DERON a rassemblé dans cet ouvrage les interventions d'éminents professeurs et chercheurs au cours des deux journées des 27 et 28 mai 2010.

1. Voir *Orients* d'octobre 2010 pages 25-27 et pages 136-137.

Première partie: Quelle Chine? Quels réseaux?

- Le statut de Matteo RICCI en Chine par Michel CARTIER.
- Matteo RICCI et les lettrés de Nankin par Frédéric WANG.
- Les deux voyages de Matteo RICCI à Pékin. Gagner la capitale de l'Empire céleste par Li Shenwen.
- Langue et écriture chinoise au XVI^e siècle en Europe par Viviane ALLETON.

Deuxième partie: L'expérience des autres religions

- Au-delà de l'empire chinois, les bouleversements dans l'Asie mineure au temps de Matteo RICCI par Françoise AUBIN.
- RICCI et les musulmans de Canton. À propos du premier dialogue des jésuites avec l'Europe par Zvi Ben-Dor BENITE.
- RICCI et les intellectuels chinois aujourd'hui par Thierry MEYNARD.
- La « bibliothèque » occidentale de Matteo RICCI à Pékin - quelques observations critiques par Noël GOLVERS.

Troisième partie: Les échanges scientifiques

- Le voyage de Matteo RICCI et des jésuites en Chine. Science, typhons, pirates, naufrages, maladies par Isaia IANNACCE.
- Pourquoi avoir traduit EUCLIDE en chinois. Les raisons d'un choix et ses conséquences par Jean-Claude MARTZLOFF.
- Les activités scientifiques de Matteo RICCI en Chine par Claudia VON COLLANI.
- Comment analyser l'échange des savoirs entre la Chine et l'Europe au temps de Matteo RICCI par Jean DHOMBRES.
- La science, un pont entre deux cultures par Pierre LÉNA.

Organisée par l'Académie des sciences, une exposition intitulée « Matteo RICCI, pionnier des échanges Chine-Europe », accompagnait ce colloque. Elle fut présentée au Palais de la Découverte à Paris, puis à Bruxelles, à Nantes, au Mans, à Nancy, à Poitiers, à Clermont-Ferrand (dans les instituts Confucius) puis en Chine dans le réseau des alliances françaises

Cinq méditations sur la mort autrement dit sur la vie

François CHENG¹

éditions Albin Michel, Paris, octobre 2013, 180 pages, 15 €

Devait-on s'attendre à ce que François CHENG écrive un livre sur la mort après nous avoir livré ses *Cinq méditations sur la beauté*², où il fait sienne cette phrase de DOSTOÏEVSKI « Le monde sera sauvé par la beauté » ? Entendons par « monde » la « vie » puisque l'auteur dit : « Sans la beauté, la vie ne vaut probablement pas la peine d'être vécue »³. Dans ce cas l'alternative serait-elle la mort ? Non plus. Selon lui, la mort, ou plutôt la conscience de la mort confère à la vie tout son sens au point de pouvoir dire que « sans mort, il n'y aurait pas de vie » (p.41). À cet égard, il cite Etty HILLESUM, morte à Auschwitz, considérant que « la mort élargit et enrichit la vie » (p.37).

Par ailleurs, il n'est pas étonnant non plus que François CHENG écrive un livre sur la mort puisque ce sujet l'a tarauté dès son enfance alors que sévissait la guerre sino- japonaise, que lui-même était d'une santé fragile et qu'au cours de ses jeunes années en Chine, il a été douloureusement impressionné par la disparition tragique et prématurée des poètes anglais, SHELLEY, BYRON et KEATS dont il lisait les œuvres. De la part du poète et philosophe, ce contexte mortifère ne méritait-il pas une ou plusieurs méditations ? Mais que l'on ne s'y méprenne pas : la page de garde de l'ouvrage où une maxime extraite du tout premier ouvrage de la pensée chinoise, le *Yijing* 易经, calligraphiée par l'auteur, affiche le contraire et fait écho au sous titre : « 生生不息 *Shengsheng bu xi*, la vie engendre la vie, il n'y aura pas de fin ». La mort, selon François CHENG, n'est pas une fin en soi puisque le monde et l'univers sont éternellement là, même si l'humanité entière, de génération en génération, est happée par elle. Plutôt que de dévisager la mort comme un mal ultime, François CHENG en fait le garant de la vie. « Imaginons que nous ne mourrions pas, quel sens aurait alors la vie ? »

-
1. François CHENG (né en 1929), de l'Académie française, est membre du comité d'honneur de notre association.
 2. *Cinq méditations sur la beauté*, Albin Michel, 2006 et 2008. Cet ouvrage existe aussi dans la collection Audiolib et en e-book. Le terme « beauté » englobe ici aussi bien la beauté morale que la beauté de la création.
 3. Le *Yijing* 易经 a été rédigé mille ans avant notre ère.

questionne-t-il. Et pour dépeindre sa posture face à elle, méditer sur elle, c'est en réalité méditer sur la vie.

La vie, envisagée à la lumière de la mort, devient un don, une « aventure en devenir » pour l'homme doué d'intelligence et de liberté, tel que le créateur de l'univers a voulu qu'il soit. Et les vies humaines, toutes en devenir, constituent ce que Françoise CHENG appelle la Voie.

La mort nous projette dans « l'élan de la vie » et non dans la croyance que nous nous dirigeons irrémédiablement vers notre inéluctable fin.

C'est alors que, selon lui, la mort peut être comparée à un fruit qui tombe au sol, près de ses racines. Laborder dans le recueillement ou du moins « céder au mourir », telle est sa devise. Car mort et vie se rejoignent en fonction de chaque destin. Cette pensée se dévoile à travers ses poèmes qui constituent sa cinquième méditation et en particulier à travers l'*Élégie de Leric* dédiée à SHELLEY. François CHENG nous fait entrer avec force en totale communion avec la grande aventure humaine, partagée entre le mal et la beauté, entre l'humain et le divin, entre notre « esprit qui raisonne et notre âme qui résonne ». Une élégie, qui, sur le plan poétique est de toute beauté!

Catherine MEUWESE

Les confessions de Maître ZHANG

Judith BOUT

Éditions Nouvelles François Bourin, Les Moutons noirs,
Paris septembre 2013, 583 pages, 26 €

Le métier d'avocat n'a jamais eu bonne presse en Chine car défendre des accusés, c'est un peu porter, voire partager, leur éventuelle culpabilité (car il est peu question d'innocence...) et il est évident que ce rôle n'a rien d'enviable, surtout pendant des périodes de purge politique. Et les premières décennies de la République populaire de Chine n'en ont certes pas manqué!!!

Au cours de cette deuxième moitié du xx^e siècle, la définition du métier d'avocat a subi de profonds changements. Dans les années 50, être avocat était « une erreur politique », dans les années 80 c'était « faire preuve d'idéalisme » dans les années 90, c'était « avoir le sens du commerce », et

actuellement, c'est en quelque sorte « suivre le mouvement », puisqu'on dénombre environ 200 000 personnes qui ont embrassé la fonction.

Quand on lit le sous-titre du livre définissant Maître ZHANG : *L'avocat de la Bande des Quatre et des dissidents chinois*, le décor est déjà planté et on présume que cet homme-là, puisqu'il témoigne et qu'il est encore vivant (et même bien vivant, à 83 ans), a des choses à dire qui nous éclaireront assurément.

Le parcours de ZHANG Sizhi, originaire du Henan est, comme la vie de nombreux Chinois nés dans les années 20, singulier, hors du commun. Son premier engagement à 16 ans dans les troupes de l'armée nationaliste¹, qu'il quitte pourtant très tôt en raison de la corruption, lui vaudra d'être exclu du Parti communiste en 1957, car classé droitier et condamné à être « rééduqué » dans un camp pendant 15 ans. Probablement, les séances de « lutte » des « procès du peuple » qu'il a subies, comme celles auxquelles il a assisté, l'ont-elles aguéri et lui ont permis d'asseoir une véritable expertise dans l'art de la guerre cher à SUN zi. La notion de culpabilité dans les affaires politiques est à géométrie variable, tributaire des mots d'ordre du moment, Maître ZHANG veut cependant ne se référer qu'à la loi, celle du pays.

Cet homme, au destin hors du commun, ne s'est jamais découragé dans sa volonté d'introduire en Chine la notion de justice légale. Mais comment défendre un individu dont le crime est déterminé par une idéologie, jamais pour des faits qualifiés ou, quand ils le sont, ceux-ci se trouvent malencontreusement modifiés pour ne pas dire falsifiés, en inversant des chronologies par exemple.

Le procès de la Bande des Quatre marque un tournant dans l'histoire chinoise de la justice. Maître ZHANG fait partie des quelques avocats nécessaires pour les convenances car, en raison de son écho médiatique, ce procès télévisé et diffusé dans le monde entier, devait être exemplaire... JIANG Qing ayant refusé d'être défendue par lui, il fut l'avocat du général Li Zuopeng, un homme déjà très affaibli par la maladie (qu'il rencontre à l'hôpital) et qui a réagi en féal militaire.

Tout naturellement, plus tard, Maître ZHANG a été désigné ou choisi par les proches de personnalités qualifiées de subversives alors que, pour les principaux cas : WEI Jinsheng (du mouvement démocratique de 1979), WANG Juntao (du mouvement démocratique des étudiants place Tian'anmen de 1989), BAO Tong (proche de ZHAO Ziyang démissionnaire

1. On a volontairement interprété un article écrit par un journaliste lorsqu'il était à la frontière indienne, comme une ode à TCHIANG Kai-chek alors que ZHANG Sizhi ne parlait que de patriotisme.

suite à la répression de ce mouvement de 1989), il s'agissait d'individus issus du Parti, mus par le souci et le désir de voir leur pays progresser. Mais les verdicts étaient déjà écrits, et les recours en appel vains... Ces confessions sont le fruit de longues conversations de Judith BOUT (EHESS) avec ZHANG Sizhi qui déclare : « J'ai accepté de raconter mon histoire pour témoigner des mésaventures que connaissent les avocats en Chine ». Le livre est paru en France et en français. Aura-t-il une version chinoise en Chine ?

Françoise MOREUX

Contes de Pékin

MA Sen 馬森

Éditions You Feng, Paris avril 2013, 170 pages, 15 €

Angel PINO, du CEREO (Centre d'études et de recherches sur l'Extrême-Orient) à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, a permis au romancier et dramaturge MA Sen de publier en France ses *Contes de Pékin*. Rédigés il y a quarante ans directement en langue française, ces textes ont été écrits lorsque son auteur vivait en France où il a, notamment, soutenu sa thèse de doctorat. Ils ont été publiés plus tard en chinois.

Né au Shandong en 1932, MA Sen a rejoint Taïwan en 1949. Il a enseigné dans de nombreuses universités à Taïwan, au Mexique, au Canada, en Grande-Bretagne, à Hong Kong. N'ayant pas eu l'expérience personnelle de l'aventure maoïste, puisque vivant hors de Chine, cet auteur transpose en langage poétique l'époque terrible du maoïsme en la transfigurant. Ces récits très courts interpellent, amusent et, sur le ton de la fable, ouvrent à chaque lecteur un choix d'interprétations possibles...

Françoise MOREUX

Entre ici et là-bas

Le pouvoir des femmes dans les familles maghrébines

de Hakima MOUNIR

Presses universitaires de Rennes, juin 2013, 252 pages, 18 €

Hakima MOUNIR étudie la façon dont s'exprime, face au pouvoir masculin, le « contre-pouvoir » de femmes marocaines résidentes dans leur pays d'origine et de Marocaines ayant émigré en France, en s'appuyant sur un questionnaire adressé à 80 femmes.

Le « contre-pouvoir » féminin s'inscrit dans les rapports privés entre époux et vis à vis des enfants ou de la belle-mère, la sphère privée étant physiquement délimitée par la maison, lieu destiné aux femmes, dont le seuil *al atba* est un symbole fort.

Les relations de pouvoir dans le couple sont influencées par la *charia* et le droit de la famille, la *moudawana*. En effet ce contexte religieux et juridique confère un rôle prépondérant au mari, qui exerce toute son autorité sur son épouse et ses enfants, et dont l'honneur consiste à subvenir aux besoins de sa famille. Le contre-pouvoir consiste à faire valoir sa volonté, contre ou avec son conjoint.

Sont examinées ici les zones d'influence réciproque des hommes et des femmes.

L'argent

Les femmes marocaines en France détiennent de façon habituelle un compte bancaire où transitent les allocations familiales, les femmes au Maroc se constituent des « trésors de guerre » notamment lorsqu'elles vendent des produits d'artisanat qu'elles fabriquent à la maison.

L'école

En France, si l'homme a été peu scolarisé, c'est l'épouse qui parle aux enseignants et qui en retire de l'influence. En revanche ce rôle est dévolu aux hommes au Maroc au risque que leur honneur s'en ressente.

La maison

Le partage se fait entre le choix réservé aux femmes des petits appareils ménagers et l'achat de la maison ou de l'automobile, apannage des hommes.

Le travail

Le travail des femmes mariées est toléré au Maroc et souvent le fait que le mari doive donner son accord n'est plus systématique, mais une interdiction de travailler plane comme une épée de Damoclès. La société marocaine et le droit de la famille évoluent peu à peu vers un modèle européen de rapports plus égalitaires entre l'homme et la femme dans le mariage.

La sexualité

La sexualité est souvent un enjeu de pouvoir fort pour obtenir des contreparties par l'épouse qui n'a pas un travail rémunéré.

La maternité

Une épouse qui donne naissance à des fils est mieux considérée qu'une épouse mère de filles. La contraception est adoptée à la demande des épouses mais bien souvent après quatre à cinq grossesses.

La ruse (magie)

Le recours au marabout ou à la « magicienne » dans l'espace réservé aux femmes (maison, hammam) se pratique aussi bien au Maroc qu'en France et fait peur aux maris. Les contes et légendes alimentent les modèles de ruses féminines, même si le mot de ruse en arabe appliqué aux femmes prend une connotation péjorative.

L'apparent paradoxe développé en conclusion, pointe le fait que pour certaines femmes le travail salarié est un facteur de changement essentiel des rapports dans le couple et pour d'autres, qui restent à la maison, les tâches ménagères dont elles revendiquent l'exclusivité, ont également la valeur forte du travail et sont sources de pouvoir.

Le pouvoir masculin est apparent, le pouvoir féminin reste caché même lorsque l'épouse jouit d'une rémunération, car la culture du non-dit est forte dans la société marocaine et il faut sauvegarder l'honneur du mari.

Cet ouvrage très nuancé avec des exemples vivants est de ce fait agréable à lire.

La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement

Svetlana ALEXIEVITCH, traduit du russe par Sophie BENECH

Éditions Actes Sud, Paris, septembre 2013, 542 pages, 24,80 €

L'auteure d'une soixantaine d'années qui vient d'achever son « encyclopédie de l'époque soviétique » nous offre avec ce quatrième livre paru depuis 1985 une « histoire des sentiments » en URSS, puis en Russie. Ni historienne ni sociologue, cette journaliste ayant vécu successivement en Ukraine, en Biélorussie, à Berlin, a sillonné la Russie munie d'un magnétophone. Elle se considère plutôt comme une littéraire souhaitant engranger souvenirs et émotions d'une foule d'*homo sovieticus* pour sauver la mémoire d'un peuple fataliste et nostalgique. Svetlana ALEXIEVITCH est elle-même une soviétique, elle peut donc bien comprendre ces « voisins de mémoire » ; elle se hâte de consigner les traces de la civilisation soviétique. Qu'étaient-ce que l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse sous le socialisme ? Apparaît alors un patchwork, sur fond de long martyrologe, de cette « histoire des sentiments ». À travers une vingtaine de récits, elle s'efforce de traquer une réalité disparate : la Russie, ce n'est pas seulement Moscou, c'est aussi Tcheliabinsk ou Samara, le décor change entre les années soixante où on pouvait voir se traîner dans les rues des invalides de guerre, sans pension, toutes les familles soviétiques avaient payé leur tribut aux horreurs staliennes et à la Seconde guerre mondiale, et les survivants racontaient leurs odysées aux enfants et petits-enfants, et l'époque actuelle où ceux-ci estiment que la liberté c'est l'absence de peur et, pour les plus jeunes, une valeur absolue plus, si possible, « avoir beaucoup d'argent ».

Même ceux nés dans les années soixante-dix sont encore otages du système ; naïfs, ils refaisaient le monde dans leurs cuisines, rêvaient d'un socialisme à visage humain.

Dans les années quatre-vingt-dix, ils se sentirent heureux, persuadés que le communisme avait perdu la partie, allèrent nombreux faire la révolution mais personne n'imaginait ce qui allait se passer, ce que serait « ce capitalisme à la russe ». La plupart se sont appauvris tandis que d'autres, rares, se partageaient les usines et les ressources naturelles. Les premiers ne reconnaissent plus à présent ce pays « qui n'est plus le leur ». La Russie du *xxi*^e siècle, c'est à nouveau l'hymne soviétique des Komsomols rebaptisés *Nachi* (les nôtres) et le Parti au pouvoir.

La chute de l'Empire soviétique s'est accompagnée de règlements de compte, des « bandits ont confisqué toutes les richesses ». C'est ce mal que l'auteure veut décrire dans ce « roman de voix », ce malheur russe que naguère l'historienne Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE décrivit au plan institutionnel sur période historique. L'auteure est elle-même un témoin aliéné, ex-Komsomol qui veut décrire cette longue tradition de souffrances, avec des témoignages que l'on peut essayer de classer d'après l'âge des témoins. Ceux d'âge mûr qui furent « staliniens » naïvement, gardent souvent une nostalgie de l'ordre instauré par le Parti communiste, regrettent le socialisme, haïssent la *perestroïka* et le putsch de ELTSINE ouvrant la voie aux nouveaux héros, banquiers et businessmen, alors que les vieux meurent dans la misère. Un ancien combattant met fin à ses jours sous l'ère GORBATCHÉV : on lui a volé son URSS ! De nombreux membres du Parti, haut placés ou non, se sont suicidés ou ont disparu de la scène politique. Autres exemples : un musicien de 49 ans, à qui furent infligés quatorze ans de camp pour avoir aimé un « ennemi du peuple » en revient presque aveugle. Elle conclut : « les femmes russes aiment aider des malheureux de son genre ». Une écrivaine d'origine polonaise, 57 ans, déportée avec ses parents en Sibérie comme « ennemis du peuple », se retrouve seule dans un orphelinat et, miracle, est recueillie par une tante habitant la Biélorussie. Une topographe de 24 ans vivant en Abkhazie (Caucase) assiste en 1992 aux pillages et viols de la guerre entre Géorgiens et Abkhazes : « c'est du Goya ! » Elle s'enfuit à Voronej chez sa tante pour survivre.

À l'inverse, de nombreux jeunes, fiers de ELTSINE, un patriote, ne partagent plus rien des valeurs soviétiques : « SAKHAROV, SOLJENITSYNE, connais pas ! » Ce sont les héros de leurs mères !

Publicitaires, *traders* travaillent seize heures par jour ; parmi les « émigrés de la *perestroïka* » de nombreuses jeunes femmes épousent des étrangers pour quitter la Russie. De plus jeunes portent des tee-shirts à l'effigie du Che ou même de STALINE, un homme d'ordre.

Cette œuvre impressionniste offre une masse de contradictions. Pour les uns la Russie dort, l'esprit du capitalisme lui est foncièrement étranger, personne ne respecte la loi, les oligarques sont tous des voleurs. Pour les autres, on vit mieux qu'avant, on a la liberté de s'enrichir, on reste fataliste.

Les jeunes générations veulent vivre dans un grand pays, ce qui explique peut-être que POUTINE soit acceptable même si les réseaux sociaux prouvent que les gens ne sont pas dupes des manipulations du pouvoir (dénonciation de nombreux homosexuels, des Pussy Riots, des terroristes wahhabites).

Pour les plus pessimistes « la Russie se vide de ses cerveaux et se remplit de bras ! » (main d'œuvre immigrée d'Asie centrale).

Prix Médicis de l'essai, sacré meilleur livre de l'année par le magazine *Lire*, ce livre touffu offre une masse d'informations recueillies auprès des femmes et des hommes à qui les historiens ne donnent pas la parole et que certains appellent « les invisibles ». De lecture ardue, il apportera à plus d'un lecteur averti une radioscopie de la Russie actuelle.

Françoise BARRY

Le journal de Salonique, un périodique juif dans l'Empire ottoman (1895-1911)

Hélène GUILLON

Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Cahiers Alberto BENVENISTE,
Paris, décembre 2012, 434 pages, 19 €

En 1895, apparaît pour une quinzaine d'années dans une presse déjà abondante *Le Journal de Salonique*, un périodique sépharade publié en langue française par et pour l'élite bourgeoise et commerçante de la ville. Hélène GUILLON a voulu en analyser les motivations, le contenu et la finalité.

Minorité religieuse à l'échelle de l'Empire ottoman, la communauté juive forme à Salonique une majorité qui domine la vie économique et sociale. Mais si l'élite est largement européenne, la masse est restée pauvre et pratique la langue ancestrale judéo-espagnole. Le pouvoir turc a entrepris de réformer ses structures avec les *tanzimat* dont un des volets cherche à favoriser l'autonomie municipale et la modernisation des grandes villes. Salonique qui est alors la quatrième ville de l'Empire est choisie pour servir de vitrine à la modernité ottomane. La communauté juive vit une période de transition qui questionne son identité sous l'autorité impériale.

Pour maintenir sa position dominante dans une ville en plein développement, l'élite veut élargir la classe moyenne et faire progresser l'ensemble de la population dans le même sens qu'elle, c'est-à-dire dans le sens de l'occidentalisation. *Le Journal de Salonique* sera son instrument pour la

modernisation d'une communauté juive en terre ottomane. Fondé par une famille de journalistes et d'imprimeurs, la famille LÉVY, dont Saadi, puis Sam assureront la direction, le périodique vise à véhiculer les idées et les modes venues de France par l'usage de sa langue. Très présent dans l'enseignement, le français est diffusé par de nombreuses écoles : outre les institutions catholiques, l'Alliance française (1886) et la Mission laïque (1906), l'Alliance israélite universelle, fondée à Paris en 1860, joue un rôle primordial. La publication renvoie la manière dont la société juive éduquée défend la culture et les produits français. Elle manifeste le désir de rapprocher la bourgeoisie salonicienne de la bourgeoisie parisienne en lui proposant un système de valeurs à la fois conformiste et moderne qui se reflète dans les rubriques consacrées à la chronique mondaine, aux critiques littéraires, au genre du roman-feuilleton et aux publicités. En voulant correspondre à un modèle importé, elle offre le miroir déformant d'une société rêvée, sans rapport avec la vie culturelle et les préoccupations locales. Les franges du judaïsme oriental qui refusent la modernisation se retrouvent même stigmatisées. Sans mettre en avant son caractère juif, elle conserve un intérêt véritable pour des questions touchant les juifs, notamment par son engagement pendant l'Affaire DREYFUS.

Les événements de 1908 cristallisent les interrogations de la communauté juive quant à son avenir dans un cadre ottoman. La Révolution jeune-turque dont Salonique est le berceau est porteuse d'une promesse d'intégration pour les non-musulmans dans un Empire plus égalitaire. Mais cette option s'effondre avec la montée d'un nationalisme turc qui devient une menace pour leur existence alors que se présente le défi du sionisme. Né en Europe à la fin du XIX^e siècle, le sionisme fait entrer dans l'identité juive la notion moderne de nationalisme. Cette idéologie aux effets déstabilisateurs appelle une redéfinition. En adhérant à la revendication de la Palestine comme foyer national, la bourgeoisie salonicienne aurait porté atteinte à la souveraineté de l'Empire dans une région déjà secouée par les révoltes arabes. Les sionistes venus de l'extérieur entendaient de leur côté utiliser les Juifs ottomans pour faire pression sur le pouvoir. Le sionisme mettait ainsi en concurrence deux éléments de l'identité salonicienne, le judaïsme et l'ottomanisme ; il contredisait l'objectif d'intégration locale poursuivi par l'Alliance israélite universelle. Pour le journal, le débat est délicat puisqu'il vise un public non exclusivement juif et prétend faire prévaloir une option citadine, bourgeoise et ottomane. Après avoir cherché

à concilier les deux formes de nationalisme, ses rédacteurs prendront position pour le patriotisme ottoman et l'antisionisme.

Après l'annexion de la ville par la Grèce en 1912, un an après que le périodique a cessé de paraître, l'idéologie sioniste repoussée par l'élite juive devient un refuge pour la petite et moyenne bourgeoisie dont la culture juive était façonnée depuis l'expulsion de 1492 par la pratique religieuse et la langue judéo-espagnole. À l'exil en Palestine la fraction élitiste préfère rejoindre l'Amérique du Sud ou l'Europe occidentale, et de préférence la France qu'elle considère souvent comme sa « patrie ».

Malgré l'échec de son projet modernisateur, *Le Journal de Salonique* témoigne de la vitalité de l'élite juive locale avec la construction d'un véritable sentiment salonicien, c'est-à-dire citadin, juif, sépharade, ottoman et européanisé.

Henri MARCHAL

Haikai de Chine

Fouad EL-ETR

Éditions La Délirante, Paris, mai 2013, 88 pages, 25 €

Je questionnerai
Sur le haikai de Chine
Ce papillon qui vole

Le ton est donné par le poète japonais Yosa BUSON, disciple de MATSUO Bashō (1644-1694) chantre du *haiku*¹, genre typiquement japonais directement inspiré de ces poèmes chinois très anciens que sont les *haikai*².

Tout imprégné des poèmes de Bashō qu'il vient de traduire, le poète Fouad EL-ETR³ s'envole pour la Chine en 2001. Ce sont les souvenirs de ce voyage qu'il livre à ses lecteurs.

Les *haikai* surgissent au fur et à mesure des impressions ressenties par l'auteur. Ces courts poèmes spontanés, évoquant l'éphémère, l'éternel, de trois vers en général, inspirés du taoïsme et du bouddhisme zen, permet-

1. *Haiku*: 俳句.

2. *Haikai*: 俳諧.

3. Fouad EL-ETR est fondateur de la revue *La Délirante* et dirige la maison d'édition éponyme. Il a traduit de nombreux poèmes anglais, italiens et japonais.

tent au lecteur de partager au plus près ce que le poète voit, entend, sent et ressent⁴.

Les poètes chinois étant également peintres et musiciens, la musique est très présente dans les *haikai*. La belle Eurydice, fille du poète, en fit la démonstration en lisant quelques passages de l'œuvre de son père.

Ainsi, ce récit de voyage, tantôt en prose, tantôt en vers, n'est qu'un magnifique poème.

Muni d'un stylo
Seul moyen de transport
Je pars déjà

Fasciné par la beauté et l'expression des caractères chinois, dont on retrouve les formes sous de multiples facettes dans l'art chinois, entre autres en admirant les *da'wen*, ces gardiens qui ornent les toits des palais et des temples défiant les esprits, l'auteur ne peut s'empêcher de s'inquiéter de leur « abandon dans l'ère numérique qui s'annonce, pour des caractères sans caractère ». Faisant écho à cette observation, Jacques PIMPANEAU⁵, accompagnant Fouad EL-ETR dans la présentation de son livre à la librairie Le Phénix, montra sa joie de lire un « beau livre » en papier.

Tout est prétexte à l'explosion des *haikai*, que ce soit l'homme triste menotté :

Entre deux gendarmes
À l'arrière de l'avion
Qu'est-ce qu'il a fait ?

mais aussi :

Nuit claire
Mais ma voisine
Sent des aisselles

À Shanghai, à l'issue d'un dîner offert par l'attaché culturel en compagnie de cinq jeunes poétesses, selon la tradition des lettrés, Fouad EL-ETR propose d'écrire des poèmes, chacun écrit un vers, même le chauffeur est sollicité, à son étonnement mais aussi pour son grand plaisir.

L'aéroport de Shanghai de nouveau où :

4. Voir *Pourquoi les non Japonais écrivent-ils des haïkus* (Orients de juin 2012 p.97 à 103).

5. Jacques PIMPANEAU, ancien professeur de langue et littérature chinoise à l'Inalco, membre de l'AAÉALO.

Les danseurs du Bolchoï
 Les pieds en équerre
 Attendent l'embarquement
 Des échassiers

qui ne cessent de pépier au cours du voyage qui se poursuivra dans une volière aux accents mélodieux de la langue russe.

À l'approche de Pékin, lorsque l'avion tel un aigle amorce sa descente, l'auteur songe au poème de WANG Wei et le reformule :

Dans l'herbe fanée rapide est l'œil de l'aigle

déplorant les traductions reflétant « l'abstraction qui mine la poésie française » rejoint par Jacques PIMPANEAU qui compare Jacques PRÉVERT, le concret dont on ne se lasse pas, à René CHAR, l'abstrait illisible.

Et voici l'aquarium de l'hôtel où un poisson transparent évolue. Puis la Grande Muraille où, surprise, dans la foule :

Prenant son élan
 Sur la Grande Muraille
 Un flamant rose

puis d'autres, ce sont les danseuses du Bolchoï !

De nouveau l'aquarium avec un chat somnolent « blotti contre la vitre ».

Un dernier tour rapide dans les *hutong*, canard laqué, thé, puis ce sont les « adieux aux poissons »

Laissant mon visage
 Dans l'aquarium en larmes
 Aux yeux des poissons

Fouad EL-ETR est un poète et un traducteur que les amateurs de poésie apprécient beaucoup, mais qui est injustement trop peu connu.

Marine ROBIN

Missions chrétiennes en terre d'islam Moyen-Orient, Afrique du Nord (xvii^e-xx^e siècles)

Chantal VERDEIL

Éditions Brepols (Belgique), 2013, 408 pages, 61,75 €

Les textes rassemblés dans cette anthologie reflètent la variété de l'activité missionnaire au contact de l'islam. Dans une introduction solidement documentée, Chantal VERDEIL, maître de conférences à l'Inalco, analyse les inflexions qui jalonnent le cours de son histoire pluriséculaire.

Le Proche-Orient forme le cœur de la géographie missionnaire en terre d'islam ; à sa périphérie, l'Anatolie forme un premier cercle qui s'élargit à la Perse et au Maghreb.

Aux xvii^e et xviii^e siècles, l'apostolat missionnaire est tourné vers la prédication. En Orient, il s'applique à rapprocher de Rome les églises orientales et cherche à préserver chez les chrétiens la foi catholique qu'une trop grande sociabilité avec les musulmans risque de dénaturer. Au Maghreb, il s'adresse aux chrétiens capturés pendant la guerre de course.

Au xix^e siècle, l'activité missionnaire se renouvelle. Jusque-là absentes, les missions protestantes se développent vigoureusement. En Palestine, elles adoptent une vision millénariste et entreprennent de reconquérir la terre biblique pour le Christ. Le désir de convertir les juifs constitue une ligne de partage entre missionnaires catholiques et protestants. Pour ces derniers la conversion apparaît comme un moyen de hâter la venue du Royaume ; une telle pensée perdure de nos jours chez les sionistes évangéliques américains. Les chrétiens investissent la Terre Sainte : en 1847 le patriarcat latin est rétabli ; en 1851 les anglicans y envoient des missionnaires et en 1854 une mission permanente orthodoxe s'y installe. Les congrégations dont le nombre grandit à partir de 1870 prennent possession du paysage architectural. Les Américains se déploient au-delà de la Syrie ottomane en Anatolie. Au Maghreb, si la colonisation favorise le développement des missions, les modes d'action divergent : les églises protestantes américaines se montrent combatives tandis que les catholiques se tiennent sur la réserve. Au fil des ans, la latinisation s'estompe au profit d'un unionisme plus respectueux

des traditions orientales. Le premier tiers du xx^e siècle marque un sommet du mouvement missionnaire alors que la suprématie européenne affronte la montée des nationalismes. Cette menace se précise avec le massacre des Arméniens qui met un terme en Anatolie à des missions protestantes américaines florissantes.

L'enseignement et la santé sont les deux piliers de l'apostolat missionnaire, étant considérés comme les meilleurs moyens d'atteindre les musulmans. Si la nécessité de développer les œuvres éducatives est partagée, les objectifs varient selon les congrégations. Les lazaristes, en Perse, s'attaquent aux superstitions qui encombrant l'esprit des populations ; les protestants luttent de préférence contre l'illettrisme. Dans l'Empire ottoman les écoles missionnaires concourent à la transformation de l'enseignement dans le sillage de son programme de réforme connu sous le nom de *tanzimat*. Les langues deviennent un des enjeux des rivalités coloniales. L'engagement missionnaire acquiert une valeur patriotique. En Palestine, les Frères des Écoles chrétiennes sont accusés d'être des « patriotes à la solde de la France ». La langue prend une couleur confessionnelle : le français est catholique ; l'anglais, protestant ; le russe, orthodoxe. Dans ce climat de rivalité l'usage de l'arabe prend une dimension nationale. Nés du démembrement ottoman, les nouveaux États en imposent l'emploi. Les jésuites avaient préalablement participé au mouvement de la renaissance arabe (la *Nahda*) et à la diffusion de la langue (avec par exemple le dictionnaire du P. BELOT). En 1875, ils fondaient à Beyrouth l'Université Saint Joseph.

Dans les écoles, la présence des musulmans relève du défi : faut-il les accueillir pour les rapprocher de l'Église ou les exclure pour préserver les catholiques ? Les réponses ne sont pas uniformes. Les missionnaires catholiques se montrent méfiants à l'égard de la mixité religieuse qui pose moins de problèmes aux protestants. Avec le temps, la direction des établissements scolaires est remise à des laïcs venus de la population locale. Les religieux demeurent comme garants d'une exigence morale et spirituelle.

Dans le domaine de la santé, les religieux jouent également un rôle déterminant. Leur action s'accorde souvent avec le pouvoir colonial. En Algérie, si l'action militante est découragée par les autorités, les services de santé tenus par les missionnaires participent à la surveillance des indigènes. Dans un autre contexte, à Hébron, l'hôpital de la mission anglicane apparaît comme un « rouage de l'administration » britannique ; en revanche, lors de la grande révolte de Palestine (1936-39), le médecin missionnaire qui y travaille se montre plutôt favorable aux insurgés.

Au moment des indépendances, la mission doit se réformer; elle ne satisfait plus personne, étant accusée tour à tour de collusion avec le pouvoir colonial ou de connivence avec les indépendantistes. Elle délaisse un prosélytisme anachronique pour mettre l'accent sur le témoignage.

Les missions protestantes seront les premières à faire place à des religieux indigènes. En s'effaçant, la présence chrétienne qui avait justifié la mission conduit au déclin de l'encadrement missionnaire, particulièrement au Maghreb. Loin des terres d'islam, une partie des Églises orientales se redéploie en Amérique du Nord, en Australie. La famille évangélique se signale par un zèle conquérant au Liban et au Maghreb. Son attitude agressive tranche avec la retenue observée par les Églises issues de la colonisation.

Beaucoup de religieux se montrent attentifs à la condition féminine en terre d'islam. Cette préoccupation explique l'arrivée des congrégations féminines qui est une autre caractéristique de la transformation du mouvement missionnaire au XIX^e siècle. À cet égard, l'action des Sœurs suédoises *Kvindelige Missions Arbejdere* (KMA, dans la mouvance néo-évangélique) en Tunisie est exemplaire.

Loin de répondre à un projet défini, la fondation d'une maison en milieu musulman est le produit des circonstances locales et du regard porté sur l'islam, considéré à la fois comme une menace et un défi. L'appréciation des religieux sur l'islam a évolué au fil du temps. La relative curiosité qui prévalait au XVII^e siècle fait place au XIX^e siècle à la dénonciation, selon le mot de RENAN, du « fanatisme » et des « erreurs » du message musulman. À la fin du siècle la réflexion se renouvelle et prend un cours bienveillant, et tout d'abord chez les protestants. Les textes de cette anthologie qui s'arrête à 1940 ne font pas référence au dialogue interreligieux qui n'est pas encore de mise bien que des passerelles aient déjà existé avec le P. JAUSSEN et le cardinal TISSERANT. Parmi les « dissidents » de l'islam, les druzes, les alaouites (ou *nusayris*) ou les alévis soulèvent des espoirs illusoire de conversion pour avoir été faussement reconnus comme ayant eu antérieurement des attaches chrétiennes. Les Kabyles en Algérie sont considérés comme « islamisés superficiellement » et donc plus faciles à approcher; de fait, en nuancant les propos de l'auteur, ils ont été plus accessibles à la parole évangélisatrice portée par les Pères blancs et les Sœurs blanches. Il peut encore arriver que le projet de conversion se retourne, comme par exemple avec cette sœur suédoise dont le salut est la préoccupation constante d'un marabout tunisien! Au total, la moisson religieuse n'a pas été à la mesure du dynamisme missionnaire.

Les textes qui composent ce recueil ont été écrits par des missionnaires de terrain ; ils éclairent leurs actions, leurs attentes, leurs difficultés, leurs interrogations. Quel sens ou quelle valeur tirer d'une mission quand les perspectives de conversion s'éloignent ?

Henri MARCHAL

SADATE

Robert SOLÉ

Éditions Perrin, août 2013, 370 pages, 22,50 €

Anouar al-SADATE fut un homme porté au défi et au paradoxe. Né dans un village du delta égyptien, resté attaché aux traditions, il connaît dans sa jeunesse la prison et la clandestinité pour son activisme nationaliste. C'est lui qui annonce à la radio le 23 juillet 1952 la prise du pouvoir par les Officiers libres. Dans l'ombre de NASSER qui accède à la présidence, il est considéré comme un personnage sans envergure. Pourtant, c'est lui qui neutralise ses adversaires et qui succède en 1970 à un leader adulé des foules. Il se révèle, selon Naguib MAHFOUZ, « un vieux routier de la politique extrêmement rusé ». De manière spectaculaire, il prend le contre-pied de la politique de son prédécesseur. Il passe d'une étroite coopération avec l'Union soviétique à une alliance avec les États-Unis, d'un socialisme étatique à une libéralisation économique (*infitah*), d'un état de guerre avec Israël à un état de paix, d'un esprit laïc à un esprit religieux au point de se faire appeler « le président croyant ». Aimant discuter en privé, il ne supporte pas d'être contredit en public. Pour avantager son image il a donné plusieurs versions de son parcours politique.

Obsédé par la récupération du Sinaï perdu en 1967, il consacre toute son énergie à cet objectif. Puisque les Américains ne comprennent pas qu'il serait disposé à négocier avec Israël en échange de la paix et qu'Israël n'y est pas préparé, il est acculé à la guerre. Il réussit son pari en 1973 lors de la Guerre du Kippour ou Guerre d'Octobre, même s'il montre ses limites comme stratège militaire. L'économie mondiale est bouleversée par l'arme du pétrole brandie par les États producteurs qui ont pris conscience de leur force. En juin 1975, le canal de Suez est rouvert. Pour parvenir à obtenir d'Israël l'évacuation du Sinaï, il se déclare prêt à se présenter devant la Knesset (19-21 novembre 1977), puis à entamer des négociations avec les

Israéliens sous l'arbitrage de Jimmy CARTER. La rencontre de Camp David aboutit enfin à un accord pour un retrait progressif du Sinaï et pour un traité de paix qui est signé le 26 mars 1978. L'Égypte est mise alors au ban du monde arabe ; elle est ensuite chassée de la Conférence islamique et du Mouvement des non-alignés. Fort de son succès, SADATE n'en a cure et finit par s'identifier à l'Égypte. Il poursuit sa politique d'ouverture économique qui lui apporte de précieux apports en devises avec le canal, les transferts des travailleurs migrants, le tourisme et le pétrole. Dans le même temps, il laisse le champ libre aux islamistes dont il pense à tort pouvoir se servir pour combattre ses opposants de gauche ; il fait l'erreur d'introduire dans la Constitution les principes de la *charia* (1980) qui gangrènent désormais la vie politique égyptienne. La libéralisation économique devait mener à une libéralisation politique qui se heurte à la pauvreté et à l'analphabétisme. Les inégalités sociales se creusent, la corruption grandit et les manifestations anti-gouvernementales (émeutes du pain en 1976 suivies d'affrontements récurrents) fleurissent. SADATE perd le contrôle des islamistes, les arrestations se multiplient, il en vient même à reléguer le pape Chénouda III dans un couvent du désert (1981). Lors du défilé du 6 octobre 1981 célébrant « la traversée » (du canal), il est abattu par un islamiste.

Dans ce livre de référence qui permet de comprendre l'Égypte d'aujourd'hui, Robert SOLÉ (qui fut longtemps journaliste au *Monde*) dresse le portrait complet d'un homme d'État controversé dont on ne sait s'il faut retenir de ses onze ans de règne celui qui par la paix a récupéré le Sinaï ou celui qui a fait le lit de l'islamisme !

Henri MARCHAL

À propos d'*Orients*...

Orients est le bulletin de l'AAÉALO
Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Il paraît trois fois par an (en février, juin et octobre)

Orients n'a pas l'ambition d'être une publication scientifique *stricto sensu*

Il est destiné à refléter :

la vie de l'association

la vie de l'Inalco

la diversité des langues et civilisations qui sont enseignées à l'Inalco

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 30 € (France) 40 € (étranger)

Vente au numéro : 15 €

(voir bulletin d'inscription en dernière page)

Précisions concernant le contenu des rubriques suivantes

Actualité

Vie de l'AAÉALO, informations concernant l'AAÉALO, les associations étudiantes et l'Inalco, les événements publics en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco, etc.

Conférences

Textes des conférences organisées par l'AAÉALO et des colloques de l'Inalco.

Langues et Civilisations

Tout article concernant l'histoire, la géographie, l'économie, la littérature, les arts, la langue, la philosophie, les mœurs, etc. en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco.

Recensions

Comptes rendus de livres, films, expositions, spectacles, etc.

Manuscrits, ouvrages pour recension et exemplaires d'échange doivent être adressés à :

anciens_eleves@inalco.fr

ou

Comité de rédaction du bulletin *Orients*

AAÉALO

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Note aux auteurs

Les articles publiés par *Orients* sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus et, en cas d'acceptation, jusqu'à sa publication. Les articles proposés sont à adresser au Comité de rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel *Word*, police *Times New Roman*, taille 12.

Instructions pour les articles en français

Les *mots ou expressions isolés* dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques.

On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ».

Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu.

Les patronymes s'écrivent en petites capitales après la majuscule initiale.

Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales.

Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Les notes doivent figurer en insertion bas de page.

Les textes communiqués ne devront pas excéder :

- **30 000 caractères (espaces comprises),**
- **8 000 caractères (espaces comprises) dans le cas d'une recension.**

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève jeune

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2014 :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Orients

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des anciens élèves et amis des langues orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **anciens_eleves@inalco.fr**



